This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 120 295 311

HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace
FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace
FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

JOSEPH BLACHE

Vrais Noirs et Vrais Blancs d'Afrique

AU XXe SIÈCLE

LETTRE DE M. WILLIAM GUYNET
DÉLÉGUÉ DE L'A. E. F, AU CONSEIL SUPÉRIEUR DES COLONIES

NOTE TO THE READER

The paper in this volume is brittle or the inner margins are extremely narrow.

We have bound or rebound the volume utilizing the best means possible.

PLEASE HANDLE WITH CARE

GENERAL BOOKBINDING CO., CHESTERLAND, O

JOSEPH BLACHE

Vrais Noirs et Vrais Blancs d'Afrique

AU XXe SIÈCLE

LETTRE DE M. WILLIAM GUYNET
DÉLÉGUÉ DE L'A. E. F, AU CONSEIL SUPÉRIEUR DES COLONIES

THE HOOVER LIBRARY

ORLÉANS
MAURICE CAILLETTE, ÉDITEUR
RUE DU CHEVAL-ROUGE

1922

HOOVER LIBRARY

DT546.9
M311Z6

204678

Il a été tiré de cet ouvrage :
200 *exemplaires sur papier vergé pur fil*
des Papeteries Lafuma
numérotés à la presse de 1 *à* 200
et 200 *exemplaires sur bouffant*
numérotés de 201 *à* 400.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright by *Maurice Caillette*, 1922.

Lettre de l'Auteur a M. William Guynet, Délégué de l'A. E. F. au Conseil Supérieur des Colonies.

Paris, Juin 1922.

Cher Monsieur Guynet,

L'intérêt que vous portez à l'Afrique en général, et au Congo en particulier, et l'amitié si dévouée qui vous lie aux Coloniaux blancs, comme l'attachement que vous n'avez cessé de témoigner aux Noirs, m'ont dirigé tout droit vers otre porte, pour vous offrir la primeur de cette ude.

Je crois à l'utilité de la lecture de « Vrais noirs et Vrais blancs » *parce que, dernièrement, j'ai eu la tristesse de lire une description — qui m'a paru fausse et calomnieuse — de la civilisation en Afrique.*

C'était, il est vrai, un roman, et, qui dit roman, dit fantaisie.

Aussi, ai-je jugé insuffisant d'employer cette

RÉPONSE DE M. WILLIAM GUYNET,
Délégué de l'A. E. F.
au Conseil Supérieur des Colonies.

Paris, Juillet 1922.

Cher Monsieur Blache,

Vous avez bien voulu, en me communiquant votre manuscrit, me demander de servir de parrain à votre livre. Bien modeste patronage, pour lequel je suis peu qualifié !... mais que, pourtant, je ne saurais vous refuser en raison de nos si vieilles relations à la Côte occidentale d'Afrique.

Je ne me sens d'autre titre pour répondre à votre demande que d'être comme vous un vieux colonial, passionnément attaché aux choses d'Afrique, ayant vécu à diverses périodes de mon existence la même vie que la vôtre : et c'est, sans nul doute, cette considération qui vous a fait estimer que j'étais en bonne posture pour attester que les intéressants souvenirs qui composent votre livre, sont bien marqués au coin de la plus parfaite authenticité, et pour, en quelque sorte, cau-

tionner vos récits. Mais je ne vois pas ce que vous pouvez attendre de plus de mon patronage.

Cette réserve faite, je tiens à ajouter que je ne saurais vous être trop reconnaissant de m'avoir ainsi fourni — à moi qui, depuis quelque vingt-cinq ans, remplis le mandat de représentant de l'Afrique Equatoriale Française et suis à ce titre, le défenseur naturel aussi bien des indigènes que des blancs de cette Colonie — l'occasion d'appuyer, de toutes mes forces, la réhabilitation que vous vous êtes proposée des uns et des autres, et qui s'imposait après « Batouala ».

Vous ne cachez pas que c'est sous le coup de l'indignation que vous avez ressentie à la lecture du roman de M. Maran, que vous vous êtes déterminé à écrire « Vrais Blancs et Vrais Noirs d'Afrique au XXe siècle ». *Je vous comprends et j'applaudis à votre initiative.*

J'ajoute que je vous comprends d'autant mieux qu'à l'inverse de lâches personnages de « Batouala », *vous n'avez pas hésité, malgré votre âge, à contracter un engagement volontaire et à faire admirablement votre devoir sur le front, pendant toute la durée de la guerre.*

***

Vous avez considéré avec raison qu'un vrai colonial ne pouvait laisser passer cette œuvre, qui respire la haine et l'envie poussées à l'extrême, sans ajouter aux protestations qui ont surgi de tous les côtés dans le monde colonial, une tentative de réfutation.

Bien que cette œuvre se condamnât d'elle-même par le procédé de généralisation auquel a recouru son auteur, et par les contradictions flagrantes si faciles à relever entre la préface et le roman mais si difficiles à expliquer, il convenait de ne pas laisser s'égarer l'opinion métropolitaine, encore insuffisamment informée des choses coloniales et quelque peu éblouie par l'auréole que confère le prix Goncourt, et de faire en sorte que les généralisations de M. Maran et son pessimisme outrancier ne soient pas pris pour paroles d'Evangile.

En vue de cette réfutation, pour tenter de détruire l'effet néfaste produit par cet ouvrage et

rétablir la vérité, deux moyens se présentaient à vous.

Le premier consistait à opposer à un roman pessimiste un roman optimiste : moyen qui apparaît comme bien insuffisant. C'eût été, en effet, opposer la « Case de l'Oncle Tom » *à* « Batouala » *et ce n'est pas par des berquinades que l'on peut lutter contre le relent de faisandé qui se dégage de ce livre pour la plus grande joie des amateurs de scandale.*

De plus, vous auriez couru ainsi grande chance de tomber inconsciemment *dans la faute* consciente *qu'a commise M. Maran en s'attachant uniquement à des cas particuliers, et en concluant du particulier au général avec une étrange désinvolture, et sans faire aucune distinction. Car généraliser le bien ou le mal est également une source d'erreur, et ce système enlève à l'œuvre toute valeur probante.*

Combien donc je préfère que vous ayez eu recours au second moyen qu'il vous restait à choisir, et comme vous avez bien fait de vous borner à puiser à pleines mains dans l'arsenal si riche des souvenirs que vous avez accumulés pendant

les trente années d'une vie si active entièrement consacrée à l'Afrique, pour faire revivre sous les yeux du lecteur, simplement, sans nulle prétention littéraire, les scènes auxquelles il vous a été donné d'assister, et que, tragiques aussi bien que comiques, vous avez scrupuleusement consignées au fur et à mesure ! Pour le but que vous vous proposiez d'atteindre, quelle est l'œuvre imaginative qui aurait pu valoir la présentation de ces choses vues et vécues ?

Vous avez exposé en toute conscience, avec une franchise dont on ne peut que vous savoir gré, le bien et le mal, tels qu'ils vous ont apparu, laissant le soin au lecteur de procéder à sa propre édification et de conclure.

On pourra peut-être, comme vous avez pris le soin de le dire vous-même, trouver un inconvénient au parti auquel vous vous êtes arrêté, et reprocher à votre livre de manquer de cohésion et d'ensemble, en raison de cette suite de petits tableaux détachés, qui, en tous cas, malgré leur attrait, auraient pu gagner encore à être présentés au lecteur moins isolés.

Mais c'est là une question de pure forme, alors

que, dans le cas présent, c'est le fond qui importe le plus.

D'ailleurs, vous vous êtes défendu de viser à la littérature, et on aurait réellement mauvaise grâce à faire grief à l'homme d'action que vous avez été de n'avoir pas trouvé le temps, durant une carrière si bien remplie, d'acquérir la complète expérience professionnelle de l'écrivain. Ceci, d'ailleurs, ne vous empêcha point d'occuper vos loisirs à d'intéressants travaux intellectuels, ni d'obtenir, pour certains de ces travaux, de très flatteuses récompenses.

***

Dans la première partie de votre ouvrage, vous avez brossé un tableau vraiment bien sombre des populations de l'Afrique, encore vouées aux pratiques les plus barbares. Outre que cette constatation était de rigueur, dans une œuvre toute d'impartialité, parce que conforme à la vérité, elle répondait à votre préoccupation de justifier la colonisation et de faire toucher du doigt la légitimité et l'opportunité de la venue du blanc en Afrique, contestées par M. Maran.

Mais vous avez eu le soin aussitôt, à l'encontre de l'auteur de « Batouala », *de préciser qu'en Afrique Occidentale et même en Afrique Equatoriale — cette colonie étant plus en retard du fait seul qu'elle n'a pas reçu de la Métropole le même concours et les mêmes subsides — il y a, à côté de ces indigènes à mentalité dégradée, des peuplades sur lesquelles la civilisation a déjà exercé son action bienfaisante, et parmi elles de fort braves gens, qui sont le plus souvent comme de grands enfants, qu'il faut prendre par la main et soustraire aux influences pernicieuses, d'où qu'elles viennent.*

Le tout est de poursuivre avec méthode et ténacité le programme qui tend, par une évolution progressive, à amener les noirs d'Afrique à un état social et économique susceptible de leur assurer la sécurité, la prospérité et la santé, et à ne rien négliger de ce qui est capable, en un mot, d'améliorer encore et toujours leur condition physique et morale.

La colonisation est une œuvre de longue haleine : est-ce une raison pour en proclamer la faillite, parce qu'à côté de tant d'efforts, de sacri-

fices, de dévouements discrets et souvent méconnus, il y a eu place pour les défaillances et les abus, dont d'ailleurs n'est exempte aucune entreprise humaine ?

Ce n'est pas la conquête sur l'indigène qu'il faut considérer : — et d'ailleurs chacun sait qu'en ce qui concerne le Congo Français, la conquête y fut pacifique — mais bien la conquête qui doit se poursuivre et se remporter sur la barbarie, sur l'ensemble des maux et des pratiques qu'elle engendre, et qui déciment la race.

Telles sont les conclusions diverses qui se dégagent très nettement de la première partie de votre livre.

***

La seconde partie, qui contient des récits bien intéressants et des portraits véritablement émouvants, est entièrement consacrée à des exemples, lesquels témoignent qu'il y a en Afrique des noirs ayant un cœur excellent et des blancs admirables, et que du côté indigène comme du côté européen, on y rencontre de rares mérites et de magnifiques

dévouements. Et ces exemples, vous les multipliez comme à plaisir, pour montrer que s'il s'agit évidemment d'une élite, ce ne sont pas du moins des exceptions à proprement parler.

En outre, on dirait que vous n'avez eu qu'à puiser dans vos souvenirs pour trouver tous les arguments à opposer aux calomnies auxquelles s'est complu l'auteur de « Batouala » : *ainsi avez-vous réussi à réhabiliter la colonisation, et tous les facteurs qui y concourent, et dont aucun n'a trouvé grâce aux yeux de M. Maran. Comment, après tant d'exemples consolants et pleins de promesses pour l'avenir, ajouter quelque crédit aux aménités dont celui-ci a gratifié indistinctement ses collègues de l'Administration, les colons de l'Afrique, voire même ses congénères noirs ?*

Je souhaite donc vivement que tous ceux qui s'intéressent aux Colonies, et dont les leçons de la guerre ont considérablement accru le nombre, lisent votre livre.

A ceux qui ont goûté de la vie coloniale, il permettra de revivre une existence qui, certes, comporte de multiples préoccupations matérielles, mais qui, fort heureusement pour beaucoup,

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas un « candidat au scandale ». Il n'est pas davantage candidat à un prix quelconque, enfin ce n'est pas un Roman ; et il n'a qu'une ambition, celle d'être l'expression la plus pure de la Vérité !

Il est certain que j'eusse pu m'accrocher à quelques faits tristes et fort regrettables, prendre ces faits et généraliser ; crier au feu... pour émouvoir le lecteur, et... exciter quelques esprits ! Moi aussi j'en ai connu de ces individus de notre couleur et de notre race, qui faisaient peu honneur à leurs compatriotes !

Je ne dis pas que je ne m'occuperai pas, en une autre étude, de quelques errements dont il peut y avoir utilité à arrêter le cours en les signalant. Mais je me garderai toujours de la généralisation, qui est la source la plus sûre de l'erreur.

A ceux qui diront en lisant ce livre :

« Décidément il ne connut guère que de braves gens, cet auteur », je répondrai : détrompez-vous, moi aussi j'ai assisté à des choses très pénibles.; et pas jolies, jolies du tout...

Par exemple, à ce tribunal, où un Président ivre et à moitié endormi, condamnait un européen à une forte amende pour un délit qui n'existait que dans l'imagination d'un procureur, homme douteux ! chacun le savait !...

Oui, mais qu'ai-je vu après cela ?...

Ce spectacle pénible, effacé par le plus rassurant acte de justice de magistrats (de vrais ceux-là) d'une Cour d'appel, acte qui, non seulement effaça l'erreur première, mais sut en blâmer les criminels auteurs !

Beaucoup d'incidents de ce genre m'eussent en effet permis d'exciter ici curiosités et passions..., mais non ! place seulement à la Vérité sans exagération. Présentons le bon et le mauvais, tout simplement. Et c'est déjà bien suffisamment dramatique, ou joliment rassurant !

Et aussi, aucune fantaisie, rien que des anecdotes véridiques !.....

Maintenant, et malgré ce préambule, j'éprouve; en m'adressant au lecteur, la même impression de gêne que la première fois qu'il me fut or-

donné de tenir la barre (gouvernail) d'un canot à voile, à l'école maritime en rade de Brest, où je fis mon apprentissage de matelot.

La toile établie donnait au canot, sous l'impulsion du vent de travers, une telle bande, que je me disais : « Pourvu que je ne mouille pas les copains ! Ce serait du propre ! »

Non, j'allai droit, sans exagérer, sur la barre, et ma foi, tout marcha bien ; et le patron instructeur parut satisfait de mes mouvements.....

Aller droit, ne pas exagérer... tout est là, je crois.

Avant d'expliquer plus loin le but de cette étude, j'ajoute que je dédie mon travail aux femmes blanches, à ces admirables compagnes coloniales, toutes si grandes, toutes si admirables, qu'un chef noir me dit un jour : « Je comprends que toi, blanc, tu fais ton femme comme ton fétiche, c'est un père, un mère pour le noir, partout où il y a femme blanc, le blanc il est bon !... »

Celles que j'ai connues en Afrique, furent des premières à apporter là-bas, au prix de leur santé, de leur vie souvent, l'influence féministe si bienfaisante de la « blanche ».

Ces pays étaient si dangereux, si malsains, avant les assainissements réalisés depuis, petit à petit, qu'autrefois on eût traité de fou, le

colonial qui se serait fait accompagner d'une européenne !

Grâce au courage des premières qui affrontèrent si hardiment ces climats meurtriers, il semble aujourd'hui tout naturel d'aller là-bas « *se brunir le teint* ».

Et s'il n'y a, actuellement encore, que peu de femmes blanches en Afrique occidentale et surtout équatoriale, du moins celles qui y vont, font-elles là-bas une œuvre fort utile, dont nous devons leur être tous profondément reconnaissants !

. . . . . .

J'ajoute qu'on ne devra pas s'étonner de ne point lire là, de faits militaires. L'histoire de l'Epopée africaine se suffit à elle-même, et deux mots suffisent à lui rendre sa place ici :

RABAH et SAMORY !

LE BUT DE CETTE ÉTUDE

Enfin, président d'un Cercle pendant de nombreuses années, cercle où, fonctionnaires et commerçants, blancs et noirs, Français et étrangers, hommes et femmes, étaient fraternellement mêlés, j'ai eu là encore l'occasion de faire quelques observations intéressantes.

. . . . . .

La disposition de cet ouvrage comprend deux parties très différentes :

1° L'une formée de descriptions établissant l'état de barbarie, le retard encore apparent de populations noires au point de vue civilisation ; la mentalité noire (en général en certaines régions) et aussi des erreurs de blancs (crimes ou fautes) ;

2° L'autre partie montrera l'autre côté de la médaille : des noirs intéressants et des blancs admirables.

Entre ces deux divisions principales, quelques exemples de coutumes ou de caractères souvent neutres d'allure et quelques exemples de généralisations.

. . . . . .

Cette promenade pourra j'espère, ainsi dirigée, donner quelque idée des états d'esprit; sou-

vent si différents, mais se rencontrant pourtant en certains points... de l'Afrique occidentale et équatoriale. On verra que :

Il y a du bon, côté noir et côté blanc ;
Il y a du mauvais, côté blanc et côté noir.

Et, si paradoxal que cela puisse paraître, *il était utile de le prouver*, surtout après certaines sottises écrites sur le même sujet; sottises que la littérature ne saurait excuser.

Utile également de rechercher l'influence qu'a pu avoir, déjà, notre voisinage sur la race noire ; et aussi, l'influence que, dans l'avenir, pourra avoir sur elle notre civilisation.

Je désirerais démontrer que l'œuvre accomplie est déjà fort appréciable (et dans une autre étude je m'y appesantirai), quant à ce qui reste à faire ? et à l'aboutissement de ces efforts ?... Bien malin serait, je crois, celui qui saurait d'ores et déjà prévoir ce que réservent nos frères noirs, à nos arrières petits-neveux. Maintenant autre question :

Doit-on oui ou non s'occuper des pays noirs et de leurs habitants ?

Ce qu'on ne saurait assez souligner ni crier

assez haut, c'est que *cette question est de première importance* !

Enfin, pourquoi n'ajouterais-je pas ici, le fond de ma pensée ?

. . . . . .

Je serais heureux, si, de cette étude, on pouvait dégager les éléments d'appréciation et l'impression qui suivent :

1° Que les coutumes sauvages, pratiques barbares, qui autrefois étaient partout la règle, ont tout de même été en partie jugulées, atténuées, sinon supprimées, par l'arrivée du blanc ;

2° Qu'il serait désirable de les voir définitivement disparaître ;

3° Que les mœurs noires sont encore barbares, et que presque partout les noirs ont une disposition d'esprit à les accepter ;

4° Que les maladies (variole, sommeil, etc...) étaient connues bien avant l'arrivée du blanc, et qu'elles durent autrefois détruire des populations entières... et que le blanc entra en lutte contre ces fléaux et les diminua ;

5° Que d'autres fléaux, tels que pirates de terre (Samory et autres), détruisirent aussi beaucoup de populations noires (le blanc y remédia) ;

6° Que l'alcoolisme régnait en maître (les

tams-tams ne se firent jamais sans l'accompagnement de beuveries) (1) ;

7° Qu'enfin le libertinage, l'abus des aphrodisiaques et les maladies qui en découlent, furent de tout temps en Afrique les plaies principales.

Si ces sept constatations peuvent ressortir des lignes qui suivent, si sur les exemples anecdotiques qu'on lira plus loin, le lecteur peut établir ce jugement, je serai mille fois récompensé.

Sur ce, « *en avant toute* ».

Paris, le 9 mars 1922.

J. BLACHE.

(1) Nul doute évidemment que le commerce de la traite et celui des alcools ne se soient conjugués et alliés, et que les alcools anglais, hollandais, allemands y provoquèrent une recrudescence de ce vice qu'est l'alcoolisme (mais il ne l'y importèrent pas).

En effet, les premiers débarqués étudièrent les goûts des indigènes, les consultèrent sur ce qu'ils devaient leur apporter. Et les voyant user de spiritueux, en tous cas de boissons fermentées, alors seulement, ils songèrent à leur en changer contre produits à embarquer. Toutes les relations des voyageurs en font foi.

Les traitants auraient tout aussi bien pu apporter aux noirs des pipes en sucre ou du vin, mais cela n'avait pas cours. Cela ne grattait pas assez les gosiers déjà cuirassés!...

CONSIDÉRATIONS GÉNERALES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

A propos d'un prix littéraire, on vient de rallumer avec passion la « Question noire », vieille querelle encore brûlante aux Etats-Unis, mais que j'espérais à jamais éteinte en France !

Et j'avais quelque droit de la croire enfin disparue, devant les si nombreuses marques d'estime et de dévouement que, réciproquement, les deux races ont échangées entre elles et se prodiguent encore, du moins dans les pays d'influence française.

Puisqu'on ouvre à nouveau cette question, pénétrons-y carrément ; et, tant mieux, si le résultat de cette discussion peut être de quelque utilité.

Commençons par indiquer notre objectif, découvrir notre but et les moyens dont nous comptons disposer pour réussir :

Ce but est celui de projeter une vive lumière

sur l'ensemble de la question, de telle façon que les coins les plus reculés en reçoivent des rayons, afin que de ces coins nous puissions extraire les témoignages utiles à notre démonstration.

Témoignages noirs (bons ou mauvais), témoignages blancs (bons ou mauvais).

Le moyen employé sera le plus simple, celui de raconter au lecteur des faits véridiques, que ces faits reflétassent des états d'âme de héros, ou des états d'âme de démons.

Avant d'aller plus loin, on nous permettra de poser comme règle, afin de rendre cet écrit aussi facile à lire à un homme de couleur qu'à un visage pâle, de bannir définitivement l'expression saugrenue qui choque, autant, croyez bien, tout vrai colonial, que celui dont il s'agit : *le « nègre »*.

Nous dirons donc les « *noirs* » ou les « *hommes de couleur* ».

Mon vieux Boëli, un bon Sénégalais qui me fut dévoué jusqu'à l'extrême limite, Boëli, auquel je demandais un jour :

« Voyons Boëli, dis-moi pourquoi vous autres noirs, que vous soyez Sénégalais, Dioulas, Appoloniens, Dahoméens ou Gabonnais, vous n'aimez pas ce mot de « *nègre* » ? me fit la réponse suivante :

« Ecoute, écoute tes deux oreilles. Voilà, toi blanc, si je te dis sale blanc, cochon de blanc, que toi toujours entende ça, quoi donc tu finiras par penser ? Tu diras quelquefois j'entends seulement blanc. C'est vrai, mais c'est pèt-être que le noir qui dit ça, y garde dans son bouche le reste, c'est-à-dire le « cochon de » ou bien le (« sale de »). Ti comprends ? Eh bien nous, vois-tu, c'est même palabre. Y a marabout là-bas Saint-Louis qui a dit souvent : « moi y a compté combien fois le blanc y a dit aux noirs avec colère sale nègre ! ou oh ! ce nègre ! et combien fois il a dit nègre seulement, bon nègre ou un tel nègre, eh bien toujou, toujou presque, le blanc y a dit nègre avec méçanceté. Alors méfie toi toujou quand tu entendis nègre, ça y senti mauvais. Moi ji m'appelle Boëli, l'autre c'est Samba ou bien Mamadou, pourquoi pas y appeler par son nom ? »

Eh bien, j'obéirai à Boëli.

Je dois également avertir que je ne me chargerai pas d'expliquer pourquoi les héros de nos histoires accomplirent telles ou telles prouesses ou horreurs. Je me propose simplement de présenter comme une collection rapportée d'Afrique, des types de bons et de mauvais blancs, et de bons ou mauvais noirs.

En mon for intérieur, l'utilité de ces exhibi-

tions est surtout dans la démonstration de la vérité suivante :

Celui qui généralise et part d'une exception pour établir une règle, commet une sottise ; il ne peut, en effet, que s'égarer, et, fait plus grave, égarer ceux auxquels il s'adresse.

Il y a enfin, je l'espère, autre chose de précieux, à extraire des récits ou observations relatés ici, c'est que l'arrivée du blanc (Français) au pays du noir, devait être, et fut, un heureux événement pour ce dernier. Car il y a encore de bons blancs, dont le cœur n'a pas toutes les noirceurs, et il y a aussi de bons noirs, comme ceux qui s'écrient à l'occasion : « Moi y a peau noire, mais y a cœur blanc ! » et ceux-là il serait criminel de les abandonner !

De mauvais blancs..... il y en a, certes !

Mais il y a surtout, beaucoup, beaucoup d'autres.

Et l'on ne m'en voudra pas, j'espère, de la comparaison suivante :

Si au début du rail, on avait (et aujourd'hui encore) prétendu que ce moyen de locomotion rapide, n'est que criminel, à cause de quelques déraillements, à n'en pas douter, on se serait lourdement trompé !...

Il en est exactement de même pour la ques-

« *Entrée du blanc en Afrique* ».

Je ne crois pas mauvais, non plus, de présenter quelques exemples pris au hasard, de ces femmes blanches, dont un grand colonial; Ponty, a dit :

« Partout où je vois; en Afrique, une blanche près de son mari, je vois un progrès énorme ; d'abord preuve de salubrité plus grande que précédemment, et surtout la certitude que là, les pacifiques efforts de colonisation iront deux fois plus vite... et donneront beaucoup, beaucoup plus de résultats ! »

DES NOIRS ENTRE EUX

DES NOIRS ENTRE EUX

Cette phrase, *peau noire et cœur blanc*, je l'air souvent entendue sortir de la bouche d'un boy, très dévoué, et qui me disait aussi un jour d'expansion : « Ti sais, les blancs souvent comme ça colère contre noirs, pitit peu méçants, mais pff... ça li passait, et après li plus penser, mais quèque çose plus méçant toujours... plus colère encore contre les pauv' noirs, si lui il était pas même case, même villaze, si lui vient comme ça à l'autre côté la mer (les Antilles ou Guadeloupe ou Réunion) c'est le çef (chef) qui l'est noir. Lui toujou faire encore beaucoup plus malin et méçant et colère que le blanc. Oh ! lui y a zamais bon. Regarde ti connais moussu M.... commissai poulice; et l'autre c'est M. M..., secrétaire général, li noir aussi, ... tous ça, pas payé boys tout ça, batti beaucoup les noirs.... »

serait, dans les deux cas, dangereusement son existence ?

Au contraire, activer sa croissance en surveillant attentivement ses conditions d'existence, lui fournir petit à petit et seulement au fur et à mesure de ses besoins, ce qu'il ne pourrait trouver dans la terre trop pauvre, telles seraient les sages mesures à prendre, et celles qui, seules, amèneraient à un heureux résultat.

J'estime que pour la question noire, il y a la même utilité à ne rien brusquer.

On peut estimer, voire aimer les hommes de couleur, et ne pas pour cela les vouloir jeter d'un coup dans la tourmente... si compliquée qu'est la vie des civilisés.....

Pour que les noirs puissent digérer et s'assimiler les bons éléments de la civilisation avancée, ne leur en donnons que ce qu'ils peuvent absorber sans danger.

Ne leur apprenons pour l'instant que ce qu'ils peuvent comprendre en l'état actuel de leurs cerveaux.

Peut-on s'empêcher de constater, par exemple, que si nous voyons quelques-uns d'entre eux s'élever par l'instruction bien au-dessus de la classe moyenne des blancs, on n'en n'a encore jamais vu atteindre au sommet. Rien n'a manqué ant à leur instruction et à leur éducation.

On a mis le plus souvent gratuitement toutes nos institutions à leur portée, on les a favorisés comme l'on favorise toujours; en France, l'élément étranger. Et malgré cela il n'est pas encore sorti un seul Grand homme (à proprement parler) de leur couleur.

Patientons, cela viendra peut-être.

Je dis peut-être, car, prolongeant ma comparaison des arbres, il faut reconnaître que des végétaux d'origines différentes sont toujours; au point de vue capacité de développement, bien différents entre eux.

C'est pour cela qu'on choisit si soigneusement, en vue des plantations, des sujets d'origine favorable, parce que, même en bon terrain, les autres ne sauraient jamais profiter.

En serait-il de même pour les races humaines ?... Mystère !

Le noir n'est peut être perfectible que jusqu'à un certain point.

Tout cela n'est, bien entendu, que supposition.

Ce qui est cependant incontestable, c'est que depuis déjà plus d'un siècle, et malgré tout ce que l'on a mis à leur portée, les noirs des îles sont encore loin d'en avoir sérieusement profité, et de s'être perfectionnés suffisamment.

Dernièrement le « Carnet de la Semaine »

posait la question suivante : « Doit-on élever les noirs à nous, et malgré eux, et, ce faisant, ne courons-nous pas le risque de nous en repentir un jour ? »

Eh bien ! ceci n'est pas la façon dont j'aurais posé la question moi-même.

Parce que, avant tout, mettons-nous dans le cerveau que s'il y a blancs et blancs, il y a aussi noirs et noirs.....

J'aurais demandé s'il n'y a pas à distinguer, entre noirs, les perfectibles des non perfectibles, afin de porter tout l'effort sur les premiers.

Mais ne perdons jamais de vue que si nous n'allons pas vers ces retardataires pour leur indiquer la route, il leur faudra beaucoup trop de temps pour nous rejoindre sur la voie de la civilisation. *Et qu'il y a danger pour eux d'attendre, parce que leurs mœurs comprennent encore des pratiques assez barbares pour éteindre petit à petit leur race !*

Peut-on consulter les enfants sur l'opportunité de diriger leurs premiers pas ? C'est la même chose.....

. . . . . .

« Et, mais, qu'avons-nous besoin de les civiliser, ne sont-ils pas heureux comme cela ? » s'écrient certains esprits trop positifs. Holà ! ceux-là je les arrête, et pour leur prouver que

l'on a le devoir de civiliser, je les prie de vouloir bien me suivre un peu à la Côte d'Afrique.....

. . . . . .

Qu'ils lisent la petite description suivante, et ils jugeront ensuite si oui on non nous avions le devoir de mettre le nez dans les mœurs des noirs.

Chez ceux surtout où l'oppression effroyable de quelques chefs, appuyée sur le Fétichisme, détruit petit à petit des populations entières.

Je crois sincèrement que l'abstention serait de la part du « blanc civilisé », un manque d'idéal, et un égoïsme, qui le rabaisseraient au niveau des animaux les moins intéressants.

HISTOIRE VRAIE ET ENCORE D'ACTUALITÉ

C'était en 1895, et tous les contes heureux débutent ainsi...

Assoin, roi puissant et respecté, régnait sur le village de Mossôu qui prolonge Grand Bassam (1) d'un bouquet de verdure, et où, depuis, l'ingéniosité des blancs a créé une scierie, leur piété une mission catholique, agrémentée d'une briqueterie.

Assoin, donc, géant d'un noir d'ébène, ivrogne

(1) Côte d'Ivoire.

par définition, autoritaire, sanguinaire, régnait ; et son absolutisme n'était tempéré que par le voisinage; parfois indiscret, de l'administrateur de Bassam (commencement de la sagesse), et la présence d'un rival, ancien fils d'esclave enrichi, Sehr.

Qui dira les dessous et les mystères de cette politique indigène, entre indigènes, de ces chefs rivaux, ne vivant que pour supplanter, se débarrasser même, du concurrent ?.....

Tout était prétexte à dénonciation, à calomnies près du « Commandant » (1); il n'était pas encore question de lettres anonymes. Mais, chaque jour, à tour de rôle, comme si l'emploi du temps eût été réglé méticuleusement, l'un des deux antagonistes venait dénoncer au « Commandant » les méfaits de l'autre, imaginaires ou non.

Le « Commandant » écoutait, enregistrait, et, quand l'affaire était trop grave, en rendait compte au chef-lieu au Gouverneur, qui, bénévole, se contentait de ne pas répondre du tout, ou, s'il le faisait, de recommander à son subordonné d'user de tact et, surtout, ne pas créer d'histoires, et parfois cela était sage. Quand

(1) Administrateur de Bassam, les fonctionnaires à la tête d'un cercle, quelque soit leur grade, sont toujours appelés « Commandants ».

on n'a pas d'armes, il est indispensable de ne pas partir en guerre.....

Quoi qu'il en soit, revenons à Assoin.

Assoin régnait donc, et avait sa cour, son ministère, car, grand enfant, il avait retenu le mot tant de fois répété par le « Commandant » et copié la fonction à sa façon.

Le Ministre des finances était un noir quelconque, abruti par l'ivrognerie, drapé dans des pagnes sordides qui eussent dû jurer avec l'importance de ses fonctions, et qui détenait enfin, la clef du Trésor !...

Pauvre Trésor royal ! bien souvent à sec, heureusement, on le verra plus loin, et ne renfermant la plupart du temps que la collection d'armes des rois défunts : sabres tout tordus et ébréchés, mais dont la garde était parcimonieusement recouverte de feuilles d'or, yatagans aux formes contournées, loques innomables, mais qui attestaient de la vaillance des chefs, brevets de décorations étranges, donnés par les premiers explorateurs, lettres officielles du Ministère des colonies, félicitant tel ou tel roitelet de son attitude vraiment française pour une question de portage. Le tout voisinait avec un chromo criard et doré d'un roi d'Angleterre !..

C'était là le Trésor, et le ministre des finances

en gardait jalousement la clef enserrée dans un coin du pagne qu'il portait.

Tout de même, en dépit de cette rivalité qui divisait en deux camps toute une région (car chaque chef avait ses partisans), une question primordiale ralliait tous les suffrages et servait de trait d'union : *le culte du Dieu fétiche, conséquemment les sacrifices humains.*

Mon Dieu, oui ! et pourquoi ne le dirait-on pas ?... par une curieuse coïncidence, à cette époque, le grand père de Batouala, qui fut quelque temps secrétaire général intérimaire de la Côte d'Ivoire, comme qui dirait son directeur de l'intérieur, eût à sa connaissance nombre de sacrifices humains, et il ne semble pas que sa conscience s'en soit préoccupée plus que de raison...

...Que de fois d'ailleurs l'ai-je entendu traiter de sales sauvages, les indigènes de là-bas ! et avec quel mépris !

Mais je dois ajouter à sa décharge ce que je disais plus haut : Quand on n'est pas armé !!...

A époques fixes, en effet, les peuplades fétichistes avaient l'habitude de sacrifier à leur dieu, pour le rendre propice, et de sacrifier des êtres humains, des esclaves.

Des esclaves choisis sur le marché, et achetés pour cette horrible cérémonie plusieurs mois à

l'avance ; car, en dépit de la surveillance des administrateurs blancs, qui entendaient mettre fin à ces usages barbares, il y avait dans l'Indénié, dans le pays Abbé, dans le Lobi, des marchés d'esclaves (et n'en reste-t-il plus ?) où, moyennant cent cinquante francs on pouvait acquérir une fillette de douze à quinze ans, et pour deux cents francs, un gamin du même âge.

Point de supercherie sur l'acquisition ; les parents savaient qu'ils vendaient leur enfant pour le sacrifice, et l'objet de l'achat n'ignorait point, lui non plus, l'usage auquel il était destiné !

Passons sous silence les marchandages de la vente, tant d'argent, plus un pagne, plus un parapluie, une caisse de gin...

La victime sainte, prédestinée, était donc amenée par son acquéreur, comme le bétail revient de la foire derrière le maquignon, et devenait la propriété du village. Et jusqu'au jour fixé pour la fête du dieu, nourrie, mieux, engraissée à souhait.

Il n'eût pas fallu que le dieu ait lieu de se plaindre de la qualité de l'offrande !...

La veille du jour sacré, de grandes fêtes étaient organisées ; plus de rivalité, plus de dénonciation, plus de palabres, c'était la paix

du dieu, et un tam-tam furieux assourdissait tout le village et y semaït comme un vent de folie.

C'étaient des danses interminables durant le jour et la nuit, où, hommes, femmes, enfants, confondus, tournaient autour d'un orchestre satanique composé d'une grosse caisse, d'un tambour et d'une flûte ; sorte de procession circulaire, où les assistants affectaient des gestes de marionnettes, ou des contorsions de tout le corps.

Le roi avait pris la précaution d'entasser tout proche des caisses de gin (1), cet affreux poison allemand et anglais, à l'usage des colonies ; et entre deux tours de danse, chacun venait se désaltérer, buvant l'alcool à même, dans une boîte de fer-blanc que l'on se repassait de mains en mains.

La fête, l'orgie, se prolongeaient sans trêve ni merci, et la plus acharnée danseuse, ou le danseur le plus forcené, était précisément celle ou celui qui devait être l'offrande au dieu, la victime !...

Résignation ?... Mysticisme ?... Ivresse ?...

. . . . . .

(1) Avant de connaître le « gin » les indigènes de la Côte d'Ivoire avaient déjà des vins de palme et des alcools de fabrication, exemple le dolo ou hydromel.

Puis, à l'heure fixée pour le sacrifice, le Grand prêtre, le bourreau préposé à cet office, qui tournoyait comme les autres, s'approchait furtivement par derrière la victime, et, d'un coup de massue sur la nuque, l'abattait sur place !...

...Pas un cri, pas un geste, le tam-tam faisait rage, et c'est à peine si les danseuses s'arrêtaient dans leur sarabande infernale.

Le sacrificateur plongeait alors un couteau dans la gorge de la victime, lui tranchant la carotide, et, dans le jet de sang jeune et généreux qui s'échappait tout bouillonnant de la plaie hideuse, il trempait le fétiche de bois, le dieu !

. . . . . .

La fête était terminée, la divinité était satisfaite pour quelques mois. On enterrait le cadavre quelque part ; puis, quand il fallut se méfier des blancs qui osaient avoir la prétention d'interdire ces sacrifices, et parlaient de faire des enquêtes et des descentes sur les lieux, on songea à immerger les corps dans un marigot en leur attachant de grosses pierres au cou !

La fête n'était réellement terminée que lorsque les caisses de gin étaient vidées jusqu'à la dernière goutte bien entendu.

C'est ainsi que des villages se payèrent le luxe

d'une ou de deux victimes ; on en eut jusqu'à dix-huit à Mossoû, à cette époque, où le Trésor était bien garni.

Cette scène horrible se passa cette année-là à quatre kilomètres de Bassam (1)...

Ne vous hâtez pas cependant de conclure que si les blancs n'intervinrent pas, ils furent de ce fait les grands responsables.

La Côte d'Ivoire est étendue, les moyens de répression rares, et surtout l'opportunité de cette répression, une fois le crime accompli, n'était pas prouvée parce que cette répression n'était pas sans danger !

Il me souvient d'un missionnaire qui me raconta *une toute récente scène* de sacrifices semblables et me dit avoir tiré un coup de fusil à blanc pour effrayer ces énergumènes, son attention ayant été attirée par les cris d'effroi d'une des victimes sans doute moins résignée.

Les noirs lui conseillèrent sévèrement de fermer portes et fenêtres et d'aller se coucher, s'il ne voulait, lui et ses confrères, rejoindre les esclaves sacrifiés. Inutile d'ajouter qu'il ne se fit pas prier davantage, et... il était temps !...

(1) J'ai actuellement deux témoins de la véracité de ce récit actuellement en France. Les mêmes faits se reproduisirent plus récemment, je cite ceux dont j'ai les preuves sous n.

Les pères signalèrent l'incident... et il y eut paraît-il rapports et enquêtes... En tout cas, retenez bien que si les blancs n'étaient établis près de ces indigènes, les sacrifices (s'ils se renouvellent encore) seraient pour le moins plus fréquents.

Il existe, au Gabon, une île dite « Ile aux perroquets », ces oiseaux y pullulent.

Face à Bingerville, il y a l'« Ile aux chauves-souris » dont le nom est bien mérité, je vous assure. Cette île est réellement l'Eden terrestre de ces oiseaux rongeurs nocturnes. C'est par milliers, en effet, qu'ils s'envolent lorsque les réveillent les sirènes des vapeurs, qui, depuis quelques années, sillonnent ces voies d'eau saumâtres.

Eh bien ! il y a aussi à la Côte d'Ivoire, une île appelée l'*Ile aux Sacrifices*. Cette île, très isolée, convient admirablement aux orgies sanglantes qu'on voudrait dissimuler.

J'espère que l'Administration est aujourd'hui suffisamment outillée et armée pour interdire ces horreurs, et aussi que, conséquemment, le Trésor des Sehr et Cie, roitelets barbares, et en perpétuelle rébellion contre notre pauvre civilisation, sera plutôt utilisé dans l'avenir à d'autres dépenses que celles d'achats d'esclaves. J'espère ! !

Enfin, je pose comme finale à cette description, la question du début.

Le blanc a-t-il le droit et le devoir d'aller vers ces populations, et doit-il s'opposer à ces coutumes, si pernicieuses pour leur race ?

Ou bien, le blanc doit-il respecter ces traditions de primitifs, fermer les yeux, enfin laisser ces retardataires s'égarer éternellement ?

. . . . . .

DU ROLE DU FÉTICHEUR

DU ROLE DU FÉTICHEUR

La scène précédemment décrite ne découvre pas suffisamment le grand rôle du féticheur ou sorcier, cette plaie de toute l'Afrique. Je vais donc le préciser.

Le féticheur est, avant tout, l'homme qui a pris un certain empire sur son entourage, soit par une supériorité intellectuelle, soit simplement parfois, par une supériorité toute matérielle (fortune, force physique ou adresse exceptionnelle, jongleur par exemple ou prestidigitateur) ou, aussi, celui qui possède une particularité, telle, par exemple, que la ventriloquie commune en Afrique.

Le féticheur est couvert par un accord tacite, que, sous peine de mort, personne ne violera jamais... On le connaîtra, mais jamais personne n'en laissera rien paraître, surtout aux yeux des étrangers.

Chaque agglomération importante a son ou ses féticheurs, et entre eux il s'établit fatalement comme une espèce de hiérarchie obligatoire.

Les féticheurs sont guérisseurs, rebouteux et, souvent, ils excellent en cette partie.

Mais toujours, hélas ! ils sont aussi les grands dispensateurs des poisons, et les arbitres de tous conflits d'intérêts ou de passions. Et c'est ce qui pousse si loin leur influence, car on a recours à eux pour obtenir certaines contrefaçons de la Justice... avec de l'argent, bien entendu ! on tient donc beaucoup là-bas à leur conservation.

En fait, il faut avouer qu'ils ne font en cela qu'exagérer certaines regrettables méthodes de blancs « en Europe ». Mais enfin, ils exagèrent !

Comme conséquence, un village en chicane avec des voisins, appelle le concours d'un féticheur supérieur et étranger, qui visite les deux partis en présence.

Naturellement, le plus influent sera celui qui lui semblera avoir raison, et qui devra l'emporter ! Malheur à l'autre...

Lorsque le conflit ne s'élève qu'entre deux familles ou deux individus, la procédure est la même, mais là, les « *épreuves* » indiquées comme utiles à provoquer les ordres du « dieu-fétiche »,

sont parfois terribles. Epreuve du poison (radicale pour le pauvre vaincu). Epreuve de l'eau (assez semblable à la précédente). Epreuve de l'huile bouillante (cette dernière moins dangereuse).

Bien entendu, pour chacune de ces « épreuves » le féticheur a son secret, son truc pour protéger le parti qui l'intéresse, afin de condamner l'autre... Un exemple de chacun de ces exercices « divins » suffira à édifier sur la moralité... et le danger de ces errements.

Plus loin, je vous présenterai une de mes vieilles connaissances d'Afrique, et je vous montrerai, par son exemple, comment deviennent grands-prêtres féticheurs, des individus que rien ne semblait prédestiner à ce grand rôle.

Mais outre l'influence, terriblement néfaste à toute la race noire, de ces féticheurs, d'autres vieilles coutumes, d'autres pratiques, ne sont pas moins préjudiciables, et je vais en citer un exemple avant d'aller plus loin.

DES ÉPREUVES

DES ÉPREUVES

Tout récemment encore, et tout près de Grand Bassam (Côte d'Ivoire), quand un notable venait à décéder dans un village, après les heures passées suivant l'usage, à pleurer, à danser, à boire, voire à sacrifier, aux sons d'un tam-tam assourdissant, la famille du défunt, pour honorer ce dernier, se mettait à la recherche du « mauvais esprit » qui avait bien pu causer la mort de celui qu'elle pleurait à sa façon.

Il n'y avait pas à s'enquérir si c'était à la suite d'une maladie, d'un accident ; le fait était là ; c'était un génie malfaisant l'auteur du deuil, et il fallait en obtenir vengeance publique.

On conçoit aisément tout le parti que chacun en retirait pour satisfaire ses vengeances personnelles, ou hâter un héritage ; c'était un tel ou une telle, disait-on, qui a tué celui-ci, et chacun, tout en faisant d'abondantes libations

en l'honneur du mort, s'en allait colporter la nouvelle.

S'il a tué, il doit mourir ; logique simpliste, mais qui abrégeait singulièrement le procès...

On avait alors recours à l' « épreuve du mort » lui-même, et c'était celui-ci, à qui il appartenait de dire le dernier mot dans cette comédie lugubre !

Au jour fixé pour les funérailles, le cadavre était placé dans un cercueil ouvert à sa partie supérieure ; on l'avait revêtu de ses pagnes les plus somptueux, et glissé à ses côtés ses objets les plus précieux : ses armes, ses bijoux...

Puis, quatre solides gaillards chargeaient le funèbre colis sur leurs épaules, et, accompagnés d'une foule hurlante, faisaient le tour du village. Parfois, un porteur, abruti par le gin, s'écroulait lamentablement, il était aussitôt remplacé, et le cortège continuait sa promenade, — judiciaire en quelque sorte !

Mais il demeurait tacitement entendu, pour tous, que le mort dénoncerait comme son assassin, celui qu'avait déjà accusé la vindicte publique.

Après plusieurs tours de village, le convoi arrivait en face de la case habitée par la victime prévue, et, fait étrange, il devenait impossible eurs d'aller plus avant. Il semblait

qu'un corps de plomb fut sur leurs épaules, et, quelques efforts qu'ils fissent ou eussent paru faire, ils étaient obligés de toucher, d'un coin du cercueil, la porte de la case de l'assassin prévu, avant de partir plus avant...

Dieu avait parlé, et le mort aussi !...

L'arrêt était définitif, et le soir même, *l'assassin* ainsi désigné, disparaissait à son tour, *mystérieusement !...*

Tout de même, il advint qu'un jour il n'y a pas très longtemps, un administrateur traversa, par hasard, un village où se déroulaient ces cérémonies funèbres, et qu'il apprit que la victime était désignée à l'avance ; en l'espèce, une vieille femme.

Il assista au défilé hurlant, et, au moment où la « *Justice* » allait se manifester de si étrange façon, il fit appeler le chef du village, et lui dit brusquement ; « Si le mort parle, et touche cette case, je te préviens que je t'arrête sur-le-champ !... »

Soucieux, le chef glissa quelques mots aux oreilles des porteurs, et, comme par enchantement, le cortège put reprendre sa marche. Mieux, il revint sur ses pas, cette fois sans hésitation, et repartit.

Le mort n'avait pas dénoncé son assassin, c'est donc qu'il était mort naturellement ; et un

grand, grand tam-tam fêta cette bonne nouvelle !...

Quand l'administrateur quitta le village, il vit, non sans surprise, celle qu'il avait *miraculeusement* arrachée à la mort, suivre le cortège en chantant, une bouteille de gin à la main...

Je ne jurerais pas, par exemple, qu'elle survécut bien longtemps à cette cérémonie !...

Cette histoire prouve que le « blanc » a *tout de même* parfois d'heureuses interventions.

AUTRES ÉPREUVES

Dans un ordre moins dangereux voici un exemple d'épreuve assez curieuse, auquel j'ai pu assister, à Grand Bassam même :

Un noir, très important commerçant exploitant l'acajou, noir d'origine anglaise dont le père fut une autorité, Richmonds, marié à plusieurs femmes, délaissait et négligeait totalement l'une d'elles. Cette dernière, de famille influente, réclama *sa liberté ou son mari !...*

Le tribunal des vieux jugea, avec l'aide du féticheur, et décida d'imposer à ce pauvre Richmonds l'*épreuve de sa virilité, devant témoins.*

La réclamante déclarait que Richmonds n'avait jamais versé le prix total de l'achat ou

dot, mais qu'elle avait pris patience comptant toujours recevoir une compensation en « amour ». Le mari ne s'étant pas davantage acquitté de cette dette, la femme restant stérile, se voyait de ce fait déshonorée, elle réclamait donc de faire la preuve de l'impuissance de Richmonds, ce qui eut terminé l'affaire à sa satisfaction.

Grand rassemblement donc un certain jour devant la case du vieux Amissah, mort depuis assez mystérieusement et là, on fit cercle, — hommes, femmes, enfants et un féticheur — autour de nattes recouvertes de quelques pagnes d'étoffes aux couleurs éclatantes. Autour de ce groupe, quelques jeunes gens firent une clôture à l'aide d'autres pagnes, espèce d'enceinte comme celles de baraques foraines, afin d'empêcher les gêneurs, les blancs, de pénétrer au moment où ils eussent pu interrompre les exercices !...

Et là, sur les pagnes et les nattes posés à même le sol, Richmonds dut, bon gré, mal gré, exécuter une véritable prouesse de mâle ; prouesse pour la réussite de laquelle les aphrodisiaques du féticheur ne furent certainement pas étrangers.

Il s'en tira donc avec assez de brio, et fut acquitté. Sa femme copieusement conspuée paya inévitablement cela d'une sérieuse correction à son retour à la case. Mais, la famille

intéressée dut faire les frais du procès, et c'est ainsi que les factoreries de l'endroit vendirent ce jour-là quelques douzaines de caisses de gin de plus !...

. . . . . .

ÉPREUVE DE L'HUILE BOUILLANTE

Le même Richmonds accusa de vol ou fut accusé de vol, à peu près vers la même époque. Nouvelle intervention de l'épreuve et du féticheur, et nouvelle victoire de Richmonds !

Lui et son adversaire allèrent donc chercher au fond d'une profonde marmite de fonte pleine d'huile bouillante, une pièce de cinquante centimes.

Le premier qui plongea son bras nu, le retira en hurlant de douleur. Il était condamné ! De plus, son bras était atrocement brûlé, et la peau s'en détacha immédiatement... malgré onguents de féticheurs et huiles froides !

Quant à Richmonds, souriant, bien qu'inquiet malgré tout, il retira la pièce sans presque ressentir les effets du liquide brûlant, sauf un peu à l'extrémité des doigts, et il en porte encore les marques. Vous avez deviné, je pense, que les bras des deux adversaires avaient été au le enduits de préservatifs, qui n'étaient

semblables qu'en apparence : l'un ne pouvant agir, et l'autre au contraire (plus cher sans doute) très actif. C'est que Richmonds était un homme riche !...

J'ai retrouvé cette même épreuve au Gabon, et elle subsiste également au Dahomey, et à peu près sur toute la Côte d'Afrique.

En résumé, ce ne serait pas trop terrible, si ces « épreuves » n'étaient le plus souvent que la préface ou le premier chapitre d'une condamnation plus grave et *généralement même celle de la mort !*

ÉPREUVE DU POISON

Celle-ci, on l'a deviné, est la plus terrible, et le principe, toujours le même, veut que l'un des deux, ou l' « éprouvé » seul, succombe au gré du féticheur. Je ne m'étends pas davantage sur cette nouvelle arme dite de *Justice divine.*

Mais si, d'après les précédentes descriptions (qui seront suivies de plus curieuses encore) on veut bien admettre l'utilité de notre intervention chez ces primitifs, voyons un peu les difficultés et dangers qui attendent les pionniers de la civilisation.

A ceux qui croient encore suffisant de procéder comme le fit le Grand et si doux et si pa-

cifique de Brazza, grand ami des noirs, mais qui fut aussi le plus grand dispensateur de cadeaux qu'on connut en Afrique, je dédie le récit suivant encore malheureusement trop véridique.

Bien entendu, j'admets que l'agent de pénétration le plus acceptable sera, ou devrait être, celui qui arriverait les mains pleines ; donc, le commerçant.

Comme les premiers explorateurs, les traitants, petits ou gros, devraient donc être mieux accueillis, et faire plus rapidement, par leur présence tranquille, la conquête pacifique, que ceux qui arriveraient dans un village la liste de recensement à la main, ou le fusil sur les bras ?

Mais, si ces derniers ne doivent entrer en scène qu'au dernier moment, c'est-à-dire en cas de besoin, il est indéniable qu'on doit souhaiter les savoir prêts à intervenir et présents dans la coulisse !...

Maintenant les exemples précédents sembleraient indiquer que les noirs, seuls, sont victimes de ces mœurs barbares ; et les gens n'ayant que mépris pour eux, ceux qui se désintéressent complètement de ces frères arriérés, nous : « Mais laissez donc les noirs cuire

dans leur jus, qu'allez-vous vous mêler de ces choses-là ? »

« Laissez donc vos idées généreuses, occupez-vous davantage de commerce, négociez, échangez avec les indigènes, c'est la meilleure façon peut-être de les civiliser. »

J'ai déjà répondu par avance sur le côté idéal de la question.

Voici à présent pour ceux-là, un autre exemple, qui leur permettra de mieux fixer leur jugement.

CE QUI ARRIVA
A NOTRE AMI HUBERSON

CE QUI ARRIVA A NOTRE AMI HUBERSON

Sérieux entre tous, scrupuleusement honnête, et fort de cette honnêteté dont il avait fait un programme, il dirigeait à la Côte d'Ivoire, en qualité d'agent général, une maison de commerce.

Il y avait apporté des idées d'économie bien comprise, le respect de soi-même et d'autrui, et en peu de temps avait su gagner la confiance des indigènes qui traitaient avec lui, et le vénéraient.

Puis, des charges de familles insoupçonnées l'accablèrent, car, qui dira le mystère de ces drames de famille, de vie vécue ou à vivre, où l'aîné se dévoue et part au loin pour assurer la pitance de ceux qui demeurent et ont besoin ? Qui dira ces héroïsmes obscurs et silencieux qui ne demandent rien à personne, pas même la satisfaction du devoir accompli, chose pour eux trop naturelle ?

Un jour donc, Huberson avait cru de son

devoir, fort de son expérience coloniale, devenu ambitieux pour les siens, de prendre sa liberté, et demander à son travail, à son sacrifice personnel, une rémunération directe et plus avantageuse.

Et il était parti s'installer tout seul sur la côte de Sassandra (Côte d'Ivoire) cherchant les coins les plus inconnus, là où il pensait que les affaires seraient plus faciles, pour lui dont l'escarcelle était si légère !

Il était parti, nanti d'une pacotille minime, et s'était lancé dans l'inconnu.

De suite, l'administration l'avait arrêté dans ses projets, en l'avertissant des dangers, lui signalant les peuplades ennemies chez lesquelles il était téméraire de pénétrer.

Bah ! disait-il, je ne leur fais pas de mal, bientôt ils me connaîtront... et il avait cru pouvoir passer outre.

Cependant on avait exigé de lui qu'il signât un papier très « administratif » par lequel il déclarait qu'on l'avait averti du danger, et qu'il en prenait toute la responsabilité, et qu'il agissait à ses risques et périls.

Durant un an, ce fut la vie d'efforts incessants, de privations sans nom, que, seuls, connaissent ceux qui ont vécu cette vie de luttes, de sacrifices journaliers,

Huberson, marchand ambulant, fut le colonial qui pénètre pacifiquement les régions les plus obscures, les coins les plus ténébreux. Et, durant un an, on sut qu'il peinait pour troquer sa marchandise contre des produits qu'il venait revendre à la côte, en même temps qu'il se réapprovisionnait, et chercher pieusement les lettres de la maman, de là-bas, qui s'inquiétait de son fieu !

Une pirogue pour remonter les rapides où chaque remous de l'eau traîtresse cache un rocher, sur lequel la fragile embarcation menace de s'écraser.

Une pirogue dans laquelle il entassait soigneusement les ballots de pagnes, les caisses de verroteries, et une mallette légère d'effets... pour le cas où un bain forcé l'obligerait à se changer.

Des provisions de route ? A quoi bon ? N'y a-t-il pas des bananes, des baies sauvages, que la Providence, cette mère bienveillante des noirs, a semées un peu partout. Et quelle meilleure boisson que l'eau fraîche du torrent ?...

Des armes ? A quoi serviraient-elles, à celui qui ne rêve point de conquêtes sanglantes ?

Pénétration pacifique s'il en fut !...

Trois fois, il fit le voyage à l'intérieur, et jamais l'ombre d'une discussion, d'une palabre ne vint éveiller son attention, ni lui faire prendre la moindre des précautions.

Pourtant des amis, devant moi, lui avaient dit : « Prends garde, tu traverses des régions inaccessibles, tu fréquentes des tribus anthropophages... » Insouciant, sûr de lui, il répondit avec calme : « Quelle erreur ! »

Le « blanc » devait payer cette erreur de sa vie ! Il était sur le point de regagner Sassandra, à quelques jours de pirogue à peine, quand la nuit le surprit dans un coin de la forêt qu'il connaissait déjà pour l'avoir traversée sans encombre. Il décide de s'y arrêter : les feux s'allument, les manœuvres préparent leur repas, et lui, harassé de cette longue journée pendant laquelle il est resté accroupi et immobile dans le creux de la pirogue, en profite pour faire quelques pas et s'assoupir.

Tout à coup, de longs hurlements se font entendre sous bois ; un féticheur et sa suite doivent approcher !... L'équipe, qui a compris, s'enfuit, et Huberson reste seul, mi-réveillé, incertain, ne songeant point au danger qui le menace. Et voilà que déjà, il est entouré d'une horde hi- ui pousse des cris effroyables, et le ta- rendu plus horrible encore par les

lueurs des feux qui achèvent de s'éteindre, avec les reflets sanglants qu'on imagine !...

. . . . . .

Il veut parler : on le bouscule. Il est frappé, jeté à terre, piétiné, et déjà les lianes l'enserrent étroitement, le paralysant..... et..... Que servirait la résistance, ils sont cinquante, peut-être cent... On le traîne au village proche, et là, comprenant enfin, devinant le sort qui l'attend, stoïque, il souffre mille morts, indicibles, lentes, interminables... On le martyrise, on l'écartèle, lui brisant les membres, d'horribles mégères lui arrachent la barbe, les cheveux, poil à poil ; d'autres avec un pieu rougi au feu lui brûlent les sourcils ; il n'est point une partie de son corps qui soit respectée, et les outrages les plus sanguinaires sont faits à ces lambeaux de chair encore palpitante, qui souffre, et qui sent !...

Agonie atroce et qui durera des heures parce que ces monstres raffinent de cruauté et suspendent leurs tortures quand ils devinent que la victime va succomber.

Puis, un souffle, le dernier, si léger, si léger, mais qui cependant dut s'envoler à travers les espaces et venir affleurer le front de cire de la

(1) Tous ces détails ont été recueillis de la bouche d'un des coupables, plus tard.

vieille maman, là-bas..... et..... ce fut la délivrance !...

Le corps, ou ce qu'il en reste, est tronçonné sur la place du marché, déchiqueté, partagé et chacun s'empare de la part qui lui revient.

Le festin sans nom commence, au milieu des chants de guerre, des danses macabres.....

. . . . . .

Mais, la disparition d'Huberson est signalée. L'Administration fait une enquête et apprend !...

Une colonne militaire part, pour arrêter les coupables. Ceux-ci résistent, se font tuer pour la plupart, et l'on ne ramène que quelques prisonniers, que l'on évacue sur Bassam. (Ce sont ces derniers qui donnèrent tous les détails de ce drame, et ils le firent en narguant l'interprète qui les transmettait.)

A l'un, véritable colosse, au mufle menaçant, à la mâchoire saillante armée de dents limées en pointe, le juge demande, tout pâle, des détails qu'il n'ose préciser.

La face de la brute s'illumine comme au souvenir d'un jour de fête, et il rend compte, avec détails, que c'est lui qui eut en partage le « *mollet droit* »..... .

...Ses dents meurtrières esquissent un geste encore, et le juge se tait horrifié...

quand on lui reproche cet acte de bar-

barie : « Eh bien ! dit-il, avec un air incrédule, tu n'as donc jamais mangé d'homme ?..... Que dire ?... Que faire ?...

L'instruction est terminée, mais le destin veut que ces monstres meurent de consomption, tels des tigres en cage, dans la geôle avant le jugement, comme pour éviter la honte de tels débats au vingtième siècle !.....

Pauvre Huberson ! Victime de son amour filial ! Quelle page plus pure que sa vie dans nos annales coloniales ? Et quelle palme plus belle que celle de martyr décernée à ce pionnier « pacifique » de la civilisation, martyr obscur et français !

Mais ce cas ne démontre-t-il pas que la prudence doit être de règle, pour la..... fameuse pénétration pacifique ?.....

. . . . . .

UN PETIT TOUR AU GABON

UN PETIT TOUR AU GABON

Qu'il y ait eu des sacrifices et des assassinats à la Côte d'Ivoire, direz-vous, c'est peut-être spécial à la région, ou mieux, de simples exceptions aux mœurs générales des noirs d'Afrique.

Alors, je vous invite à m'accompagner un peu plus loin, si vous permettez, pour vous prouver que c'est, hélas ! à peu près partout la même note.

Passons devant la Gold Coast et aussi le Dahomey, dont je ne vous parlerai pas pour l'instant bien que j'y aie assisté autrefois à un empalement peu folichon... et descendons le golfe du Benin, pour ne nous arrêter qu'au Gabon.

Nous voici là exactement sous l'équateur, et je vous prie de croire que la chaleur y est telle qu'elle peut bien expliquer certaines folies !

Ce qui est d'abord tout à fait remarquable, c'est que là, comme dans l'Afrique occidentale,

et bien que ces peuplades différentes n'aient aucune liaison entre elles, on retrouve encore, et partout, à peu près les mêmes usages concernant le fétichisme et le rôle des féticheurs.

D'ailleurs cette similitude de goûts s'étend même aux usages et goûts culinaires. Ici au Gabon, par exemple, le plat national, couscous du Sénégal, sera le Niamboué, dont la composition est exactement la même que celle du plat national de la Guinée, Côte d'Ivoire, etc..., *le Foutou.*

On y retrouvera naturellement à la base, l'huile de palme, avec l'invariable garniture de bananes, manioc, arachides, piments, etc..., etc... et soit volaille, soit mouton, une viande quelconque.

Dans les régions privées de viande, pourquoi le cacher ?... le goût de la chair humaine est fort à la mode !... Mais l'approvisionnement en est devenu tellement dangereux, qu'il ne se fait plus qu'au petit bonheur... Marché aux esclaves, ou quelque randonnée qu'on appellera guerre !...

Ces opérations qui, autrefois, se faisaient sur une grande échelle, sont rudement contrariées aujourd'hui par ce diable de « blanc ».

Enfin, une habitude et une expression, qui toujours fort à la mode, et communes à ces

colonies si éloignées l'une de l'autre, c'est « Faire médicament ! »

CE QU'EST « FAIRE MÉDICAMENT »

Vers 1907, je me rendais un soir en visite chez le consul d'Allemagne, M. G..., à Libreville, visite d'adieux à la veille de mon départ pour la Côte d'Ivoire.

J'y trouvai ce jour-là une nombreuse compagnie dont la composition m'étonna quelque peu...

J'y reconnus le commissaire de police, le médecin major de l'hôpital, le commandant de la milice, un administrateur, etc..., etc...

Tout ce monde semblait préoccupé et les noirs qui étaient présents étaient d'une *pâleur peu ordinaire.*

C'était une commission d'enquête, qui essayait d'éclaircir une ténébreuse affaire criminelle.

Jugez-en plutôt :

Le cuisinier noir de M. G... était à ce moment à l'hôpital, et près de mourir, à la suite d'un violent empoisonnement, « *on lui avait fait médicament !* »

Malgré toute l'insistance des autorités, il se contentait de répondre, bien qu'il connût l'assassin, que « c'était bien comme ça », qu'en effet

on lui avait « fait médicament » mais que jamais il ne dénoncerait le coupable. Il refusait également tout contrepoison, ce que, cette fois trop justement, l'infirmier nommait le médicament.

Il refusa même de dire ce qu'il avait bu ou mangé !

Le docteur essaya de réagir, mais devant la résistance de la victime, il ne put que fort peu de chose.

C'est alors que, faisant appel aux autorités locales et au maître de la maison où le crime avait été commis, y réunissant les témoins noirs, il tenta de découvrir quelque chose, au moins, disait-il, le genre de poison qui avait pu être utilisé.

Rien ne put apporter la moindre clarté, et la victime mourut le soir même. Seulement, si elle avait jusque-là toujours obstinément refusé de répondre aux autorités, dans son délire de l'agonie, qui fut longue et atroce, elle trahit son secret involontairement.

L'empoisonneur fut arrêté, ne nia pas le crime, mais il refusa énergiquement d'indiquer le poison qu'il avait utilisé. Et le connaissait-il seulement ?...

Très probablement, non, parce que ce poison dû lui être fourni, et fut peut-être admi-

nistré par l'un des Okoukoués (sorciers ou féticheurs) de l'endroit.

Il répondit ceci : « Oui, j'ai bien fait médicament à lui Tati, parce que madame y a donné lui et pas à moi le Vou Vou (petit chien). La veille, en effet, Mme G... avait donné à son cuisinier un chiot qu'elle eût noyé sans cela, la portée lui paraissant trop nombreuse.

Il n'en fallut pas davantage que cette jalousie. Il faut peu de chose comme l'on voit pour mériter le poison !

Quant à la victime résignée, par fatalisme, elle expliqua ainsi au docteur son parti de laisser aller les choses :

« Moi y a crevé aujourd'hui ou demain, ou un autre zour, si médicament n'a pas bon aujourd'hui, y aura bon demain, si médicament il est bon, c'est que ça doit être comme ça, c'est bien, et voilà ! »

. . . . . .

Cette expression « faire médicament », est employée sur presque toute la côte. Et cela n'a pas été sans occasionner à certains pauvres noirs des erreurs, des confusions dont les suites furent très graves.

Par exemple, un jour, à l'hôpital de Libreville, où quatre ou cinq indigènes étaient en traitement, le médecin au cours de sa visite, étonné

de constater le peu de progrès, demanda à son infirmier à haute voix :

« Dites donc, Aïdé, vos malades prennent bien mes médicaments, hein ? Veillez-y. C'est bon çà médicament, ajouta-t-il en se tournant vers les malades !... »

Il ne put s'apercevoir de l'effet que produisirent ses paroles sur les malades... et il s'en alla tranquillement.

Le soir même, deux malades s'enfuirent, et les autres refusèrent tout ce que l'infirmier leur donna.

La police rattrapa dans un village éloigné les deux fugitifs, mais l'un mourut de cette fuite.

Le docteur interrogea patiemment, grâce à un excellent interprète, les malades noirs, qui expliquèrent en tremblant encore, la cause de leur frayeur.

« Toi, le Toubib (docteur) t'y as dit de faire à nous médicaments, nous tous y avons eu peur crever ».

Ils avaient compris qu'on les avait condamnés à mort, pas plus !...

Et longtemps, longtemps, encore, tous les noirs des environs, certainement entretenus dans cette erreur par les féticheurs-guérisseurs intéressés, craignirent l'hôpital, qui était l'endroit où l'on « *faisait médicament* » *de blanc*, où

par conséquent l'on entrait, mais sans espoir d' en sortir !

Il faut ajouter qu'à cette époque, la maladie du sommeil tuait beaucoup de ces pauvres gens.

Et, si l'on venait me dire qu'actuellement cette impression subsiste encore, je n'en serais pas étonné, tellement sont longues à déraciner chez les primitifs, les croyances, superstitions, surtout celles qui traînent dans leur sillage un sujet de frayeur !

Et c'est ce qui fait la réussite des « Féticheurs ! »

. . . . . .

LE ROMAN DE MANOMBÉ

LE ROMAN DE MANOMBÉ

J'ai promis, précédemment, de raconter l'histoire d'un féticheur que j'ai fort connu, et même suivi dans son existence mouvementée.

Notre homme s'appelait « Manombé » et était originaire de Mayumba, je le connus tout enfant.

Une très fine petite tête noire, crépue, des yeux d'une vivacité rare, les lèvres d'un violet extraordinaire, souple et d'une hardiesse de jeune fox, c'était Manombé enfant.

Vers 1892, tous les cargo-boats qui faisaient le service côtier en Afrique occidentale étaient assaillis à leur escale à Dakar par une nuée de petits et grands moutards de beau bronze, qui hurlaient en s'adressant aux passagers :

« A la mer, môssieu, à la mer, mada, dix sous, dix sous ». On leur jetait quelques pièces de monnaie, et, narguant requins ou congestion, ils plongeaient, replongeaient et remontaient tenant

entre leurs dents blanches la monnaie qu'on leur avait lancée. Ce tableau, d'ailleurs, est toujours visible.

A l'une de ces stations, le *Ville de Maranhao* entouré des péniches, voiliers, embarcations de toutes espèces sur lesquelles ces plongeurs se reposaient de leurs fatigues, leva l'ancre et repartit, sans que personne à bord s'aperçut que l'un de ces plongeurs s'y était caché.

C'était Manombé, qui avait une dizaine d'années à cette époque, et qui, dans le but de s'imposer comme passager, était venu en plongeur criant aussi lui :

« A la mer, mossieu, à la mer..... »

Il ne fut découvert que quelques heures après l'appareillage.

Tout de suite, l'équipage l'adopta, séduit par ce petit noir espiègle, qui souriait gracieusement, ne refusait aucun service et qui, de plus, parlait non seulement le français, mais le yoloff et le portugais.

Le capitaine interrogea Manombé qui déclara avoir été rossé d'importance, certain jour, sur la plage de Mayomba, et s'être décidé à changer d'air afin surtout de se soustraire aux coups de ses compatriotes. Ces derniers voyaient paraît-il en lui le rejeton exécré d'une famille de village autrefois ennemi, vaincue, et sans doute

mangée, et on eût fini par lui « faire médicament » peut-être.....

« Et que veux-tu que je fasse de toi, lui demanda le capitaine. Tu sais que l'administration interdit d'embarquer des indigènes sans papiers et sans engagement devant le commandant de Cercle ?... »

« Moi ni sais pas, toi ti feras tout ce que ti voudras de Manombé, moi ya pas savoir, mais ti me garderas à bord, si ti vas Mayomba, moi y a pas vouloir débarquer là-bas ».

Par pitié, le capitaine ne remit point aux autorités du port suivant ce petit fugitif, mais il le prévint qu'il lui faudrait cependant débarquer soit à Libreville, soit à Loango, où on le confierait, en le recommandant, à une mission, qui ne le refuserait certainement pas. Et que là, il trouverait toute protection.

Manombé baissa tristement la tête, mais il ne répondit pas.

Par la suite, le petit diable se rendit tellement utile et si sympathique, que les marins eussent bien désiré le conserver à bord.

Le capitaine accepta encore de le garder jusqu'au passage en retour du Sud.

Oui, mais quand revint le vapeur, et à chaque escale, notre Manombé s'évaporait, impossible de le découvrir.

Nul doute que parmi les hommes de l'équipage il eût quelque complice !

Toujours est-il qu'il ne débarqua ni à un point ni à un autre, et que, ne voulant pas employer la violence, le capitaine ferma les yeux.

Seulement, le vapeur arriva un jour au Havre. Et là, force fut bien de s'occuper du gamin.

Dans la crainte qu'il arriva quelque chose de désagréable à Manombé, le second capitaine voulut bien en prendre livraison, comme d'un colis vivant, manquant de destinataire !

Il le conduisit chez lui, et le présenta à sa femme et à ses trois enfants...

Pendant une semaine, ce fut comme on le devine, une joie folle. Les autres gamins l'avaient adopté de telle façon que Manombé était devenu dès les premiers jours le maître à la maison.

Le séjour du navire devant se prolonger, le père parla d'envoyer le noir à l'école avec ses enfants, en attendant le départ pour la Côte d'Afrique.

C'est alors que tout se gâta.

Le petit africain disparut..... et la police fut impuissante à le retrouver... Toutes les démarches dans ce but restèrent vaines !

Qu'était-il arrivé à notre héros ?...

Je serais incapable de vous raconter toutes [illegible]ties de ses voyages, que, plus tard, il

me confia pourtant — mais il était devenu si menteur !....

Cependant, il fut d'abord, paraît-il, employé par un photographe ambulant, qui, du Havre, l'avait emporté dans sa roulotte vers Rouen.

Il connut ensuite le luxe de la livrée de chasseur dans de grands restaurants parisiens.....

Quatre ou cinq années après les événements contés plus haut, c'est-à-dire sa fuite du Havre, Manombé était sans place, et sans moyens, sans ressources, sur le pavé si glissant de Paris.....

Un jour donc, de cette noire détresse, Manombé, qui venait d'être chassé de sa dernière place, errait au hasard, alors que son estomac lui rappelait affreusement le pays où les bananes et cocos sont à qui veut bien les prendre ; il passa devant ces baraques foraines où les bonbons, les fruits confits, sont offerts à la convoitise des passants !... Hélas, comme il regrettait son pays à cet instant !...

Un bonisseur, enfin, retint son attention, tant et si bien que Manombé en oublia et ses tiraillements d'estomac et les ors des boutiques.

Il tomba en arrêt et en admiration devant ce marchand de dentifrice, qui, avant de distribuer sa marchandise, avalait un sabre, puis opérait des tours de prestidigitation,

Manombé était en extase !... De temps en

temps un oh ! oh ! prolongé et si admiratif, sortait de ses lèvres bleues, que le public, amusé, en oubliait presque le charlatan. Ce dernier ne pouvait faire autrement que d'apercevoir notre africain, d'autant plus que, lorsque l'heure fut sonnée d'aller se restaurer, notre pauvre Manombé, accroupi à terre, regardait avec une inquiétude visible le marchand emballer sa marchandise et se préparer à quitter la place.

Heureusement, une idée ingénieuse se présenta subitement à l'esprit du forain ; c'était la « belle réclame » qu'un semblable sujet représenterait pour son affaire.

Vous avez deviné la suite : quelques minutes plus tard, nos deux amis se faisaient face au cabaret proche, et le noir n'avait d'yeux que pour son nouveau maître si malin, si sorcier, et aussi pour ce qu'on mettait dans son assiette (il n'avait pas mangé depuis deux jours !...).

D'ailleurs comme tous les noirs de son pays, Manombé trouva cette solution comme la chose la plus naturelle, il n'avait jamais douté qu'il pût en être autrement..... C'est comme cela..... et voilà !.....

. . . . . .

Deux ans après cette rencontre, notre Manombé était devenu un grand, beau et fort noir, et il était cossu.

Il avait appris la prestidigitation, il avait vendu pour son compte, enfin il avait assez d'argent pour aller à la Compagnie de navigation qu'il connaissait, et là, contre ses écus, il reçut un beau billet rouge, qui lui procura une des plus grosses émotions de sa vie.

Presque tout son argent était passé là, mais Manombé restait riche, doublement. Il possédait encore un trousseau extraordinaire (achats faits au cours de ces deux années dans le but d'aller étaler sa fortune en Afrique) et surtout il possédait..... une idée. Et une idée c'est quelque chose..... on le verra !

Manombé eût pu s'employer à bord, mais il méprisa cette idée et cracha violemment sur le pont quand elle vint à son esprit.....

Il profita jusqu'au bout de son voyage payé, et à bord, nul n'eût pu reconnaître en ce fier noir habillé à l'européenne, sans une faute de goût, le petit négrillon de *Ville de Maranhao.* C'est pourtant là que je le revis une seconde fois, et il me reconnut lui-même le premier. Il me demanda la discrétion, et je la lui promis !...

Manombé débarqua à Konakry, sa fortune lui ayant permis d'acheter un passage, mais pour cette destination seulement.

Mais dans ce port, débrouillard comme vous le connaissez déjà, il ne tarda pas à être renseigné.

Il y goûta même aux joies de la vie libre d'Afrique, il y fit connaissance avec la prison, puis fut rapatrié à Mayumba sur sa demande. Parce que l'administration ne permet pas le vagabondage, surtout à ceux qui, comme Manombé, ont un si grand amour pour leur première patrie... Que put-il bien conter à l'Administration, pour obtenir cette réquisition de passage ?... Mystère... Toujours est-il qu'il réussit, là où un Français eût certainement échoué !...

. . . . . .

Enfin, voici Manombé qui, quelques années plus tôt, quittait Mayumba en tremblant, et dans l'état le plus rudimentaire, y débarquant à présent non plus « petit sauvage » mais « grand civilisé ! »

De plus, il y apportait un bagage, composé de beaucoup de vêtements de toutes les couleurs, et ce qu'on ne pouvait voir, était encore le plus précieux : une grande expérience, pas mal de toupet, pas plus de crainte que de scrupule, et il le fit bien voir, mais plus tard !...

Vous pensez avec quelle joie on fit tam-tam ; mais, lui, hautain, orgueilleux, n'accepta pas sans méfiance toutes les avances. Ah ! non, on ne le lui ferait pas à lui... ce qu'il comprenait... et aurait pu craindre !...

En bien moins de temps qu'il n'en faut pour monter en grade dans les rangs des blancs, notre connaissance qui, graduellement, avait montré quelques-uns de ses talents *à une élite*, était adopté par Mavongo V, le grand féticheur !

Peu après, tous deux partaient en campagne pour obéir aux dieux fétiches qui les appelaient. Ils allèrent se mettre à la disposition des « fidèles » qui sollicitaient leur ministère, et, très généreux, portèrent même le concours divin vers ceux qui ne le réclamaient point !.....

Ils se mirent à l'œuvre et fort activement, je vous l'assure.....

Le grand sorcier Mavongo possédait cinq femmes dont deux fort belles gabonnaises, achetées à la « foire d'empoigne », grâce à la terreur qu'il inspirait partout.

L'une d'elles accompagnait les deux Okoukoués (féticheurs) dans leur mission divine. Celle-là, réellement séduisante, possédait une peau d'une finesse rare, de longs cils, des dents éblouissantes, et un corps d'un ensemble de lignes d'une pureté remarquable. Les Gabonnaises furent d'ailleurs, je crois, les plus belles femmes noires de toute la Côte.

Elle s'appelait Ambové, et Manombé, qui avait au cours de son séjour en Europe pris quelques leçons de goût au point de vue esthé-

tique, ne pouvait rester indifférent à ce nom si élégamment porté,

D'ailleurs Ambové regardait beaucoup plus le jeune homme que le vieux Mavongo V, bien qu'elle ne put à ce dernier refuser certaine admiration. Il était si fort !...

Mavongo eût appris une infidélité, qu'il n'eut évidemment pas été jaloux... cela, c'est un sentiment bon pour les blancs !... Mais, pour son amour-propre, il eût bien pu cependant arrêter par un petit appel au fétiche épreuve, et médicaments, l'enthousiasme des jeunes gens !...

Bref, que se passa-t-il à ce point de vue... la contrebande eut-elle lieu ?.....

. . . . . .

La tournée était de plus en plus brillante, et au bout de quelques mois, les bénéfices en étaient tels, que Mavongo dit un soir à son compagnon :

« Ecoute, quand nous serons là-bas de l'autre côté (morts) nous aurons largement de quoi y vivre comme ici, nous y arriverons riches, nous y posséderons toutes les femmes que nous désirerons. Je vais, dès retour à Mayomba, enterrer la plus grande partie de notre argent. Ici déjà j'ai pas mal enterré, et envoyé aux Grands esprits (dieux) partie des recettes. Nous trouverons tout cela quand on aura fait sur notre

tête le grand sacrifice..... et patati..... et patata..... »

Manombé était un cœur d'or. Il répondit :

« Père, tout ce que tu dis est beau, c'est de l'or pour mes oreilles. Et je te sais gré de te préoccuper ainsi de mon avenir... merci... En effet là-bas, on sera certainement des heureux, etc..., etc... »

Au bout de l'année, le résultat fut tellement brillant, que l'un des deux sorciers, le plus généreux, ne voulut pas plus longtemps priver son compère des joies célestes... et qu'il l'envoya au Paradis-fétiche, en lui faisant médicament.....

. . . . . .

Comme vous avez pu le deviner, c'est Manombé qui survécut.

C'était trop naturel, l'honneur du premier pas revenait de droit à Mavongo !...

Seul, mais possesseur de droit, des femmes, des gris-gris, des fétiches et du prestige de Mavongo V, Manombé continua !...

Il terrorisa l'Ogôoué, la N'Gounié, tout le Gabon et rendit à tous ceux qui les pouvaient payer, les plus éminents services.....

Il s'amusa même, paraît-il, énormément ; en véritable Néron noir, il prit maintes fois plaisir à expédier des villages entiers dans l'autre

monde, cela toujours, bien entendu, au bénéfice du village voisin, et contre recettes ! !

Ce manège dura trop longtemps pour ne pas attirer l'attention de ces gêneurs de « blancs ! »

Et c'est pendant cette période de fureur religieuse, que survinrent quelques petits incidents à la suite desquels, curieuse coïncidence, Manombé opéra son plus beau tour de prestidigitation : il s'éclipsa ; véritable escamotage, fort regrettable d'ailleurs !

Il se retira sans doute au Libéria, qui est bien l'Eden terrestre des féticheurs et fétichistes, ou autres révoltés, ou à la Gold Coast, pays non moins favorable à ceux auxquels un changement d'air s'impose ! ! !

. . . . . .

L'un de ces incidents fut le suivant :

Un soir, sur la plage de Cap Lopez, on trouva étendu et se tordant dans des convulsions effroyables, un Européen, un charpentier d'une compagnie de navigation, il mourut !...

Le matin même il avait mis son cuisinier à la porte. Avant de disparaître, ce dernier avait à son patron « fait médicament ... » On ne retrouva évidemment jamais le coupable. Peu avant on l'avait vu avec Manombé en grande conversation.....

. . . . . .

Autre incident :

Emue par les tams-tams un peu trop nombreux, avec palabres, et toutes ces propagandes de féticheurs qui ne lui disaient rien qui vaille, l'administration veillait.

Et quelques miliciens ou tirailleurs commandés par des Européens se tenaient prêts à intervenir en cas d'excès trop bruyants.

Et aussi, je crois, que beaucoup de plaintes étaient parvenues aux oreilles des commandants de cercles de l'Ogooué et des environs.

Un jour, un sergent nommé Sampique qui campait près des rives de l'Ogooué, ayant un de ses noirs malade, décida de se rendre à la première factorerie chercher les médicaments utiles.

Cette factorerie fort isolée était tenue par un jeune Européen, nommé Hourson. Les camarades de Sampique lui conseillèrent la prudence, et de prendre son fusil en tout cas.

Notre brave sous-officier prit bien son arme, mais décidé à n'en point faire usage, il mit dans sa cartouchière son tabac et ses allumettes, aux lieu et place de cartouches.

Il arriva ainsi près de la factorerie où il fit la rencontre de gens armés qui paraissaient assiéger cette maison, mais de loin.

Il put cependant gagner sans trop de bous-

culade la case où il trouva l'Européen tout à fait surpris lui-même de cet incident.

Tout à coup, bruits, tams-tams et hurlements, et un féticheur agitant ses queues d'éléphants et grelots, sautillant, gesticulant, encourageait les cent, peut être plus, deux cents noirs à partir à l'assaut de cette pauvre paillotte évidemment hors d'état de résister.

Sampique voulut tenter de discuter, rien à faire. Il montra son fusil. Des éclats de rire répondirent à cette menace. Le féticheur cria : « J'ai fait fétiche au fusil du blanc, avancez, il ne pourra pas s'en servir..... »

La bande hurlante se précipita donc, et on ne saurait décrire ce qui se passa ensuite..... .

Un indigène de la factorerie qui put s'échapper alla prévenir le poste, mais c'était loin, et quand on arriva, il était trop tard !

Les Issogos avaient pris les deux blancs et leur avaient fait subir les plus atroces supplices.

Les têtes seules furent retrouvées, le reste mangé !

Une autre version était la suivante :

Sampique atteint en route d'un violent accès de fièvre serait entré dans une case pour s'y reposer, et c'est là que surpris, il fut tué. Après quoi, il s'agissait d'aller piller la factorerie et..... on sait le reste.

Voilà, je crois, le dernier incident qui marqua le règne du tout-puissant Manombé.....

Une révolte près de Libreville, une autre en N'Gounié, puis tout se calma.

Partout où ces événements se déroulèrent, on put (les indigènes du moins) retrouver la preuve du passage récent de notre sorcier !...

Quoi qu'il en soit, les Manombé sont nombreux et furent bien plus nombreux encore par toute l'Afrique, et on reconnaîtra que les allées et venues de pareils gaillards furent aussi préjudiciables à cette pauvre race noire, que les plus grandes épidémies.

En effet, leurs pratiques ayant un caractère de permanence, correspondent à ce que serait une épidémie... sans fin, tout simplement.

Avouons que lorsqu'on aura pu, totalement, déraciner ces usages si barbares, on aura fait faire là-bas un pas énorme à la civilisation, *qui, entre nous, a quand même du bon ?*

CAS D'ANTHROPOPHAGIE PEU BANAL

CAS D'ANTHROPOPHAGIE PEU BANAL

J'ai juré de ne dire ici que des choses vraies, mais je ne crois pas avoir pris l'engagement de ne raconter que des choses tristes...

Afin de donner une idée de la simplicité un peu exagérée chez certains noirs, voici une scène tout à fait remarquable qui s'est réellement vue à Libreville.

Je cite tout de suite l'auteur de la relation, le principal témoin, M. le docteur Garnier, qui était à cette époque médecin-major chef du service de santé de cette colonie.

. . . . . .

On sait que les tribus anthropophages ne sont pas rares en Afrique. Aussi ne s'étonne-t-on point trop, quand de temps à autre, on apprend que des captifs ont été dévorés quelque part... ou qu'après quelque combat, les vainqueurs se sont partagé les corps ramassés sur le champ

de bataille, pour le festin de la victoire.....

Mais, apprendre qu'un de ces anthropophages s'est mangé quelque peu lui-même, il y a tout de même là, je le reconnais, matière à doute, aussi comprendra-t-on pourquoi j'ai commencé par établir les preuves de mon récit.

Là, on pourra également juger de tout le travail qu'il y a eu à faire pour l'évolution intellectuelle de semblables sujets !

A l'évoque où M. de Lamothe était commissaire général au Congo, il recruta pour la milice et à titre d'essai, au cours d'une tournée, des Bourakas (race de l'Oubanghi), vrais anthropophages.

L'idée était bonne, et réussit assez, puisque, actuellement encore, le recrutement se continue là-bas.

Mais ces Bourakas, quoique pleins de bonne volonté, étaient évidemment maladroits, aux premiers exercices de maniements d'armes, par exemple.

Un jour, l'un d'eux laissa tomber sur son pied droit une crosse de fusil, avec tant de force, que la blessure s'envenima vite et nécessita l'envoi à l'hôpital.

Là, le docteur-major Garnier jugea l'amputation nécessaire (sous les tropiques, le mal progresse si vite !...).

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Notre Bouraka supporta impassible et très courageusement l'opération, faite d'ailleurs de main de maître. Inutile de dire qu'on ne l'avait pas endormi au préalable.

Le doigt détaché, le docteur le déposa sur la dalle de marbre, pour procéder au pansement.

Quelle ne fut pas la stupéfaction du chirurgien et de ses aides..... quand ils virent..... l'amputé..... se lever brusquement, et, avant qu'on ait eu le temps de l'en empêcher, saisir le doigt coupé, tout sanguinolent, et le porter à sa bouche, pour le manger, bien entendu !!.....

Tout cela, de la façon la plus naturelle au grand ébahissement des gens présents.....

« Voilà un anthropophage, dit le docteur, qui ferait un bien mauvais infirmier !... »

Il y a de nombreuses années, évidemment, que le fait s'est passé ; mais, si, aujourd'hui, là-bas, ce cas semble extraordinaire, tant mieux ; car à n'en pas douter, c'est grâce à notre présence près de ces pauvres attardés.

Le docteur Garnier croyait que ce Bouraka faisait cela par superstition, plus que par goût de la chair.

C'est égal, quel estomac !

Mais la réflexion que ce fait impose, est, à

mon avis, que les cerveaux qui produisent une telle mentalité ont besoin de beaucoup de temps pour arriver au niveau des nôtres.....

. . . . . .

AMISSAR PARLA.....

AMISSAR PARLA.....

Où l'on verra de quelle façon se renseignent les noirs sur ce que pensent et disent les « blancs ».

Amissar est un gros bon noir, moustachu et ventru, établi depuis de nombreuses années sur la Lagune Ebrié à la Côte d'Ivoire. Et il possède à la Gold Coast une petite plantation de cacaoyers tout à fait remarquable.

C'est précisément depuis que j'ai pu, à l'occasion d'un de mes voyages vers Sekondi et Accra, lui rendre certain service, et visiter cette propriété, que nous sommes devenus de très bons amis.

Amissar, aujourd'hui gros traitant, débuta autrefois voici près de vingt ans, en Gold Coast et il y a conservé les plus nombreuses et les meilleures relations.

Il parle l'anglais comme s'il était né sur les bords de la Tamise, le français assez bien, et il vit encore sur le souvenir d'un voyage qu'il fit

en Grande-Bretagne où il fut naturellement reçu avec les égards dus à son influence de gros traitant de la Côte, et à son portefeuille bien garni !

C'est lui qui m'a le plus initié à ce que pensent de nous, et pour quels motifs, ces diables de noirs qui sont, avant tout, gens si prudents, si forts en dissimulation, et qui se livrent si rarement !.....

Il faut du temps, beaucoup de patience, et inspirer grandement confiance, pour apprendre quelque chose d'un Apollonien par exemple, surtout de ceux avertis comme l'était mon ami Amissar.

Et, malgré toute l'amitié qui peut vous rapprocher, je crois encore qu'il est prudent de ne prendre que sous toutes réserves ce qu'ils veulent bien vous confier.

A peu près à l'époque de la rébellion qui ensanglanta la Colonie, cet événement agitait naturellement tous les esprits, et Amissar en profita pour m'en parler un peu. D'ailleurs, on le verra, sa conversation passait d'un sujet à un autre selon que son esprit capricieux voyait passer tel fait, tel souvenir, telle impression, souvent sans aucune corrélation entre eux.

Mais cela est une des particularités des cerveaux noirs ; prenons-les comme ils sont, pour l'instant.

Aussi bien, ne vous répété-je cela que pour vous donner une idée de la façon dont ces gens, qu'on pourrait croire indifférents à certains de nos gestes, y sont au contraire attentifs, et aussi, de quelle façon ils se renseignent à l'occasion sur nos pensées.

Je passe donc la parole à Amissar :

« Vois-tu, me dit-il d'abord, je t'ai souvent dit comment les Achantis ont embêté les Anglais, je t'ai également raconté comment les Anglais ont dû, à leur grand regret, établir vers Coomassie un camp militaire qui existe encore.

« Eh bien ! je vois là, moi, pauvre noir, bien ignorant, toute la différence qui existe entre leur façon de mener colonies et noirs (coloniser), et celle des Français.....

« L'Anglais arrive et dit : « Je viens ici faire du business (des affaires) que cela vous fasse plaisir et c'est tant mieux, que cela vous déplaise et c'est tant pis. Mais moi, je ne viens pas de si loin, pour m'offrir le plaisir de vous embêter, de vous civiliser, ni vous apporter mes fétiches, ça non ! La preuve, c'est que dès que j'aurai fini de travailler, si je ne trouve plus d'éléments, je m'en irai. D'ici là, par exemple, je reste si cela me plaît. » En effet, que vois-tu ? leurs soldats sont campés là-bas dans la savane, et la valeur d'un régiment, à Coomassie, cela depuis déjà

fort longtemps. Vous, Français, il y a des années que vous auriez bâti des cases-casernes !.....

« Les Achantis avaient manifesté leur mécontentement, alors ce ne fut pas long, les Anglais les ont secoués ! Je dis bien, secoués, mais pas vaincus ni détruits, simplement rentrés chez eux à coups de canon.

« La preuve, c'est que les Anglais s'en méfient toujours beaucoup, et les surveillent. Et pourquoi ?

« Mais tout bonnement parce que leurs mines d'or, dont près de vingt sont en pleine activité, doivent être gardées. Ils gardent donc la voie ferrée qui les dessert, et c'est tout.

« Et tu verrais, dès que ces mines d'or ne donneraient plus, et cela viendra un jour, ce côté là de la Colonie anglaise serait entièrement laissé pour compte aux indigènes. Et les noirs, là-bas, le savent, et ils prennent patience.

« Et, là-bas, tu vois aussi les Anglais moins jaloux que vous Français, des places d'administration ou d'autres fonctions comme médecins ou avocats. Ces places ils laissent tous les noirs les occuper, toujours, je te le répète, parce que au fond, ils s'en f..... puisqu'ils ne se considèrent là-bas que comme des voyageurs de passage.

« En effet, à Sekondi, il y a huit avocats dont cinq noirs, et sais-tu d'où ils viennent ces noirs ?

de la Martinique, c'est même un noir le chef des avocats (bâtonnier de l'ordre), M. Renner. Les autres noirs s'appellent : Ross, Christian, Nicols et Clinton. Il y a aussi le docteur Hayford, noir, mais celui-là est de la Gold Coast.

« Laisse-moi encore te faire remarquer que le vice-président du conseil d'administration de Sekondi est mon camarade noir que tu as vu ici souvent, car il voyage beaucoup, M. Morrisson.

« Vas voir à Accra, tu verras médecin, avocats, beaucoup sont allés à l'école en Angleterre ou en France, tous noirs. Ils sont si nombreux et si peu d'accord avec les Anglais, je le reconnais, qu'ils ont leur Cercle, leur tennis, leurs polos, plus beaux que ceux des blancs, parce que plus riches.

« Par exemple, je suis forcé de reconnaître que, nous noirs, nous ne les aimons guère ; ils sont trop fiers vois-tu, et pas du tout camarades. De faux frères quoi, mais on a besoin d'eux tu comprends, jamais l'Anglais ne veut apprendre la langue du pays !.....

« Beaucoup de ces noirs sont mariés à des Anglaises, et toujours ils les battent, toujours ils sont méchants, trop, pour les boys et autres pauvres noirs. Plus que les blancs ? Ah ! ça oui, toujours !.....

« Mais enfin, tu vois là-bas le commissaire de police, beaucoup d'autres fonctionnaires sont pris parmi les noirs, et même des noirs qui viennent des colonies françaises, c'est curieux, hein ?.....

« En France vous n'êtes pas si larges sous ce rapport ; il est vrai, écoute bien, il est vrai que nous noirs, ne le regrettons pas. Ah ! ça non, au contraire !.....

« Mais enfin, je compare, comprends-tu ?

« A présent vous venez d'avoir ici une révolte des Abbés et autres sauvages. Ils ont tué un blanc de la F. A. O. et des Sénégalais et aussi je crois, quelques Apolloniens qui travaillaient à l'acajou chez Picard.

« On a su qu'il y avait à la tête de ces brigands, des anciens employés du « Bateau-la-Brousse » (chemin de fer). Alors qu'a-t-on fait et que fait-on ?...

« Les Anglais eux, auraient déjà brûlé, tout, un peu partout, pris n'importe quels otages, les auraient pendus et la révolte aurait été vite étouffée, je t'assure !

« Les Français trop longs à se mettre en train, trop bons, et puis tout le monde commande, souvent, tu sais, alors personne n'obéit... tu verras ils auront peine à arrêter ce mouvement (j'avoue qu'en cela Amissar se trompait,

car la révolte fut assez vite étouffée. Mais les noirs comme lui, en seront toujours pour la manière forte...).

. . . . . .

« Maintenant, reprit Amissar, écoute : tant pis si cela te fâche, mais puisque je suis en train de comparer, je vais te dire tout ce qui me chatouille là depuis longtemps et, ce disant, il me montrait son front de son index droit.

« Il y a à la popote du commandant Pouce, là-bas, un de nos amis, boy depuis longtemps déjà. Beaucoup de monde passe dans cette popote, beaucoup de blancs. Tu ne pourrais croire, si je te répétais, ce qui s'y disait devant tous les boys.

« Quand les noirs qui avaient entendu tout ça, comme dire de toi ou du gouverneur ou d'un autre, que vous êtes ceci, que vous êtes cela, et qu'après ils voient ce même commandant faire camarade trop avec gouverneur, avec toi ou un autre, ils disent que tout ça n'est pas bien bon ; non, et je le crois aussi.

« Les Anglais, eux, jamais ne parlent comme ça les uns des autres. Des fois ils disent du mal des noirs, d'autres fois des Français, des Américains. Oh ! ceux-là, ils les détestent, je t'assure, mais ils ne se mangent pas entre eux, ça non. Le Français qui pourtant est bon davantage pour

nous et aussi pour ses camarades, il faut qu'il écorche toujours son compatriote. Ah ! c'est une drôle de coutume, tu sais !.....

« Jamais en Gold Coast, je n'ai entendu dire et mes boys ne m'ont répété : Ah ! tous ces c..... de fonctionnaires ! ou bien : Ah ! ces voleurs de commerçants, tous pareils..... Eh bien ! vois-tu, les noirs eux, remarquent tout cela, et ils reconnaissent là un de leurs défauts à eux ; c'est vrai, que cela ne te fâche pas ?

« Mais, chez vous, il y a pour le noir plus d'amitié et cela nous fait plaisir. Toi à ton cercle à Bassam tu as deux ou trois noirs au milieu des blancs, il y a Lambert, Antoine, Marrou. Eh bien ! jamais à Accra tu ne verras une jolie camaraderie comme celle-là.

« Nous trouvons cela bien, et cela prouve que vous Français le dehors comme ça vaut moins que l'Anglais, mais que le dedans, là (le cœur) vaut presque toujours mieux pour nous noirs.

« Mais je te le répète, il y a chez vous du bon et du mauvais, beaucoup de mauvais..... »

Et comme je l'interrompais lui demandant : Mais dis-moi où donc apprends-tu tout ce que tu me dis là ?... Il ajouta :

« Comment, tu ne vois pas que j'ai ici plusieurs boys et de plusieurs pays. Comme celui que j'ai

envoyé à la popote de ce commandant qui ne se doute pas qu'il a tant d'oreilles, j'en ai ici, qui ont été un peu partout déjà. Je ne les garde pas longtemps d'ailleurs, car ils me volent toujours un jour ou l'autre. Je les renvoie, et mes amis les aident à trouver une place.

« Et je reste en relations souvent avec ceux qui sont bien placés. Tiens, veux-tu que je te dise, etc., etc...

Non je t'en prie, reparlons des Anglais, tu m'amuses.

« Ce qui t'intéresserait peut-être, ce serait de savoir ce que l'autre jour on a dit de toi chez le Gouverneur, hein ? à table ?.....

« Tiens que dis-tu de cela ?..... »

Et ce bon Amissar en effet m'initia à certaines choses que je connaissais déjà en partie, mais choses qui, peu intéressantes pour moi, semblaient l'être beaucoup plus pour les noirs.

Enfin je ne pouvais que m'étonner de voir qu'un indigène, de passage en quelque sorte, dans notre colonie, put s'intéresser autant à tout ce qui s'y disait, et surtout qu'il eût un service de renseignements aussi ingénieux !.....

Et je remis Amissar sur les questions générales.....

« Voilà encore une chose qui n'est pas bonne : pourquoi que, moi, je ne peux faire partie du

Conseil d'administration de la colonie ? Si moi j'étais Français payant l'impôt, je pourrais y défendre mes intérêts, alors qu'au contraire comme il n'y a là-bas aucun noir..... tu comprends ?..... » (et il sauta immédiatement sur une question sentimentale).

« Puis comment se fait-il que les blancs qui ne veulent jamais deux femmes blanches y tiennent si peu ?..... Voilà le monsieur X... qui est arrivé de France l'année dernière avec une jolie femme blanche. Cette femme est morte, patatras, il retourne là-bas tout de suite, il en ramène une autre. Il aurait eu deux femmes sous la main, crois-tu que ça n'aurait pas été mieux ? Je lui fis remarquer que nous nous écartions, et de plus, que ce blanc était un mulâtre Martiniquais, très peu blanc d'origine.

« Enfin, dit-il, tu vois bien que certains blancs ou presque blancs n'attachent pas tant que cela d'importance à leur femme !..... »

Et, toujours sur le même sujet, il me signala, pour m'humilier, certaine blanche réellement trop facile, et qui lui prodigua ses faveurs les plus..... larges à Bassam. Il voulut d'ailleurs bien reconnaître que c'était la première fois qu'il constatait semblable écart de la part d'une Européenne !.....

C'était, hélas, une voyageuse, malheureuse

femme venant de Dakar, où son âge avancé lui rendait très difficile déjà ce qui, en France, lui était devenu totalement impossible..... la galanterie ne lui permettant plus de gagner sa vie dans les climats tempérés, elle était descendue, la pauvre, pour essayer d'utiliser ce qui lui restait de charmes près de ceux qui, plus qu'ailleurs, étaient privés de blanches.....

Ce cas, assez rare, se reproduisit plusieurs fois, et ce fut toujours regrettable, car le prestige des Européennes put en souffrir un peu, le noir étant incapable d'éviter l'erreur des généralisations. Enfin, après mes explications sur ce sujet scabreux, Amissar reprit la parole et fit encore cette fois un bond prodigieux. Il me dit ceci :

« Ecoute, comprends-tu cette chose bizarre ? Toi, Français, moi étranger, ici nous payons les impôts et c'est bien naturel. Je sais que cet argent doit être utilisé pour le service de tous et payer les fonctionnaires, les toubibs (docteurs) comme les autres. Alors, dis-moi pourquoi les noirs d'ici, qui paient si peu, si peu d'impôts, pourquoi eux seuls, et ni toi, ni moi, mais eux seuls, et aussi les fonctionnaires, recoivent-ils les soins gratuits ? Pourquoi, comprends-tu, toi ?

« Enfin, toi, tu recommandes tes bateaux

français et pourquoi alors le gouverneur Clozel, lui, part-il toujours sur le zallemand ?

« Et M. Marchal de Dahomey, même chose, toujours ? Comment veux-tu que si gouverneur, lui, trouve le zallemand meilleur que le français, nous, ne fassions pas même chose ? Quand tu verras zanglais, zallemand embarquer leur gouverneur sur bateaux français, tu viendras me le dire !..... et je te paie un fameux « foutou ! »..... J'avouais cette fois être battu.

En effet, je n'ai jamais pu comprendre, d'une part, que le fonctionnaire ou plus souvent l'officier remplissant cette fonction déjà rétribuée, lui, dégagé de tout impôt, pût exiger des Européens, établis là-bas, des abonnements de 100 à 200 francs par mois..... ou des visites de 20 à 25 francs l'une.....

Bien entendu, les fonctionnaires et militaires en étaient exempts, ce qui était trop naturel. Mais les « non fonctionnaires » ?.....

Amissar voulut bien m'accorder, à la décharge des toubibs, que ces derniers ne refusaient jamais leurs soins gratuits à personne (malgré cette règle établie de l'abonnement et du règlement dont je parle plus haut) et, qu'aussi, l'on mourait beaucoup moins, partout où s'exerçaient des guérisseurs blancs !

Ceci console de cela !

D'autre part, nos bons gouverneurs et autres hauts fonctionnaires qui, longtemps, préférèrent les navires allemands ou belges aux nôtres, avaient à leur décharge que, réellement, nos paquebots français étaient nettement inférieurs à leurs rivaux, hélas ! Et que, avec leur mépris de tout sens commercial et de toute réclame, nos compagnies eurent longtemps la responsabilité de cet état de choses !

Aujourd'hui, cette situation est changée, c'est au mieux ! Espérons que l'état d'esprit des uns et des autres s'est également modifié ! .....

. . . . . .

Car lorsqu'on questionnait sur ce sujet un fonctionnaire, il répondait : « Moi, je préfère les bateaux étrangers parce que je n'y suis pas soumis aux obligations de la hiérarchie, etc., etc... » Le commerçant, lui, répondait : « Moi, je préfère les Allemands ou les Belges, parce que je n'y suis pas mêlé aux fonctionnaires et militaires français dont j'ai par dessus la tête !... »

. . . . . .

Oui, mais hélas ! j'ai le regret de constater, en passant, que le Maréchal Joffre avec toute sa suite (dite « Mission de propagande »)..... rentrant de l'Extrême-Orient, méprisant les paquebots français (car il en existe encore.....) est

rentré sur un vapeur étranger aux frais du pauvre contribuable français, bien entendu !

. . . . . .

Et cela se passe en 1922 !...

. . . . . .

Belle propagande, en effet ?...

. . . . . .

CRIMES ET FAUTES DES BLANCS

CRIMES ET FAUTES DES BLANCS

LA TRAITE DES NOIRS

Souvenirs de la traite sur la côte occidentale d'Afrique.

Les anciens négriers. — Le souvenir est resté extrêmement vivace encore, là-bas, de ces voiliers presque toujours américains ou espagnols, qui venaient charger ce qu'ils appelaient l' « Ebène », et, qui, en réalité, n'était autre chose que de pauvres noirs.

Et ce souvenir est d'autant mieux conservé, que beaucoup de chefs noirs se prêtaient avec la plus grande et la plus coupable des complaisances à ce honteux trafic.

Et ce sont eux, les chefs, qui, précisément, sont, de par les plus anciennes traditions, chargés de la conservation de l'Histoire locale. Histoire qui se perpétue en rafraîchissant les mémoires à l'occasion de toutes les palabres.

. . . . . .

C'est, en effet, lors de ces cérémonies, que l'on

remet sur le tapis tous les souvenirs marquants des époques les plus reculées, jusqu'à nos jours.

C'est grâce à cette particularité que j'ai pu apprendre d'un vieux Gabonnais, de quelle manière opéraient les flibustiers pour la traite d'esclaves..... Un vieux missionnaire et certains autres vieux colons, qui furent encore témoins *voici seulement quelques années*, d'une de ces coupables opérations, me confirmèrent le récit de mon vieux noir.

Comment opéraient les négriers. — Le petit navire négrier mouillait assez loin de terre ! Les voiles (car c'étaient des voiliers) n'étaient jamais serrées, mais carguées seulement et prêtes à être établies pour la route.....

Malgré que ce même négrier (le capitaine) (1) soit déjà venu traiter (mais toujours sur un autre bateau) il ne se décidait à commencer à nouveau ces opérations qu'après s'être entouré de mille précautions.

Ah ! ils les connaissaient les noirs, ceux-là ! Le capitaine ou un subrécargue (celui qui représente le propriétaire d'un fret ou l'affréteur du navire) descendait à terre, mais jamais avant d'avoir, au préalable, fait sonder les indigènes par des agents spéciaux dressés à cette mission.

(1) L'expression négrier était indifféremment appliquée au navire ou au capitaine.

Ces agents étaient des noirs de la région qu'on conservait à bord dans ce but, et qu'on soignait le mieux possible pour s'assurer leur dévouement.

Ces sondeurs ne faisaient jamais le voyage complet. On les déposait entre deux voyages, soit aux Açores, soit aux Canaries, les poches pleines, et on les chargeait là, de préparer le ravitaillement en vivres frais pour le passage suivant ! Ce n'était qu'un prétexte évidemment.

De cette manière, ces noirs ignoraient toujours le sort de leurs compatriotes !

Ces collaborateurs indigènes étaient d'ailleurs, paraît-il, largement rétribués. Finalement ils disparaissaient un jour, et leur pays n'avait plus de leurs nouvelles..... cela se conçoit ! Ils y étaient d'ailleurs toujours condamnés tôt ou tard, on peut dire par contumace..... et n'avaient à compter sur aucune pitié.

Mais revenons à leur mission.

Ces sondeurs descendaient donc à terre les premiers, et ils racontaient aux chefs de village, aux roitelets auxquels ils apportaient des cadeaux, que, là-bas, en Amérique, se trouvait le paradis terrestre.

Que ce paradis n'était pas très loin..... Et que les premiers noirs transportés..... y étaient si

heureux, que nul n'en reviendrait (cela était la vérité, hélas !).

Là-bas, beaucoup de femmes, beaucoup d'alcool, beaucoup de tout, etc..., etc... Mais ils ne manquaient jamais d'ajouter : « Les noirs qui sont là-bas ne veulent pas qu'on les sache si riches !... ils craignent que vous y alliez pour les obliger à partager..... Certains m'ont dit que si leurs anciens chefs, ici, les savaient si bien pourvus, ils leur réclameraient de l'argent ! Alors, comme eux aussi là-bas sont chefs, tous de petits rois, ils ne veulent rien envoyer, ne reconnaissant plus votre pouvoir. »

Une exception cependant de temps à autre à cette chanson. Afin de prouver la véracité de leurs dires, comme par hasard « Un tel, là-bas », un M. Boulou ou Bouba envoyait (lui était un ami fidèle du chef autrefois) une caisse de mille petits bibelots..... que très honnêtement le commissaire apportait ce jour-là !...

Bien souvent, toutes ces calembredaines étaient bien inutiles, parce que les chefs se souciaient fort peu de connaître le sort de leurs anciens sujets.

Il arrivait même fréquemment que des rois, pour ne pas laisser partir le navire vide, allaient s'approvisionner de marchandise vivante, tout bonnement chez leurs voisins !

On ne dira jamais assez, d'ailleurs, que les grands négriers, les plus dangereux marchands d'esclaves, furent toujours des noirs !

Cela est tellement connu sur la Côte d'Afrique, où la mémoire des chefs est, je le répète, la « Bibliothèque Nationale » des indigènes, que, couramment, on constate chez eux le regret le plus amer de cet heureux temps ! Pourquoi ? Mais simplement par cupidité, par intérêt.

On sait que la force et la fortune des Rabah et surtout Samory, étaient uniquement puisées à cette source, la traite.

Ces grands chefs ne pillèrent et incendièrent guère que dans le but de créer cette atmosphère de terreur à l'abri de laquelle ils pouvaient, tout à leur aise, prélever captifs, guerriers, femmes, enfants, pour l'approvisionnement des marchés d'esclaves.

Et ces milliers d'esclaves, ainsi razziés par les pirates noirs, où allaient-ils à présent que les voiliers s'abstenaient de venir les charger ?

Ils étaient dirigés sur les mêmes marchés que ceux où l'on envoie les tonnes de poissons fumés et boucanés des rivières et lagunes : c'est-à-dire en Abyssinie, en Egypte, en Turquie et au Maroc. Comme on le voit l'écoulement n'est pas difficile !

Maintenant, si ce commerce ne se fait plus

que sur une petite échelle, en tout cas, il ne se fait plus dans nos colonies (je le crois, du moins) mais il n'y a pas longtemps ! Tous les renseignements que j'ai pu recueillir à ce sujet, en voyageant tant sur la Côte d'Ivoire qu'en Gold Coast, qu'au Dahomey et vers le Libéria ou le Soudan, m'ont donné la précision suivante :

Les captifs destinés aux pays musulmans (car l'esclavage est un des méfaits de cette religion) sont recrutés actuellement au Libéria, à la Côte-d'Or et dans certaines parties de la Nigeria du Sud. Autrefois les pauvres Dioulahs de la Côte d'Ivoire formaient un des noyaux les plus importants de ce *recrutement forcé*, on les savait si peu combatifs !

L'Afrique française est une région reconnue actuellement comme beaucoup trop dangereuse, et, seuls, les chefs qui ont des esclaves, et ceux qui ont besoin de captifs pour sacrifier aux dieux fétiches, ont encore l'audace de temps à autre, en le dissimulant, bien entendu, de procéder à ces opérations délicates qu'ils savent périlleuses.

Leur grande foi superstitieuse, seule, peut, comme on l'a vu dans les exemples précédents, les décider à passer outre à la prudence sage. Et aussi messieurs les féticheurs les y poussent par intérêt personnel, bien entendu.

En résumé, ce qui était la règle est devenu l'exception.

Mais, revenons à nos premiers négriers. J'ai omis, je crois, d'expliquer ce qui se passait lorsque les chefs se faisaient tirer l'oreille, ou quand, il n'y avait pas de sujets à vendre.

Alors, nos négriers procédaient autrement. Ils invitaient un village entier à venir s'enivrer à bord. On amenait les pirogues à la remorque. Dès que les invités étaient suffisamment ivres et fous (quelques-uns mouraient même sous l'effet du trois-six à 80 degrés) on ligotait les pauvres diables, et..... on levait l'ancre, car on choisissait, bien entendu, un jour de vent favorable !

Et, de terre, nul ne se serait douté que ce voilier qui, la veille encore, se balançait si gracieusement sur la rade tranquille, et qui, parfois, faute de vent, devait louvoyer, et donc se promener tranquillement tirant bordées sur bordées plusieurs jours devant cette terre, semblant ne s'en écarter qu'à regret, emportait en ses flancs criminels des chapelets de loques humaines à jamais perdues pour l'Afrique.

De cette dernière façon d'opérer, les habitants de Pyrrha, de Glass et du village Louis, au Gabon, ont gardé le plus vif souvenir.

Il y a quelques années seulement, qu'un voi-

lier est encore venu d'Amérique, et a chargé plusieurs familles, qu'on n'a jamais revues..... et pour cause !

Le blanc qui servait de négociateur était venu très souvent autrefois, était fort connu des chefs de village, il eut l'audace, paraît-il, de revenir à Libreville quelques années plus tard. Mal lui en prit. Sans le secours de certains Européens influents, il eût été lynché (c'était un Américain).

On ne le revit plus, bien qu'il ait eu à Libreville un terrain dont il revendiquait la propriété ?

Celui-là, qui croyait bien connaître les noirs, s'était trompé. Il n'eût pas dû ignorer que chez ces primitifs, bien qu'aucune archive ne soit conservée, aucun événement n'est jamais totalement oublié.

Le noir aime assez le dire lui-même de la façon suivante :

« Nous, noirs, le tête, il est comme celui du caïman. Tu vois, il a l'air de toujours faire sommeil et ne t'y fie pas. Lui quelquefois, comme ça pas bouger, mais toujours prêt à ouvrir son gueule..... »

Des faits saillants de leur histoire, faits déjà séparés de notre époque par des siècles, sont perpétués au cours des palabres africaines, pa-

labres tenues aux occasions de toutes les fêtes sous l'arbre fétiche.....

C'est ce qui explique les souvenirs de mon vieux Gabonnais au sujet des chargements d'esclaves.

Il ajoutait d'ailleurs, celui-là, que si cette traite n'avait pas eu lieu, l'Afrique aurait été si peuplée, si peuplée, que jamais le blanc n'eût pu s'y installer !...

On va voir, par le chapitre suivant, comment le souvenir de la traite a encore laissé une marque, et une tradition qui se continue sur toute la Côte (ancienne côte d'esclaves), la T. S. F. noire.

Et cela fera une petite diversion à ce chapitre pénible des « Crimes des blancs », chapitre que nous reprendrons après avec les « Républiques noires ! »

LA T. S. F. NOIRE

LA T. S. F. NOIRE

OU L'ON VOIT LES NOIRS D'A. O. F. UTILISER LA T. S. F. AVANT LES BLANCS ! (ET UNE DES CONSÉQUENCES DE SON MANQUE DE PERFECTIONNEMENT).

Un exemple frappant de la conservation des vieilles coutumes chez les noirs, même celles devenues inutiles, est celui de ce cri de : Hou ! Hou ! Hou ! Hou ! prolongé, que poussent tous les noirs dès que l'un d'eux a signalé, au loin, une voile ou une fumée de navire.

Et ce cri se répercute sur toute la côte et s'étend à des kilomètres de distance : Hou, ou, ou, ou, ou, ou, ou !

Eh bien ! l'origine de ce cri, vient de l'époque d'ailleurs pas si éloignée..... de la traite d'esclaves.

Et c'était par ce moyen que tous se prévenaient de loin, de façon à ce que ceux qui pêchaient, chassaient ou étaient aux plantations,

pussent regagner vite, vite, la brousse, la forêt ou la case du chef !...

Souvent aussi, paraît-il, cela signifiait de la part du chef, le commandement de : « Préparez les captifs..... » ou alors s'il refusait de vendre : « Fuyez, voici le bateau, voici le danger.!.... »

. . . . . .

Toujours est-il que cela est plus rapide qu'aucune télégraphie, même la plus perfectionnée.

Seulement, les noirs étendent l'utilisation de cette T. S. F. bien plus loin qu'à prévenir des navires. C'est ainsi que tous porteurs qui, courant d'un point de la côte à un autre, passent à proximité de villages dissimulés dans la brousse (et généralement faute de route, c'est par la plage que se fait cette course ou ce portage), tous porteurs, dis-je, chantent comme pour s'entraîner et, en réalité, dans ce chant, ils crient d'où ils viennent, qui les envoie, ou quel Européen ils portent, etc..., etc..., et ils renseignent ainsi, de point en point, tous les habitants du pays.

L'usage de crier et correspondre ainsi, de village en village sur la Côte, doit remonter à une époque fort ancienne, mais nul doute que la traite y soit pour beaucoup.

DE L'INCONVÉNIENT D'UN SYSTÈME NON PERFECTIONNÉ

Et cela me remet à l'esprit un souvenir personnel que je vais donner comme exemple de la rapidité mais aussi, avouons-le, de l'imperfection de ce système primitif de T. S. F.

En 1910, je faisais une tournée sur la côte nord de la colonie (Côte d'Ivoire).

Près de la frontière du Libéria, je devais descendre à terre à Tabou. Le cargo-boat qui devait m'y déposer était pressé, pour arriver de bonne heure à l'escale suivante.

Afin de ne pas le retarder, je conseillai au capitaine de me laisser simplement en vue de la côte, mais, en pleine mer, et à une dizaine de milles (environ 18 kilomètres).

Une embarcation de Tabou, armée de douze solides gaillards, vint m'y prendre, car j'avais prévenu par le bateau précédent.

La mer était houleuse, et cette longue course fatigua beaucoup les pauvres pagayeurs.

Le résultat en fut, hélas! désastreux, pour moi et pour B....., un compagnon de voyage, car nous chavirâmes brutalement dans la barre heureusement très près de la côte.

Mon compagnon de misère, agent général

d'une grande compagnie de Marseille, ne savait pas nager, cela eût pu devenir très grave.

Inutile d'ajouter d'ailleurs que les noirs, de bons Kroomens, en braves gens qu'ils sont, ceux-là, en général, se dévouèrent de leur mieux et que, sauf B..... qui eut mal à la jambe, tout se passa bien ; heureusement, ce fut une noyade manquée.

Malheureusement, peu de temps après, quatre Européens dont le docteur-major de l'endroit trouvèrent la mort dans cette même barre.

Oui, mais notre bain forcé, dont nous pûmes rire, après coup, eut cependant une fâcheuse répercussion.

De Tabou à Bereby, de Bereby à Sassandra, puis à Lahou, à Jacqueville et enfin à Grand-Bassam, tel un courant électrique, *dès le lendemain*, la nouvelle de notre accident *et de notre mort* se propagea.

Comment ?.....

Tout bêtement parce que ce « sans fil » que je signalais à propos de la traite, lança la nouvelle qui de village en village s'altéra.

Ici, on cria : « B... et B... ont capsayé (chaviré) dans la barre. »

Plus loin : « Le blanc des bateaux et le blanc de..... telle maison..... ont fait capsaie dans la barre. »

Plus loin on chanta : « Tel blanc et tel blanc sont dans la barre. » Enfin on interpréta : « B... et B... sont noyés dans la barre. »

Heureusement, ma femme n'était pas à ce moment à la Colonie. Sans quoi, comme je n'eusse pu l'amener avec moi pour ce voyage pénible, elle eût appris ainsi ma mort, sans que je puisse m'en douter, ni que j'aie les moyens de la rassurer.

Là-bas, à Bassam, à l'arrivée de cette nouvelle, les Européens demandèrent à l'administrateur de se renseigner. Il y avait déjà songé..... Mais comme le télégraphe ne fonctionnait que jusqu'à mi-chemin de Tabou, on lui répondit de Lahou, par une confirmation assez hâtive.

. . . . . .

J'attendais de France ma compagne à laquelle par prudence je ne laissais pas accomplir un aussi long séjour que le mien. Le paquebot qui l'apportait s'arrêta un jour enfin devant Tabou.

Ma mission terminée à terre, j'embarquai pour rejoindre Bassam, et, bien entendu, je me gardai bien de conter la petite mésaventure, déjà oubliée, de notre bain dans la barre. Et d'ailleurs je ne pensais pas qu'elle eût pu s'ébruiter plus loin !...

Le lendemain nous arrivâmes au port.

Là, des affaires à traiter avec le capitaine

du paquebot, je fis accompagner ma femme à terre et je restai quelque temps encore à bord.

Jugez de sa stupéfaction, lorsque, descendue (ou plutôt hissée sur le warf par la grue à vapeur) elle vit là tous les Européens de connaissance, venus à sa rencontre, mais, figés, les visages attristés et tous la regardant avec compassion et ma foi comme une curiosité ?...

C'est que ces gens, qui avaient lu sur la liste des passagers, affichée à la poste, le nom de ma femme, venaient avec l'intention de lui présenter leurs condoléances ou, mieux, lui confirmer l'erreur dans laquelle ils supposaient qu'on l'aurait engagée par humanité. Ils venaient enfin se mettre à sa disposition. Et voici que son visage souriant leur prouvait qu'elle ignorait encore ma mort, dont eux se croyaient si certains !

Et comme les faux bruits ne savent que s'amplifier passant de bouche en bouche, voici ce que la rumeur avait déjà appris à tout le monde :

« Son mari est à bord dans la cale et dans un cercueil, on a attendu qu'elle soit à terre pour la préparer un peu.... et patati.... et patata.... »

. . . . . .

Enfin, un de mes meilleurs amis et plus fidèles, maître Ostench, eut heureusement une

lueur de doute, et posa la très adroite question suivante :

« Et votre mari, madame ? ce qu'il va être heureux de votre arrivée !... »

« Mais, répondit-elle, il l'est déjà, monsieur ; puisqu'il était à bord avec moi !... »

Tête de tous les Bassamois !.....

Aussitôt, rires, congratulations, etc..., etc...

Ma femme ne comprenant rien à ces changements d'attitude et de physionomies si complets, crut un instant, ces gens tous atteints d'insolation !

Le soir, une dizaine d'amis étaient réunis pour fêter notre retour ; alors, là, à table, au dessert, l'un d'eux nous servit cette bombe ! Le froid avec lequel ma femme l'accueillit contrastait avec la joie que cette histoire provoqua chez moi.

La morale de cette histoire est que, même avec d'aussi utiles inventions que la sans-fil, on ne saurait être trop prudent dans leur emploi !

J'avais une fois déjà été témoin d'un fait du même genre, et cela m'étonna moins.

En effet, pendant l'épidémie de fièvre jaune à la Côte d'Or anglaise (Gold Coast), la nouvelle nous était parvenue par cette même voie.

Aucun câble ne fonctionnait, aucun navire n'avait escalé, et nous vîmes confirmer cette nouvelle qui cette fois avait été fidèlement

transmise, par le premier cargo qui arriva de cette colonie avec patentes brutes.

Mais je voudrais néanmoins, malgré l'imperfection du système, qu'on puisse, par cet exemple, juger de l'ingéniosité des noirs, ingéniosité qui prouve de l'intelligence irréfutablement.

RÉPUBLIQUES NOIRES

RÉPUBLIQUES NOIRES

Enfin, les preuves d'intelligence, on le voit, ne manquent pas chez les noirs.

Mais ces manifestations de premier éveil, ne doivent pas rester, pour se développer, trop longtemps en ce terrain inculte, on en trouvera la preuve plus loin.

Quoi qu'il en soit, les preuves de bonté, de goût de la justice et d'attachement, forment chez les noirs ce que j'appellerai un « embryon de civilisation ».

Il faut, je crois, voir là, un foyer encore peu apparent pour l'instant, mais sous lequel couvent, n'en doutons pas, quelques étincelles, que nous, blancs, ne devons pas laisser éteindre.....

A nous d'entretenir ce foyer et de l'activer en l'alimentant à ses débuts.

Par exemple, de même qu'on éteindrait la flamme trop faible d'un feu en y précipitant

beaucoup de combustible à la fois, n'en doutez pas, on éparpillerait regrettablement les bons éléments qui couvent dans les cerveaux noirs, si, réagissant et révolutionnant trop brusquement ces éléments primitifs, on les supposait trop vite capables de nous suivre.

Nul doute qu'ils resteraient en route !

C'est, à n'en pas douter, ce qui se produit à ces pauvres Etats, à ces Républiques qui exigèrent ou acceptèrent une indépendance un peu trop hâtive.

Et j'en prends comme exemples : Haïti-la-douce, et le Libéria (pauvre esclave condamnée à végéter éternellement dans une demi-barbarie ou à tomber sous le joug des Etats-Unis tôt ou tard).

HAITI

HAITI (1)

N'attendez pas ici de descriptions pittoresques. Les livres sur ces régions vous y promèneront quand vous le désirerez, car les bons écrivains sont légion qui ont pris plaisir à les visiter et ensuite à les faire connaître.

Haïti ! soyons justes, la race de cette île fortunée parce que si favorisée par le climat, est tout bonnement exquise, comme caractère.

Et nous y pouvons reconnaître encore distinctement, malgré les années écoulées, depuis son indépendance, l'empreinte de notre esprit, un peu de notre tempérament, la douceur de notre langage et aussi, avouons-le, beaucoup de nos travers !...

Tous les noirs, et encore davantage les mulâtres (café au lait), sont de grands imitateurs, on le sait.

(1) Voir notes fin de l'ouvrage.

Tout ce qu'il aura vu faire au blanc, le mulâtre ou le noir l'essayera, à condition que ce soit surtout agréable à imiter. Par exemple, le travail soutenu n'entre pas dans cette catégorie. Et sous ces climats si doux, *si calmants*, il ne peut en être autrement. Et c'est humain !

Eh bien ! au point de vue évolution et progrès, qu'est devenu Haïti ?

D'abord, comme tout arbre fruitier, et tant qu'il n'est pas mort, continue à produire des fruits, plus ou moins forts et savoureux, suivant que l'arbre aura été taillé on non, fumé ou non, Haïti a produit et produit encore quelques hommes instruits (*mais quelques seulement*).

Nos écoles, d'ailleurs très hospitalières, en voient passer qui, toujours bien entendu, ambitionnent les carrières libérales.

Ceux-là sont les fruits des branches privilégiées. Mais, la masse, mais la majorité du peuple haïtien, qu'est-elle devenue ?

Je la crois restée, hélas ! en l'état où nous l'avons laissée lorsque, comme nous le disait éloquemment un avocat haïtien dernièrement, ils ont jeté à la mer nos aïeux.....

Tous les marins qui ont visité ce paradis terrestre se rappellent avec joie les spectacles auxquels, il y a peu d'années encore, on y pouvait assister.

Certaines parades, revues de troupes en armes et uniformes d'un éclectisme déconcertant !

Et ces commandements :

« Messieurs, attention, les ceusses qui zont des souliers passez devant, les ceusses qui zont pas les souliers, derrière ! » et, ensuite : « Tambous, oulez !... »

« Allons, voyons, tambous, voulez-vous ouler ? » et comme rien ne remuait : « Messieurs les tambous, je vous prie de ouler..... »

Ran, tan, plan, tan, plan..... C'était ce mot de messieurs qui, omis, gâtait tout !... (Cela absolument authentique.)

Eh ! bien, cela donne tout de même une idée de l'état intellectuel de la masse.

Je ne veux pas donner ce trait amusant et qui, après tout, est assez semblable au spectacle de nos revues de pompiers de campagne, pour ridiculiser les bons Haïtiens. Non.

Mais il faut cependant montrer l'aspect exact de ces gens et, pour ce faire, les prendre sur le vif de leurs petits travers.

D'ailleurs, une population de près d'un million d'habitants n'est point chose négligeable, et même si ces gens sont encore si attardés, ils n'en sont pas moins fort intéressants.

Mais voyons, depuis un siècle, qu'ont-ils su

réaliser ? Et ce degré de développement n'est-il pas la condamnation du principe de l'indépendance hâtive ?

A en croire tous les ouvrages parus sur ce sujet, ce sont des gens qui piétinent, et c'est le moins qu'on en puisse dire avec regret !...

J'entends encore l'un d'eux me disant certain jour, après un bon déjeuner : « Ah ! môssieu, si la Fouance avait voulu ! Jamais entendez-vous, jamais le sale Pou-ussien ne vous eût envahi. Nous envoyions là-bas notre ammée, et vous auïez vu, ça ne faisait pas un pli, môssieu. Enfin ! vive Haïti, môssieu..... ».

. . . . . .

Mais il y a mieux, il y a pire, et c'est le Libéria qui doit mieux encore nous donner l'impression de la façon dont les primitifs, rendus à leurs propres moyens, utilisent l'Indépendance !

Ceux-là, d'ailleurs, sont, hélas, guettés comme une souris le serait par un chat qui l'aurait laissée s'élever pour la croquer plus grasse, par les Allemands, et surtout et plutôt encore par leur généreux parrain d'outre-Atlantique.

On le verra peut-être même avant longtemps ! !...

. . . . . .

DU LIBÉRIA

DU LIBÉRIA

De cet enfant gâté des Etats-Unis, qui voudraient tant y déverser tous les hommes de couleur qui, là-bas, leur font une concurrence effrénée, que dire ?

J'ai visité un peu ce coin retiré et qui est encore en pleines ténèbres.

Et j'eus l'occasion aussi de faire la flatteuse connaissance de certain ministre des affaires étrangères, avec qui je fis une traversée de Konakry à Monrovia.

Je pus apprendre à cette Excellence le jeu de l'écarté, et l'Excellence m'apprit ce qu'est le Libéria (le Libéria libéral, me disait-il en riant derrière de grosses lunettes d'or). Cet homme d'Etat, élevé en partie en Angleterre, parlait donc l'anglais couramment, et baragouinait un peu de notre langue. Il avait d'énormes lèvres d'un violet foncé ardent, des ongles de Chinois, barbiche grise non moins

asiatique, et un ventre opulent. Mais sur ce ventre, une chaîne de montre qui eût pu servir de laisse pour molosse, chaîne d'or, bien entendu, et, ces bagues aux doigts !... brillants, rubis, émeraudes, un étalage de la rue de la Paix !

Notre arrivée sur rade de Monrovia, présentation au collègue, M. M.....on, ministre des finances. Celui-ci, très peu habillé, mais fort occupé. Songez que son Excellence dirigeait à bord, et surveillait de près la vente de cartes postales et timbres pour collectionneurs ! ! (1).

. . . . . .

Le Libéria est, je le répète, le type parfait de la République noire, victime de l'Indépendance, dont elle a trop subitement et sans assez de transition, voulu faire usage.

Elle n'eut comme tuteurs, jusqu'à ce jour, que quelques instructeurs anglais ou allemands, mais qui s'occupaient surtout d'éducation militaire, pour noirs !...

Là, tous nos contrebandiers de couleur, contrebandiers d'armes surtout, opèrent en toute sécurité.

Cette sécurité ne va cependant pas sans

(1) Pour être juste disons que cette description remonte déjà à quelques années. Si elle n'était plus d'actualité, je ferais amende honorable et j'en serais enchanté !... mais ?...

quelques crimes, qui restent impunis, parce que ignorés la plupart du temps, et aussi parce que l'ordre est une chose toute relative en cet Eden !...

Aussi, je prédis à nos amis d'Amérique, pour le jour où ils y mettront définitivement le pied, beaucoup de déboires.

Il est plus que probable qu'ils trouveront là une désillusion, si réellement leur rêve est d'ordre idéal..... ou qu'ils s'y livreront encore à la destruction de la race qu'ils exècrent..... pour reprendre l'or qu'ils y auront sacrifié !...

Tant mieux si mes prévisions sont fausses !... Pour l'instant, de chez nous, il entre un peu au Libéria de nos mauvais sujets en fuite, et il en sort un peu de café ? et aussi quelques Kroomens pour vapeurs allemands ou anglais, et c'est tout.

Quant au développement intellectuel ? nul, plus que nul ! la tranquillité ? nulle ! la sécurité ? nulle !

En résumé, quelques citoyens, instruits en Europe, se disputent le pouvoir de ce pays, comme des affamés se disputeraient un os de gigot.

Quand l'argent manquera, on fera un emprunt à quelque grande puissance, qui au nom de l'idéal et de l'humanité, prêtera sous condi-

tion d'un nouvel esclavage plus terrible que l'ancien.

La masse ? La population ? Le peuple ?

Ce que cela intéresse peu nos marchands de timbres, si vous saviez !...

Enfin cette année-ci, voici exactement un siècle qu'est fondée cette République !

Et, si l'on en compare la population à n'importe laquelle de celles des colonies anglaises ou françaises, force est bien de reconnaître qu'elle est mille fois moins développée, moins heureuse, en un mot, beaucoup plus attardée sur le chemin de la civilisation.

Alors ?...

Alors, c'est tout bêtement la faillite d'une idée généreuse !

. . . . . .

Et l'on pourrait presque s'en consoler, si l'on avait la certitude que ces deux exemples, le dernier surtout, soient utilisés comme leçons d'expérience, pour les autres peuples noirs !

. . . . . .

Car c'est peut-être bien de la part du blanc, le frère aîné, une faute que d'avoir laissé ainsi cuire dans leur jus ces primitifs..... égarés ! qui, après tout, sont nos frères déshérités !...

LES MULATRES

LES MULATRES

(OU CAFÉ AU LAIT)

Pauvres petits mulots, pauvres petits êtres, qui ne furent pas consultés, hélas ! sur l'opportunité de faire leur apparition parmi les noirs et les blancs !

Entre le « café » et le « lait », ni « *café* » ni « *lait...* ». Méprisés, haïs même de la gent noire, et si peu admis dans les préoccupations des blancs..... qui, d'eux, sont pourtant les auteurs et les responsables !...

Evidemment, il y a des exceptions ; et les pères honnêtes ne laissent pas livrés à leurs ennemis les noirs, ces pauvres reniés des deux couleurs. Mais, souvent, c'est assez difficile, je le reconnais.

Ce grand ami et protecteur des faibles d'Afrique que fut Ponty, organisa, tant qu'il vécut, le sauvetage matériel des petits mulâtres de l'Afrique occidentale.

Mais, comment mettre en état de défense ces pauvres êtres qui, presque toujours, viennent au monde avec les tares des deux races.....

Presque toujours, en effet, ils arrivent chétifs et lymphatiques à l'excès.

Presque toujours, on les découvre très précoces à commencer leur éducation, sensitifs à un point excessif, puis..... brusquement, tout craque, et cela vers l'époque le plus souvent de la puberté !

En Afrique, les filles deviennent plus facilement de précieuses recrues pour le bataillon que l'on devine. Les Européens et les noirs semblent les préférer aux toute noires.

L'homme de couleur trouve, en elles, un rapprochement avec la blanche qu'il convoite toujours, et qu'il regarde évidemment comme une chose inaccessible ! Et le blanc trouve aussi en elles quelque ressemblance avec l'européenne, si rare en Afrique.....

Mais l'homme, le mulâtre, le pauvre diable de « café au lait », quand il échappe au poison qui menace ses débuts dans la vie, privé qu'il est de l'énergie physique que possèdent les noirs de race pure, privé d'autre part de l'appui des blancs, il s'étiole et traîne le plus souvent, ensuite, une pauvre existence de dévoyé !...

Saura-t-on jamais combien furent supprimés dès l'enfance ?...

Le village ne l'adopte jamais que s'il a la conviction que le père s'y intéresse.....

Et peut-être, hélas! que ceux qu'on tue, ne sont pas les plus à plaindre !...

Leur état maladif les rend paresseux, capricieux plus encore que les noirs. Il est difficile de les orienter vers les métiers manuels.

Cet état de choses amène à constater que ces pauvres mulots, élevés dans une atmosphère si défavorable, réunissent trop souvent les vices des blancs et ceux des noirs, puis, mêlent en leurs pauvres cerveaux, ulcérés dès l'enfance, en une égale antipathie, leurs frères blancs et leurs frères noirs, plus favorisés.

J'eus un exemple de ce conflit moral, et du résultat de cette triste éducation, en un mulâtre resté à mon service plusieurs années.

C'était le fils d'un Européen, qui occupa autrefois une haute situation au Gabon. J'eus pour ce jeune homme toutes les patiences, toute la bienveillance, que ma pitié me dictait, eh bien ! jamais je n'eus sérieusement à me plaindre de mon élève et protégé ; mais jamais non plus, je ne reçus de sa part la moindre indication de gratitude, ni la moindre preuve d'attachement. Un noir eût été cent fois moins ingrat !

Je crains que pour ce pauvre mulot, le blanc qu'il enviera toute sa vie, ne restât dans son esprit, que comme étant celui qui est cause de son mal, enfin celui qu'on ne peut aimer !

Je me trompe peut-être, mais enfin avouons que si cela était vrai, le blanc y aurait quelque responsabilité !

Pour être complet, je dois ajouter que les mulâtres font, à l'occasion, des chefs trop sévères, trop durs, pour ceux qu'ils méprisent bien à tort, les noirs, quand ces derniers ont le malheur de tomber sous leur coupe.

Le mulâtre instruit, après avoir exagérément imité le blanc, n'en recherchera pas moins toujours, dès qu'il ne sera plus sous les yeux de ce dernier, à revenir aux habitudes plus faciles de la vie noire ! Mais s'il a de l'autorité, il est terriblement tracassier.

Aussi aucun Européen, aucun noir non plus, ne sera-t-il autant craint et surtout détesté, que le sera le mulot par les noirs de tous les pays.

Lui, le mi-couleur, regarde le noir de haut, et il regarde le blanc de travers.

Malgré tout ce qui précède, je reste persuadé qu'on doit faire confiance à ce déshérité.

Et, si la race noire n'a encore jamais pu revendiquer à proprement parler un seul grand homme, n'oublions pas que le mulâtre, peut, lui,

revendiquer les trois Dumas, et cela c'est un bien encourageant exemple, je l'avoue !...

. . . . . .

En attendant, je me demande si le mulâtre n'est pas, sinon une faute grave, du moins une *regrettable erreur du blanc* ?

CRIMES DE BLANCS CONTRE NOIRS

CRIMES DE BLANCS CONTRE NOIRS

(Le cas de Samba Camara)

Voici une vingtaine d'années déjà, que de véritables crimes contre noirs furent attribués à des blancs. Si je viens arracher à l'ombre du passé, de tels faits, c'est que d'abord, ils ont pu être entièrement éclaircis, en leur temps, ensuite que la justice s'en occupa, et que les coupables furent châtiés.

Mais on peut et on doit se souvenir que, profitant d'exceptions, actes de fous dangereux, de loin, on généralisa trop vite.

De ce que les Gaud et Toqué avaient eu comme une violente insolation, on attaqua vivement un autre fonctionnaire, lui reprochant certain crime que l'on assimilait, par erreur, à ceux rappelés plus haut.

N'oublions pas que ce sont des membres de la même famille, c'est-à-dire des Français, qui si-

cher aux Gaud et Toqué, se souvinrent de ce fusillé..... et ils racontèrent à qui voulait les entendre, que c'était toujours et partout ainsi, etc., etc., et citèrent leur exemple pour convaincre de ce qu'ils disaient. Et je crois d'ailleurs qu'ils étaient de bonne foi.

Supposez que, demain, on vienne nous dire que de 1914 à 1919, ces satanés blancs ont là-bas brutalisé quelques noirs, forcé quelques-uns d'entre eux à porter des charges, à s'enrôler comme hommes de corvée, etc., etc.

Je crains fort qu'alors, la plupart des gens oublient que précisément, de 1914 à 1919, nous, blancs, ici, étions tous recrutés, souvent de force, bien entendu, pour de plus rudes corvées encore !

A la guerre comme à la guerre.....

Il est d'ailleurs, je le reconnais, toujours fort regrettable de voir appliquer la peine de mort.

En Europe, ces dernières années, on en a quelque peu abusé, à mon avis. Et combien d'erreurs furent commises !..... Mais a-t-on jamais songé à incriminer ceux qui les ordonnèrent quand le motif semblait un tant soit peu valable ? Non.....

Et même ce sont de trop timides, bien trop timides protestations qui s'élèvent contre les cas douteux, contre les erreurs.

Croyez bien que si ces faits s'étaient passés un peu plus loin de nous, cela eût fait une tout autre musique !...

Il y eut des fous..... et si la démence n'est pas rare chez les noirs..... comment des blancs ne se verraient-ils de temps à autre, eux aussi, victimes de ce meurtrier soleil africain ?

Je suis, je le répète, tout à fait ennemi de la peine de mort, surtout vis-à-vis des primitifs. Cependant, je dois avouer que dans certains cas j'ai été troublé et enclin à être d'un tout autre avis.

Ecoutez plutôt ce nouvel exemple :

Vers 1906, à Libreville, j'ai assisté à la condamnation à mort d'un noir appelé Samba Camara.

Ce diable de Sénégalais avait déjà tué des Européens, mais un tout petit doute l'avait fait acquitter. Cependant plus tard on acquit la ferme conviction de sa culpabilité.

Mais là, il venait encore d'assassiner, et sans le plus petit doute cette fois, un de ses camarades et compatriotes.

Ce dernier crime n'avait eu d'autre mobile que le vol. La pauvre victime avait eu le double tort de posséder 1.500 francs, et de faire route avec Samba Camara et un petit boy. Le pauvre petit,

qui donna tous les détails du drame, était encore tout tremblant de terreur.

Eh bien ! je fais grâce au lecteur de la pénible impression de cette audience au Tribunal.

L'assassin ne cessa de ricaner, de faire la bête, en restant par exemple allongé sur le banc des prévenus au lieu de se lever ou se tenir assis convenablement.

Et la fin surtout, la façon dont le condamné apprit la sentence..... cela était pénible, beaucoup trop pénible en vérité.....

Pénible, en ce que la Justice était souffletée par le « fétiche » (qui en eut du reste raison) et pénible parce que l'effet produit sur tous les indigènes qui assistaient à ce jugement fut désastreux ! Samba Camara refusa de se lever ; et il se moucha bruyamment à terre, puis il demanda à l'interprète de quoi il s'agissait (notez qu'il comprenait le français).

Le Président M. de M.... lut la décision suprême et chargea l'interprète de traduire en yoloff, à l'accusé, ceci : « Dis-lui bien qu'il est condamné, tu vois (et il fit le geste sur son cou), à avoir le cou coupé.

Samba riant répondit à l'interprète en lui montrant les amulettes ou gris-gris qui bringueballaient à son cou : « Bien. C'est bon mais tu vois ça, c'est fétiche, plus fort que blanc, plus fort que

tribunal. Déjà bon l'autre fois, encore bon aujourd'hui. Sois tranquille Semba Camara aura pas le cou coupé, etc... etc..... »

Et ce fétiche, ces gris-gris lui avaient été vendus la veille de son précédent procès, où l'acquittement avait prouvé déjà en effet leur vertu !...

Eh bien ! cette fois encore ils furent bons, trop bons même, car non seulement Samba Camara ne fut pas exécuté, mais il s'éclipsa un jour, et il assassina une famille entière de Pahouins ! Et il court encore !

Donc, si paradoxal que cela puisse paraître, je dis qu'il y a peut-être bien plus, crime ou faute grave du blanc, à laisser vivre un Samba Camara, qu'à le donner en exemple aux autres porteurs de gris-gris?...

Remarquons aussi en passant qu'il y eut là deux criminels: 1° Samba Camara ; 2° le féticheur. Samba Camara, étant Sénégalais, était déjà un évolué d'un degré bien supérieur à celui d'un Gabonnais par exemple, il était donc par cela même plus responsable encore. »

Un noir du Congo accusé de crime n'eût jamais nié comme le fit Samba Camara, et il ne se fût pas amusé à des moqueries. Il eût dit : « c'est vrai j'ai tué, eh bien ! combien dois-je payer ? »

Jamais on ne lui eût fait comprendre qu'il y a autre chose que le préjudice matériel causé à la victime.

Il y a un abîme..... que déjà un Samba Camara a franchi en partie, et sans le fétichisme, le Sénégalais eût certainement évité le crime !

CRIMES ET FAUTES DES BLANCS

CRIMES ET FAUTES DES BLANCS

La Traite des Blancs

Mon Dieu oui, ce titre est exact, et il n'est pas un colonial, un vrai colonial, qui me démentira.

Et ce chapitre, je ne l'écris pas sans regret. Mais enfin, puisque je dois toute la vérité, et puisqu'il est de circonstance d'appeler l'attention sur certains déshérités, pourquoi ne pas aussi bien s'élever contre la traite des blancs, que contre celle des noirs ?

Dès qu'un planteur ou un industriel de la Côte d'Afrique désire recruter du personnel indigène, l'administration se dresse devant lui, et cela avec assez de raison.

Il faut, avant que d'obtenir des chefs de village (ce qui est plus facile) le recrutement des noirs, verser d'abord à l'administration locale, outre une redevance ou impôt, une somme d'avance égale au prix des billets de retour des

travailleurs qui seront, de cette manière, assurés de revenir gratuitement.

Cela évidemment est indépendant d'avances de soldes qui sont également prévues, et faites devant l'administrateur.

Notez que les noirs ainsi recrutés ou loués pour un engagement de six mois, *un an au plus*, seront rapatriés en cas de maladie, même si cette incapacité se déclare le lendemain, et cela, sans qu'il en coûtât au défaillant un centime de retenu sur ses avances !...

Mais, pour les blancs, l'administration que prévoit-elle ?...

Pour les blancs, l'administration ou l'autorité, au lieu de se dresser devant le recruteur, se lève devant le recruté !...

Certaines grandes sociétés — heureusement rarement françaises — prenaient — il y a peu d'années encore — sur le pavé en France, de pauvres petits jeunes gens imberbes, en pleine croissance encore, à peine hommes, et les jetaient brutalement sous le soleil tropical, mais seulement après leur avoir fait signer l'engagement suivant : 3 ou 5 ans minimum de séjour, à 70 et 100 francs par mois. Et n'auront droit à leur billet de retour qu'après avoir achevé ce séjour réglementaire.

Faute de quoi, on prélèvera sur leur maigre

solde le prix du retour, et on les mettra à la porte !...

Or, la maladie venait trop souvent, hélas ! interrompre ces débuts de carrière. Et la victime repartait si elle n'était pas morte du premier accès, harassée, anémiée, fiévreuse, sans le sou, et allait découragée, mourir un peu plus loin, sur la côte ou en France !...

Nul ne s'en préoccupait. Songez aux milliers de postulants qu'ont ces grandes firmes à leur disposition. Elles n'ont qu'à se baisser pour en cueillir.....

C'était la traite du blanc !...

Personnellement, j'ai connu à Glass, au Gabon, une grande société anglaise qui recrutait ainsi des Anglais à deux livres par mois ; des Français à trois et quatre livres sterling ! Engagement de 5 ans !

Et savez-vous comment procédait ce bon père H.....on ? Il faisait embarquer au Havre ou à Liverpool, en première classe, la recrue française..... Voyez l'appât !... Et comment ne pas croire à un début prometteur par semblable assimilation dès le départ ?...

Hélas, on déchantait dès l'arrivée, là-bas..... Discipline de fer, alimentation insuffisante, solde dérisoire, enfin aucun espoir de rentrer avant ce si long séjour achevé (songez 60 mois !).

Aussi, presque tous ces engagés prenaient-ils une des deux résolutions suivantes :

Ils mouraient d'un accès pernicieux ou d'une bilieuse, ou désertaient, au risque d'être traduits devant un tribunal en rupture de contrat.

A l'époque dont je parle, les maisons de commerce établies sur toute la Côte, octroyaient généreusement, je le répète, soixante-dix ou cent francs par mois à leurs jeunes employés, avec un contrat de séjour de 3 ans !...

C'était moins long que le contrat ordinaire anglais. Mais ce contrat interdisait aux victimes, *pendant toute leur existence*, de prendre du service en Afrique, autre part que chez elles !...

C'était accepté, signé, enregistré, et, quand l'employé était mineur, la famille devait mettre : lu et approuvé !

En un mot : *contrat d'esclavage !...*

L'employé, une fois embrigadé, devenait une chose, pas très précieuse, entre les mains de son agent, mangeant à heures fixes, mais avec défense de causer à table, se couchant suivant les indications (et les portes verrouillées, attestaient de l'exécution des ordres par la société).

Certes, il y eut bien des sursauts d'indépendance, des velléités de personnalités ! Que faire ? Que dire ?...

Les compagnies prévoyantes, n'est-il pas vrai ? avaient pris le soin de noter dans un paragraphe de leurs contrats, que tous ces litiges seraient réglés en Europe, par une Cour d'appel déterminée, et celle-ci qui, par définition, ne rentrait pas dans la catégorie des gangrenées de M. Barthou, ne visant que les termes du contrat, au sens strict du mot, condamnait même aux frais toujours, l'employé qui avait osé s'insurger, — non — redevenir homme libre !

L'expérience coûtait cher, aussi chacun se taisait passivement. *C'était la traite des blancs.*

Quel est celui qui n'a jamais été amené à s'asseoir à une de ces tables d'employés présidées par l'agent directeur, allemand ou anglais surtout ?

Une gêne mortelle, résultant de cette interdiction formelle..... de prendre part à la conversation, et même de causer entre eux autrement qu'en chuchotements, imposée à ces quinze ou vingt jeunes hommes, blancs, était ignoble !

On ne mangeait soi-même que du bout des dents, et comme le temps durait !... de filer, de fuir, de se lever, éprouvant malgré soi un serrement de cœur inexprimable.

On se sentait là, menacé d'on ne savait quoi de malsain..... on étouffait.

Parbleu, on assistait à un repas d'esclaves !...

Et qu'on ne croie pas surtout à une exagération, et si je voulais remonter au souvenir de certaine époque où, là-bas, régnaient de terribles épidémies, je pourrais ajouter à ce chapitre quelque chose de poignant, et disons-le, de révoltant ! (Je dois ajouter pour être complet que certaines firmes furent au contraire extrêmement bienveillantes, mais c'étaient des firmes françaises.)

Dommage que l'auteur de Batouala n'ait pu se souvenir de ces choses-là, lui qui semble se faire le défenseur des opprimés ! Pourquoi en oublie-t-il ainsi ?

Savez-vous qu'à l'époque dont je parle, son père, M. Herm....ilde M....n, un fonctionnaire, lui, assez favorisé, bien que noir jusqu'au bout des ongles, émargeait comme tel au budget de la Côte d'Ivoire pour dix-huit mille francs par an (c'était bien avant la guerre) et qu'il ne pouvait sans doute concevoir que, près de lui, à ce moment, des employés « blancs » pussent gagner à peine, avec leur pitance : mille francs par an !...

Comment ne pas rapprocher les deux situations si différentes ? « Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, ce à quoi tu touches, tu le consumes....., page 11, de *Batouala* ». Je crois que ce que touchaient là, certains civilisés blancs, comparativement à ce que touchait

certain civilisé noir, ne se pouvait guère comparer ; et aussi, que des mains blanches..... seules devaient ressentir certaines brûlures..... celles notamment de chaînes d'esclavage !...

Renseignements pris, il paraît que l'état de choses que je viens de décrire n'existe plus..... tant mieux !...

IMPRESSION GARDÉE
DE SON VOYAGE EN FRANCE
PAR MON CUISINIER

(ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MARCHAND)

IMPRESSION GARDÉE DE SON VOYAGE EN FRANCE PAR MON CUISINIER

(ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MARCHAND)

Un soir, sous la vérandah de ma case, à Libreville, j'entendis derrière moi une conversation tout à fait édifiante entre mon cuisinier (un ancien de la Mission Marchand) et mon fidèle boy, Loembé.

Le cuisinier, fier d'être allé à Paris, avec les autres tirailleurs de la Mission, d'y avoir été fêté, servi dans des bouillons par des blanches, en avait gardé l'impression suivante..... — je lui passe la parole :

« Ecoute, Loembé, si toi y a pas core vi France, ti as rien vi. Là-bas c'est bon pays, ti sais, pour le noir. Ici le femme blanche y fait patron, y fait malin, c'est toi qui servit elle, çà c'est pas bien. Là-bas contraire, c'est tous femmes blanches qui servit noirs, ça oui, partout où la Mission y passait le femme du blanc

y venait embrasser noir..... ti aurais vu ça. Y a encore là-bas grandes cases tout plein di jolies femmes blanches, qui pas besoin pagnes, toutes les blanches comme ça faire..... (camarades !...) avec tous les noirs », etc..., etc..., etc...

Parce que ce diable de Cissé avait pu entrer dans un Bouillon Duval où d'accortes boniches avaient daigné le servir, le prestige de la blanche s'était tout évaporé ! Parce que des maisons..... trop hospitalières, etc..., etc..., toutes les blanches devaient être ainsi !

Et allez donc essayer de détruire ensuite ces impressions brutales, mais nettes, dans le cerveau d'un noir !

Tous ont la même tendance à généraliser, et cette disposition d'esprit explique beaucoup de choses !...

Ne croyez pas qu'il suffise d'instruire un noir, de le laisser se frotter à vous, à nous, durant quelques années ; dans une ville, dans un port, il aura aperçu des choses qui l'auront plus frappé que tous les raisonnements de ses parrains ou professeurs.

Il se souviendra de tirades apprises par cœur, il répétera les plus difficiles choses grâce à la mémoire qu'on aura un peu cultivée chez lui, mais toujours le jugement sera faussé, par quelque impression qui eût été fugitive chez un blanc

et qui, chez lui, au contraire, laissera une profonde empreinte.

J'ai vu un noir, bachelier, licencié, docteur même quelque peu, je crois, qui habitait Accra.

Il avait séjourné en Europe cinq années dont quatre à Londres, une à Paris. De Londres, il se souvenait des bouges, et de Paris seulement un beuglant de Belleville et le Moulin rouge ! « Oh ! ce Moulin, » me disait-il !...

Jamais il ne me crut quand je l'assurai que je n'y avais mis les pieds qu'une fois !

Les facultés spéculatives des noirs ne sont pas encore semblables aux nôtres, méfions-nous toujours de leur habitude de généraliser.....

. . . . . .

FAUTE DE GOUT, FAUTE DE TACT

FAUTE DE GOUT, FAUTE DE TACT

Une erreur heureusement peu répandue encore dans nos colonies, est celle d'y envoyer les hommes de couleur revêtus d'une autorité quelconque.

Attendons que les indigènes comprennent et sachent mieux saisir les nuances.....

Je vois encore ce brave Sénégalais et Sénégalais plus que brave, nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille, envoyé à Madagascar dans un convoi de tirailleurs, et qu'il eût été préférable de laisser en Afrique occidentale.

Son retour sur un paquebot fut, en effet, marqué par un incident, ou plutôt une suite d'incidents fort regrettables.

J'étais officier sur ce navire, et chargé de la surveillance du service des passagers.

Le « pacha » du bord, un malade grincheux, brutal et irascible, avait pris en grippe cet officier indigène.

Appelons-le, Sapir Diop, si vous voulez. Donc Sapir Diop venait à la table des premières classes (à laquelle son grade lui donnait droit), sans mettre de chaussettes.

Le commandant du paquebot qui surveillait la tenue de Sapir Diop lui fit faire des observations, car il espérait obtenir ainsi l'abstention du Sénégalais aux repas des Européens.

Le sous-lieutenant noir se fâcha et cria très fort qu'il ne connaissait à bord aucune autre autorité que celle du commandant d'armes (un officier chef du détachement). Les passagers, dont quelques-uns Américains, d'autres Boers, embarqués au Cap de Bonne-Espérance, protestèrent, ils eussent voulu qu'on renvoyât Sapir Diop sur l'avant !... Naturellement cela eût occasionné une révolte et l'on n'y songea point.

Mais le soir même de son départ, le sous-lieutenant, qui partageait une cabine de première classe avec un passager civil, blanc, eut une altercation avec ce dernier, parce qu'il voulut imposer ses femmes noires dans la cabine, etc..., etc...

Je n'en finirais pas de conter tous les ennuis que cette assimilation un peu faite à la légère occasionna au cours des vingt-cinq jours de traversée.

Heureusement que, très camarade avec Sapir

Diop, qui se souvenait d'un voyage fait avec moi sur l'*Opale*, en 1892, j'obtenais de lui tout ce que je demandais.

Mais pourquoi ne pas avoir laissé le sous-lieutenant noir, qui n'avait aucune éducation de blanc, au Sénégal ou au Soudan, où l'on ne voyage que par terre ?

. . . . . .

Quand il s'agit d'autres noirs c'est exactement la même chose, mais dans un ordre différent.

L'indigène du Congo, par exemple, habitué à accorder au blanc un assez grand prestige, ne peut plus comprendre dès qu'il voit ce même blanc placé sous les ordres d'un homme de sa couleur. Cela c'est une faute de tact, une faute de goût très grave, et dont l'importance est plus grande qu'on ne le pense.

Laissons ces messieurs noirs dans un bon climat, ils ne s'en plaindront pas..... En France même, si on le veut, mais de grâce qu'on ne commette pas cette faute d'envoyer en pays noir des blancs sous les ordres de noirs !

. . . . . .

DES FEMMES NOIRES

MON MARIAGE NOIR AU GABON

DES FEMMES NOIRES

MON MARIAGE NOIR AU GABON

Exemple de mœurs gabonnaises.

Au fait, comment se nommait-elle ? Sur ce point ma mémoire est en défaut. Mettons Latti, si vous voulez bien. Son âge ? De quatorze à quinze ans. D'un noir brillant de cirage ; très lippue, mais d'une anatomie remarquable ; belle même, comme proportions et rondeurs prometteuses, et par l'harmonie des lignes.....

Par exemple, se dégageait d'elle une puissante odeur, parfum fait de l'effluve naturel qu'émet tout épiderme noir, mélangé à celui des pommades et cosmétiques dont l'art de la coiffure là-bas exige l'emploi ! C'était trop !

Mais, cette coiffure, ce monument, qui avait demandé une bonne demi-journée d'application d'une artiste, voisine de case, était bien vraiment chose ébouriffante !...

Avant d'aller plus loin, je dois une expli-

cation. Mon ami et collègue que j'allais remplacer était marié à la mode gabonnaise de cette époque.....

Alors, chaque blanc célibataire d'Europe, devait « régulariser » là-bas, cette situation, en achetant ou louant une femme, qui serait la ménagère, cousant, lavant (cela moins souvent) et déroulerait sa natte dans la chambre à coucher du blanc, chaque soir !

Souvent même, elle n'apparaissait que pour cette dernière besogne, chaque soir vers le coucher du soleil.....

Le jour, elle le passait à son village, et jamais aucun Européen ne se soucia beaucoup, je crois, des occupations, durant le jour, de son épouse d'ébène.

La femme de mon camarade, surprise de me voir toujours seul depuis mon débarquement à la Colonie, chercha et trouva chaussure à mon pied (comme disent les gnafs). Le roi, à Louis, avait précisément une fille qu'il eût été heureux d'établir chez un blanc.

N'allez pas croire, bien entendu, que ce fût simple calcul de sa part ?

Non, c'était surtout, à cette époque, considéré comme un honneur pour la Maison royale !

Je ne fus en rien consulté, et on me réserva la surprise de l'arrivée d'une fiancée, dans tous

les atours et la grande toilette d'usage pour le mariage.

Certain soir, je vis donc s'amener en chantant trois ou quatre moricaudes toutes apparentées par des mariages à des blancs, et, au milieu d'elles, une petite créature tout intimidée, baissant les yeux, et suant hélas ! à grosses gouttes.... (c'est la façon à elles de prouver leur émotion !).

Latti me fut donc présentée par Ambouroué, la femme de H....., mon ami.

Je la complimentai sur sa coiffure, véritablement peu commune. C'était d'un comique achevé. Chaque petite touffe de ses petits cheveux crépus et révoltés, était retenue par des rubans et des papiers de toutes les couleurs.

En somme, dans le genre des papiers à frisures de nos coquettes. Mais il y en avait des centaines de ces petits oriflammes, et c'était fort curieux. C'était, paraît-il, la coiffure traditionnelle des fiançailles !

On m'expliqua alors seulement que le chef de Louis (village près de Libreville) m'envoyait ses compliments avec sa fille, et qu'il espérait que les deux articles me combleraient de joie !

Il paraît que j'eus à ce moment une drôle de physionomie..... Vivement mon collègue m'expliqua l'affaire, dans le but d'éviter de ma part

une gaffe, car l'enthousiasme ne se reflétait pas sur mon visage.

« Ecoutez, si vous n'en voulez pas, ne la renvoyez pas encore, cela ferait vilain pour la pauvre petite. Elle serait à jamais déshonorée, au village, et certainement battue par son père qui croirait qu'elle ne vous a pas obéi. »

Diable, pensai-je, que faire ?

. . . . . .

Eh bien ! croyez-moi si vous voulez, mais je ne m'aperçus pas plus de la présence de cette pauvre petite créature, qui, d'ailleurs était assez effarouchée, et ne demandait qu'à se dissimuler, que si j'avais eu quelque part..... par là..... dans ma chambre, un petit chat bien doux..... bien sage.....

Au matin, sans bruit, elle disparut avec discrétion, et le soir, très tard, revint prendre sa place sans que je m'en aperçusse.

Ce mariage dura quelques jours, après quoi cette Providence d'Ambouroué, véritable agence matrimoniale, trouva un excellent fiancé à Latti. Et celui-là enfin, ne fit pas de difficultés pour mener à bien toutes les cérémonies du mariage !

Croyez-vous que cette pauvre petite Latti me garda la moindre rancune de mon attitude à son égard ?

Pas le moins du monde. Mais elle crut très sincèrement que le blanc que j'étais, avait deviné en elle, un vice, un défaut dont elle-même ne se pouvait rendre compte.....

Latti vint souvent, en passant, me saluer, et d'ailleurs je ne l'avais pas laissée partir sans quelques petits cadeaux, quelques petites douceurs.

Un jour, elle arriva le visage épanoui, riant de toutes ses jolies dents si blanches, et après m'avoir salué très cérémonieusement me dit : « Ecoute, toi vinir dans case ji veux ti montrer quéqueçoze de zoli ».

Je la suivis donc, et, à peine étions-nous entrés, à peine avions-nous franchi la porte, que relevant brusquement pagnes et sous-pagnes, elle s'écria : « Regarde, vois-ti, si moi y avais pas bon ? ».... Et je vis, en effet, son pauvre petit ventre gonflé à l'excès, pointu..... enfin plein de promesses.....

Mon successeur allait être père !

. . . . . .

Cette histoire que je certifie, je le répète, absolument exacte, donne une non moins exacte idée des mœurs gabonnaises.

Quand quelqu'un vous dira qu'on a fait pression sur un père, un fils, un frère pour entraîner sur la mauvaise voie une parente noire,

demandez-vous s'il y a moquerie de sa part !...

Car là, exceptionnellement, je vous permets de généraliser et encore à condition qu'il s'agisse du Gabon.

N'allez pas vous hâter en effet de conclure, de cette aventure, que toute l'Afrique est ainsi.

De tout temps, au Gabon, le père, le frère, l'oncle, le fils ont offert les charmes de leur fille, sœur, nièce, ou mère, aux blancs.

DES FEMMES NOIRES

De tout temps, ceux qui débarquèrent pour la première fois, à Libreville, par exemple, furent étonnés par la conception de l'amour si particulière aux Gabonnais.

La femme y jouit cependant d'une certaine liberté, d'un certain degré d'autorité même, qu'on ne retrouve pas partout. Je parle de la gabonnaise proprement dite, je devrais dire de la race Pongowé.

Tout près de cette race, on en trouve une autre tout à fait différente, la race pahouine.

La femme pahouine, celle-là, n'est que la bête de somme, celle qui traîne, comme des boulets, d'énormes bracelets aux jambes, qui l'entravent même. Ce sont de véritables preuves d'esclavage, ces bracelets sont souvent reliés entre eux d'ail-

leurs, par une chaîne. Horribles à voir ces malheureuses !

Vilaines, déformées par les rudes travaux et les longues marches pour apporter les charges aux marchés. Elles font pitié.

Toujours nues, ou presque, il faut les voir marchant à la file, portant leurs trente à quarante kilogrammes de provisions sur la tête et sur le dos par un système de hotte qui leur est spécial. L'homme marche devant, droit, raide, fier, toujours aussi grand et fort que les femmes sont difformes, bancales et fanées. Lui, le mâle, le chef, a toujours le sabre pahouin au côté, une sagaie ou un fusil de traite sur l'épaule.

Et il est curieux de constater la si grande différence de ces races cependant si voisines.

Les mœurs aussi diffèrent, mais rarement sur le point essentiel, le fétichisme. Celui-là tient bon !

Par toute l'Afrique, il y a à la base de l'état social, l'avilissement, l'effacement de la femme en général. Et le fétichisme se rencontre en plein accord avec l'islamisme, avec les religions du nord africain sur ce point, et c'est un grand malheur pour la race noire.

La polygamie est à n'en pas douter la cause principale de l'esclavage, et de mille autres ennemis de toute civilisation évidemment gênante,

Je répète qu'il faut éviter l'erreur de la géné-

ralisation, là encore, bien que la question du féminisme en Afrique soit presque partout envisagée sous le même angle.

Une exception pourrait être faite à la règle, en tout cas, pour certaine parties du Baoulé (Côte d'Ivoire) où l'on a pu voir des femmes gouverner de petits Etats, et où l'on peut encore constater que les maris y consultent leurs femmes, sur les questions sérieuses et d'intérêt. Cela ne modifie en rien ce que je disais plus haut, c'est-à-dire, que jamais là-bas un homme n'attachera à ses femmes un autre intérêt que celui de leur valeur intrinsèque sur le marché ! Aucun colonial, vrai colonial, ne me contredira, j'en ai la conviction.

Bien entendu, cet état de choses va s'atténuant, et c'est sur ce point que les Missions de toutes religions d'Europe ont déjà obtenu le plus de résultats.

Le perfectionnement des mœurs de ce côté, sera lent à se réaliser, parce que les noirs ont trop intérêt à conserver cette supériorité sur la femme qui, pour eux, est une chose, rapportant tout ce qu'ils ambitionnent : manger, dormir, fumer, danser et..... le reste sans avoir à travailler.

Pourquoi une des grandes plaies de l'Afrique noire avant notre arrivée était-elle l'avortement, vice généralisé ?

Parce que, surtout, les noirs possesseurs de

femmes, ne craignaient rien tant que de les voir incapables d'aller aux plantations, pendant les nombreuses semaines de grossesse.

Enfin, l'importance de l'amour chez les noirs étant celle des autres fonctions, comme le « boire et le dormir », ils ne peuvent éprouver aucun sentiment de jalousie, car ils attachent à certains actes, si peu d'importance, qu'ils ont même l'habitude de souvent s'endormir en les accomplissant..... Et qu'ils se réveillent, le lendemain, dans la position la plus incommode !....

Tous les Africains, et surtout les Sénégalais me comprendront.

Mais, soit dit en passant, il y a surtout là un cas, un phénomène physiologique, et peut-être anatomique des plus curieux, que je renvoie aux docteurs !

LES MAUVAIS BLANCS

LES MAUVAIS BLANCS

(Travail de Taupes)

S'il était possible de filtrer, au départ, les éléments déversés par la Métropole sur les Colonies, on n'expédierait là-bas que des sujets pouvant représenter dignement la race blanche devant les indigènes, et ce serait parfait !

Bien entendu, il en est autrement, et, sans aller jusqu'à prétendre comme ces grincheux généralement ignorants des choses coloniales, qu'on n'envoie là-bas, au contraire, que l'écume, on peut bien constater que, de temps à autre, se glissent parmi les honnêtes gens qui s'expatrient, quelques brebis fort galeuses.....

En fait, les mauvais blancs sont, en général, tous ceux qui, par exemple :

— brutalisent les indigènes.....

— ou rudoient des blancs devant les noirs....

— ou trompent volontairement les indigènes.....

— ou trompent leurs compatriotes sous l'œil observateur des noirs....

et même également, ceux qui sauraient résider des années au milieu des indigènes, sans jamais essayer d'en étudier un peu langage et mœurs..... enfin tous ceux qui, devant les indigènes attentifs, étalent cyniquement des vices, tels que l'ivrognerie, et surtout le libertinage !

. . . . . .

Mais, les plus mauvais blancs, sont encore ceux qui, dans un intérêt personnel toujours, laissent les indigènes croire, ou les incitent à croire à la possibilité de manger des tartines de beurre sans que soient nécessaires les efforts du laboureur, du boulanger et de la fermière !

Cela, sous le fallacieux prétexte que la Nature permettrait au blé de pousser seul, à l'exemple du vétiver colonial !.....

Et omettant, cela va de soi, de leur expliquer la genèse de la fabrication du pain, comme celle de la confection des bonnes mottes de beurre !

On peut ajouter que ces blancs là travaillent à la manière des taupes contre la culture spirituelle du noir ; ils rongent, ils détruisent ainsi sous terre, les racines mêmes, les jeunes pousses de notre civilisation, qu'on a tant de mal cependant à y implanter et à y cultiver.....

ESSAIS OU EXEMPLES DE GÉNÉRALISATIONS

ÉTATS D'ESPRITS

LE BLANC VU PAR LE NOIR (GABON ET COTE D'IVOIRE)....

OPINIONS DU FRANÇAIS SUR LES BLANCS DES DIFFÉRENTES NATIONS....

DÉFINITION DU NOIR PAR LES BLANCS DIFFÉRENTS !

EXEMPLE DE GÉNÉRALISATION

(ÉTAT D'AME DE CERTAINS NOIRS)

DÉFINITION DU «BLANC» PAR LE «NOIR»

(SURTOUT DU GABON A LA COTE D'IVOIRE)

Le « Blanc », c'est...

Celui qui donne cadeau.
Celui qui toujours s'agite...
Celui qui sent le cadavre.
Celui qu'on envie...
Celui qu'on... peut voler.
Celui surtout, qu'on doit essayer de marier avec sa mère, ses sœurs, filles, épouses, tantes, nièces et aussi celles des amis (en vue d'un petit bénéfice, et pour l'honneur de la famille !).

Là encore, je tiens à répéter, que comme on le verra plus loin — il y a quelques exceptions.....

EXEMPLE DE GÉNÉRALISATION

OPINION DU FRANÇAIS
(QUI A PEU VOYAGÉ AUX COLONIES)
SUR LES BLANCS DES PRINCIPALES NATIONS

Il y a aux colonies, dira le Français, plusieurs espèces de Blancs : et voici ce que j'en pense :

1. L'Anglais ? « *Épatant mon cher, industrieux, « honnête, commerçant, sans rival, « modèle de l'administrateur, pre- « mier colonial du monde... Ah ! « si nous prenions exemple, etc....*

2. L'Américain : « *Merveilleux. Étourdissant ! « Tout est grand en Amérique, « gratte-ciel. Grandeur des concep- « tions. Entreprenants, audacieux. « Jamais mesquin. Tous milliar- « daires, ou candidats... Libéral. « Généreux, etc., etc...*

3. L'Espagnol : « *Ah ! en voilà qui savent les « mener les noirs ! Ils furent les « premiers pour la traite... et dé- « brouillards, voyez comme a mon- « té la peseta...*

4. L'Italien :

« Tous artistes. Savent coloniser « sans colonies ceux-là. Voyez en « Amérique, pas si bêtes que nous, « etc...

5. Le Portugais :

« D'abord c'est un ami, il faut « le voir au Brésil, mon cher, un « fameux révolutionnaire, plus ré- « publicain que nous encore, il n'y « a pas à dire, etc....

6. L'Allemand :

« Ah ! en voilà qui ont le génie « de la discipline, de l'organisa- « tion, de l'ordre. Premiers musi- « ciens du monde, voyez Wagner.. « Voyez leurs flottes transatlan- « tiques uniques. Savent faire ré- « clame au moins... Ah ! si nous « pouvions prendre exemple....

7. Le Français :

« Le Français d'abord il y en a « deux espèces : il y a le colonial « fonctionnaire et le colonial non » fonctionnaire, commerçant quoi..
« Le premier ? Ah ! ces fonc- « tionnaires !!!
« Le second, Ah ! ces commer- « çants, quelles canailles !!!

On comprendra par quel sentiment de discrétion, je ne note pas ici l'opinion qu'ont, sur nous — Français — les étrangers (Supposons-là favorable, et ce sera bien !)

Mais plus loin par compensation je crois amusant de présenter l'opinion des différents Blancs sur le Noir en général.....

DÉFINITION DU NOIR
PAR LES DIFFÉRENTS « BLANCS »

Le Français consulté, dit :	*Le noir, c'est un homme comme vous et moi.*
L'Anglais dit :	*Le traitant noir est intéressant, l'autre.... connais pas !..: (si attendez donc... n'aime-t-il pas le gin ?...).*
L'Américain dit :	*Le noir en Europe, vaut un blanc ! Le noir en Amérique, c'est un nègre ! Les noirs doivent être rendus à l'Afrique (par humanité) !*
L'Espagnol dit :	*Le noir ?... un sauvage, même plus bon à faire un objet de traite ?... Enfin on se rattrape sur les Français....*
L'Italien dit :	*Le noir, connais peu mais c'est un superlatin comme dirait notre Grandissime d'Annunzio !*
L'Allemand dit :	*Coups de poings, coups de pieds valent mieux que les plus longs raisonnements... (d'ailleurs tous les latins sont des nègres à mes yeux !).....*

Et sur ces opinions, hélas ! je ne crains aucune contradiction !

QUELQUES REMARQUES
sur Bons et mauvais noirs pour blancs
Bons et mauvais blancs pour noirs.

Sera rarement bon *tant pour blancs que pour noirs*, le sang mêlé (le mi-blanc, mi-noir), ou café au lait. Le pauvre « mulot » aime seulement : d'une part, le prestige du blanc... et de l'autre les mœurs du noir.....

Il y a autant de différence entre, par exemple, un noir du Sénégal et un noir du Haut-Oubanghi, qu'entre un Anglais qui se sert de savon, et un paysan russe !...

Le *bon noir* est celui qui distingue la supériorité du blanc.

Le *bon blanc* est celui qui discerne et sait utiliser les qualités du noir.

Le *mauvais noir* est le noir compliqué.....

Le *mauvais blanc* est celui qui s'occupe du noir, sans l'avoir suffisamment étudié !

Le *bon noir* est en somme, celui qui connait vraiment le blanc.....

Le *bon blanc* est celui qui connait parfaitement le noir.....

Blanc ou Noir sera toujours dangereux, celui qui gardera la manie enfantine de généraliser.

Cependant on peut dire :	Il existe des noirs courageux au travail..., Il existe des blancs ennemis de tout effort....
Mais on ne peut pas dire :	Les noirs aiment le travail !... Les blancs haïssent l'effort !

CONVERSATION
AVEC SAMBA-BOUBOU

CONVERSATION AVEC SAMBA-BOUBOU

OU L'ON VOIT QUE LES NOIRS ONT DE LA MÉMOIRE ET OBSERVENT

Sur les pistes ou routes, suivies habituellement par les porteurs de charges, Dioulahs et autres (messageries primitives), il y a, tous les trente kilomètres environ, un gîte d'étapes.

C'est l'administration qui exige des villages les plus proches, comme on exige en France les journées de contributions ou corvées sur les routes, la construction et l'entretien de ces installations d'ailleurs fort sommaires.

Ces gîtes d'étapes sont tout à fait précieux tant aux heures où le soleil darde de façon si ardente, que lorsqu'on a été surpris par un gros orage et qu'on est sous la pluie depuis une ou deux longues heures. Et aussi, ils sont utilisés par ceux qui font de très longs parcours, comme d'excellents dortoirs.

Ils consistent en cases, naturellement paille-

et bambous, quelquefois les murs en pisé ou terre comprimée, bien couverts, ils offrent de toute façon un abri complet. Une partie est généralement indiquée comme réservée aux Européens, et une autre plus vaste est destinée aux noirs.

Lors d'un de mes voyages vers Kokumbo et à mi-chemin de Toumodi d'où j'étais parti au petit jour, je m'étais arrêté ce jour-là, avec mes coursiers d'ébène, pour les reposer et aussi nous abriter du soleil, vers midi, à un de ces gîtes. Ce gîte d'étape, construit au milieu de la savane hérissée, de-ci, de-là, de maigres roniers n'offrant aucune ombre, nous apparut comme un palais des glaces, et en tout cas fut le bienvenu. Point de village aux environs, c'était le désert. Et cette région bizarre donne là l'impression de certains paysages solognots ou normands.

De petits arbustes ressemblent, au milieu d'herbes qui poussent régulières, à des arbres fruitiers de chez nous, à s'y méprendre.

Un peu plus loin d'ailleurs, et passé le N'zi (torrent impétueux de plus de 100 mètres de large à certains endroits à la saison pluvieuse) le paysage est d'ailleurs extrêmement pittoresque, mamelons, collines escarpées et verdoyantes, puis encore la savane, on ne se croirait plus en Afrique, c'est pourtant le Baoulé.

Revenons à notre gîte. A peine y étions-nous depuis un quart d'heure, et mon fidèle Loembé préparait-il notre repas (car s'il me servait, nous partagions toujours en frères) que nous eûmes une visite. C'étaient deux antilopes, pas le moins du monde sauvages, qui, passant par là, allant aux champs sans doute, nous regardaient de leurs grands yeux intelligents et étonnés.

Un mouvement de Loembé qui poussa le Haaa !... de surprise, et elles prirent la fuite, lentement..... lentement, sans crainte visible...

Comme je m'étais levé pour les accompagner des yeux, je vis au loin apparaître une caravane, un groupe d'hommes.

Peu après, ces derniers venaient s'abriter à leur tour dans la partie réservée aux indigènes.

Ils posèrent leurs charges, se mirent à leur aise et s'occupèrent à préparer eux aussi, leur repas, après avoir fait un Salam rapide hors la case.

C'étaient une douzaine de Dioulahs tous vêtus de grands boubous bleus comme ceux des gens riches. L'un d'eux me regarda avec beaucoup d'insistance et s'approchant de moi, me dit : « Dia Mougame » (bonjour, en yoloff ou woloff), il répéta; voyant que je me contentais de lui répondre bonjour en français, puis s'écria : « Voyons, toi, ni pas connaître moi, Samba-

Boubou qu'on était sur *Opale* ensemble là-bas. Dahomey, sale pays de sauvages avec commandant Latouette (de Latourette) ? »

Je reconnus, en effet, un ancien quartier-maître laptot, mon professeur de sénégalais, un véritable ami et ancien compagnon de misères.

Comme je le savais beaucoup plus ferré sur le français que je ne l'étais en yoloff, je le priai de faire honneur à notre langue diplomatique et à notre déjeuner. Et après m'avoir dit qu'il m'avait reconnu à mes yeux et à ma voix, il ajouta : « Je suis chef du convoi de Dioulahs que tu vois là, pour un tel, gros traitant de caravane qui ne dépasse jamais tel village. C'est moi qui vais jusqu'à Toumodi et Dimbokro, ou même s'il le faut, jusqu'à la côte, pour faire l'approvisionnement destiné à l'échange. Ici on trouve beaucoup d'or (en effet, c'est le pays dont Binger disait : « Le Baoulé sue l'or par tous les pores ») on y trouve encore autre choses, mais c'est un tout autre métier. (Et je devinais ! l'échange de captifs). Je viens moi seul avec quelques hommes, mais « Un tel » ne veut pas venir jamais, depuis qu'il a une fois été déjà mis en prison ! Pourtant tu sais il n'a jamais fait de mal, et puis si ce n'est pas lui qui fait ce métier, crois-tu qu'un autre ne le

fera pas ? Pourquoi les blancs ne veulent-ils pas que l'on puisse vendre ou acheter quelques femmes ? Il y a des pays où elles manquent, Samoi a trop pris, trop tué, tu sais, alors c'est long à se repeupler.

« Enfin, c'est bon métier, je gagne assez pour rentrer au Sénégal d'ici quelques années. J'ai fait acheter, là-bas, trois bons femmes pour quand je vais rentrer. J'ai déjà deux avec beaucoup pitits gourguis (enfants).

« Tu me demandes où j'habite, c'est village que tu connais pas (méfiance) on veut pas que trop de blancs viennent là. Ecoute, je disais à..... chef de village l'autre jour à cause que tout le monde y mourait, tout le femme, y en avait boutons sur tout le corps, ti sais maladie que le toubib il piquait pour guérir (variole), je disais faire vinir toubib blanc qui connait guérir. Chef y dit : « Boubou, si toi amènes le blanc toi, je te fais faire médicaments ».

« Il me dit encore : « ti crois c'est première fois que je vois ce maladie ? Non, autrefois tous les dix lunes ça même chose. Y en a qui guérissent, y en a qui crèvent, on doit crever si fétiche le veut (mais, malheureusement, le fétiche le voulait souvent), y a deux villages que je connais là-bas, tous les cases y sont vides ».

Depuis j'ai su qu'un médecin-major était allé et avait vacciné six villages ainsi contaminés, et le fléau s'est arrêté.

« C'est çà, me dit le chef, qui em.....bêtait le plus Samoï (Samory) parce que quand ce maladie y tenait, lui avait peur, il ne prenait rien de deux ou trois saisons pour ne pas porter la maladie à son case.

« Si on se rappelle Samoï ? C'est-à-dire que là-bas ils sont c.....ons ils ont encore peur de lui. J'ai dit : Samoï est crévé, on le croit un peu, mais un peu seulement, et on a peur qu'un autre Samoï, un fils pétêtre, il vienne à présent, comprends-tu ?

« Il faut dire, que dernière fois que les blancs sont venus en pays Dioulahs, ils avaient promis de protéger les pauvres Dioulahs. Sitôt les blancs partis, les hommes à cheval sont venus et ont tout razzié, brûlé, pris Diguènes (femmes) et gourguis (enfants). Alors le Dioulah il se rappelle, comprends-tu ?

« Y a pas que Samoï, y a aussi des marabouts forts qui étaient autrefois avec Samoï. Ils ont peur du blanc qui ne veut pas qu'on fasse captifs, oui, mais ils n'ont pas peur des noirs ti comprends ?

« Et vers Libéria, vers Lagos, y a encore bon pour commerce des marabouts..... »

Et je quittai Samba Boubou sur ces paroles qui, une fois de plus, m'avaient prouvé que depuis fort longtemps ces pauvres pays connaissaient toutes les causes de dévastation, le pillage, les maladies, etc..., etc..., et que notre arrivée là-bas, bien que ne soulevant que peu d'enthousiasme..... y fut joliment utile !

Tôt ou tard, d'ailleurs, ils s'en rendront compte et ce sera la récompense du « blanc gêneur ! »

. . . . . .

LA QUESTION DU PORTAGE

LA QUESTION DU PORTAGE

L'hiver dernier je parcourais la route départementale d'Orléans à Blois, certain jour où le verglas et le brouillard glaçaient tout comme au Pôle nord.

Et je me sentis pris de pitié, à voir sur tout le parcours, des hommes transis, mains et visages bleuîs par le froid.

Tous les yeux étaient larmoyants, les cils, sourcils et moustaches étaient garnis de minuscules glaçons.

Par instants, on voyait ces hommes s'arrêter de travailler, essuyer leurs yeux d'un revers de main, puis se frapper à coups redoublés sous les aisselles de leurs bras vigoureux, comme de grands coups de fouets, sans doute pour activer la circulation..... certainement pour se réchauffer !...

Tous ces hommes armés de pelles ou attelés

à des brouettes, s'occupaient à charger le chemin en pierres pointues et grises, que d'énormes cylindres à vapeur s'essoufflaient à écraser ensuite derrière eux.

Cette scène me remettait en mémoire les plus sombres jours de la dernière guerre !...

Je revoyais en souvenir les pauvres vieux territoriaux, vers Suzanne et Bray-sur-Somme ou plus haut encore, près de Maurepas, sous les obus et dans la bise glaciale, grattant obstinément, creusant, réparant la terre gelée et brisée par endroits. Et cela était, à ce moment, aussi pitoyable qu'héroïque !...

...Mais, là, en 1921, comment pensais-je, pouvait-on encore condamner de pauvres diables à ces travaux forcés par une si terrible température ?...

L'explication m'en fut donnée par l'un d'eux, que je reconnus comme étant un des cultivateurs estimés de la région.

« Monsieur, me dit-il, nous faisons *la corvée*. On est venu nous dire que c'était le moment, et nous voilà. »

Cet homme et ses compagnons étaient donc là en train d'offrir au Pays tout simplement une partie en nature de leurs impôts.

Cela m'a amené à songer à la si faible quantité

d'impôts de ce genre, exigée des indigènes, en certaines parties de nos colonies et notamment en Afrique.

Là-bas, pourtant, nous créons et nous devons entretenir des routes où, précédemment, il n'y avait que brousses ou forêts vierges.

Et je songeais encore, à l'exagération des gens qui, par ignorance ou parti pris, crient à l'abus dès qu'ils aperçoivent quelques indigènes occupés soit à transporter des charges sur leur tête, soit à tenir une pelle ou une pioche.....

. . . . . .

Le portage surtout, à cause sans doute du grand nombre de sujets qu'il exige, parce que chaque homme *ne peut porter que fort peu de charge utile*, a toujours fait crier, et a toujours été le sujet le plus commun à réclamations, des gens qui voyaient ou feignaient de voir partout, en les indigènes, de pauvres victimes de ce barbare de blanc !...

Et en somme, qu'est-ce que le portage ?...

. . . . . .

Le « portage » est un transport effectué par des moyens disproportionnés aux résultats qu'on en attend. Mais l'utilité n'en est point contestable ! En effet, le médecin qui, loin de tout centre européen, va à la recherche des agglomérations d'indigènes, porter le vaccin sauveur, ou le

blanc qui va y porter le sel et le riz qui manquent, ne peuvent se passer de porteurs.

Médecins ou colons rencontreraient peut-être quantité de noirs accroupis au seuil de leur case et occupés seulement à se gratter, mais qui tous préfèreraient mourir de faim, que se livrer au moindre des efforts.

Ces noirs n'accepteraient donc généralement pas le portage, même payé fort cher, s'il n'était fait sur eux une utile pression.

Et, cependant, le produit de ce travail accidentel les sauvera de la famine, et sauvera en tout cas leurs voisins de la maladie ou de la disette !

Dès lors, comment pourrait-on en contester la légitimité ?... C'est aussi d'ailleurs, le plus souvent, le seul moyen de faire rentrer un petit impôt, en nature, exactement semblable à celui exigé dans nos campagnes comme on l'a vu plus haut.

Je dois ajouter que beaucoup de régions d'Afrique fournissent d'excellents porteurs professionnels, et qui sont très fiers de leur spécialité.

Ailleurs, ce sont des femmes qui se disputent la clientèle de passage, et s'offrent à porter les charges d'étape à étape.

Le tout est on le voit, là encore, de ne rien exagérer, et ne point généraliser.

Il est, pour l'instant, en tout cas indispensable d'utiliser le portage, et ce mode de transport sera nécessaire en Afrique, tant que les routes carrossables n'y seront pas suffisamment nombreuses, et tant que les voies ferrées ne sillonneront pas toutes les régions occupées.

Les noirs eux-mêmes usent du portage, et parfois en abusent bien plus que les Européens. Les caravanes de Dioulas, les envois de Pahouins aux marchés par exemple, s'opèrent toujours par ce moyen primitif.

Et cela me remet en mémoire encore, un passage du discours intelligent d'un négociant de la Côte d'Ivoire, à l'occasion de l'inauguration du rail porté au 152e kilomètre dans cette Colonie.

De toutes les harangues prononcées lors des passages de nos Gouverneurs en tournée, on peut extraire toujours quelques petits enseignements utiles.

Le discours de M. G., auquel je fais allusion, fut un de ceux qui me frappèrent le plus, et il résume tellement bien la question « portage », que je ne puis me retenir d'en citer un passage. D'ailleurs il fut prononcé en public, et à ce titre il appartient à tous.

« ..... le plus beau résultat de sa pénétration « (chemin de fer) fut la suppression du portage, « et la possibilité pour tous, de se livrer à la cul-

« ture et à l'exploitation. Les forces qu'il écono-
« mise (le chemin de fer), les bras qu'il donne en
« plus, sont de prime abord choses incalculables !
« Lorsque partant d'Abidjan sa petite locomo-
« tive transporte 35 tonnes (*Trente-cinq* T.) de
« marchandises, c'est *huit étapes* qu'elle suppri-
« *me*, c'est *douze cents hommes* qu'elle nous
« donne (1200) ; c'est enfin *dix mille* journées
« (10.000)..... qu'elle procure ! Journées qui de-
« vront être employées ailleurs !..... »

. . . . . .

L'éloquence de ces chiffres suffit à situer la question du portage, qui est, je le répète, *un moyen de transport indispensable, mais regrettable parce que effectué par une main-d'œuvre trop onéreuse, dont la valeur est en un mot totalement disproportionnée aux résultats obtenus.*

Le remède ?... Le rail et les routes carrossables pour autos.....

Pour le réaliser ?... De l'argent et de la confiance !...

•

Enfin, les paroles de ce négociant colonial prouvent suffisamment que les Européens n'adoptent ce moyen rudimentaire de transports que comme pis-aller, et qu'ils sont les premiers à déplorer et regretter de ne pouvoir s'en passer !...

Mais, si le portage s'impose encore, en raison de l'insuffisance des voies de communication, ce qu'il faut impitoyablement condamner, et surtout empêcher à l'avenir, ce sont les abus auxquels il a donné lieu trop souvent !...

Enfin, la meilleure manière de travailler à sa suppression, consiste à ne plus lésiner en ce qui concerne les travaux publics aux colonies !

Certaines grandes dépenses de cet ordre sont d'ailleurs toujours la source d'immenses profits dans la suite.

DES NOIRS INTÉRESSANTS

DES NOIRS INTÉRESSANTS

L'AUTRE COTÉ DE LA MÉDAILLE

Si je m'arrêtais là, on serait en droit de me dire : « Eh bien ! mais vos blancs et vos noirs ne nous semblent guère rassurants ; et déjà, nous avons lu quelque part des histoires se rapprochant de vos descriptions.....

Je répondrai à l'avance qu'il était difficile de donner en beauté ce qui n'est qu'horreur, mais que de même qu'il est impossible, sur une seule face de médaille ou de pièce de monnaie, de porter toutes les indications utiles, mon étude comprend aussi deux faces.

Après avoir procédé aux descriptions des choses tristes, passons à celles plus rassurantes... Et je n'ai que l'embarras du choix pour trouver les exemples utiles.

Et qu'on ne prenne pas comme des contradictions surtout, ces états d'esprits si dissemblables,

mais comme une preuve nouvelle qu'il ne faut pas généraliser ; et qu'ici, et là, il y a du bon à glaner et du mauvais à détruire.

. . . . . .

HONNÊTETÉ ET CONFIANCE CHEZ CERTAINS NOIRS

HONNETETÉ ET CONFIANCE CHEZ CERTAINS NOIRS

Vers 1912, je fis un voyage vers le Soudan et du côté de ces monts de Baoulé, où depuis des siècles, les indigènes récoltent, puisent l'or nécessaire à leurs bijoux.

Ces montagnes sont, à certains endroits, creusées, percées, trouées comme des passoires. Ce sont des puits à extraction primitive de ce fameux métal que les noirs là-bas appellent le « feu éteint » ou le « feu cristallisé ».

Sur la route de Toumodi à Kokombo, région habitée des noirs les plus turbulents, et même les plus farouches de la colonie peut-être, en tout cas ceux qui s'illustrèrent lors de la dernière révolte, je fus absolument stupéfait du fait suivant :

Les habitants, très isolés, les villages très éloignés du passage qu'on appelle route (mais qui n'a droit à ce nom qu'en saison sèche) sont

entre eux et envers les voyageurs de passage d'une confiance extraordinaire ! Jugez-en plutôt : ces gens s'occupent à des kilomètres de la route, à récolter le vin de palme (ou « bangui ») ou à travailler à leurs plantations.

De loin en loin, entre les gîtes d'étapes, on rencontre quelque petite cabane en paille, de la hauteur d'une niche à chien. Et là, devant cette cabane, entre deux piquets reliés par une liane, suspendus à cette liane, des récipients et des calebasses emplis de ce bon vin de palme mousseux, dont le goût rappelle assez exactement celui de notre vin blanc doux (ce « bangui » est exquis quand il est frais). Parfois cette excellente sève de palmier est contenue en des dames-jeannes qui connurent autrefois les luxueuses factoreries... de la côte.

Tout à côté de ces divers récipients, se trouve une boîte à conserves vide, ou une petite calebasse destinée à recevoir, devinez quoi ?

Mais tout simplement le prix du vin qu'en passant, le voyageur aura consommé.

On le place là en effet, ce vin, dans le but de le faire fermenter et aussi de rafraîchir, le cas échéant, les porteurs de passage, qui jamais n'y touchent s'ils n'ont de quoi le payer.

Point de contrôle ! Le propriétaire est à dix kilomètres de là, il ne s'inquiète ni de son argent,

ni de sa marchandise ! Et jamais, de mémoire de noir, on ne vola un de ces pauvres petits récoltants si confiants !

Je vis moi-même mes porteurs prendre un ou deux canaris (mesures de cet excellent vin), et immédiatement laisser tomber dans la calebasse voisine leurs pièces de monnaie. Quelle confiance ! Et quel sujet de réflexion pour un Européen !

Notons que le premier Dioulah rencontré, et à qui je demandais ce qu'il pensait de cette façon de procéder, fut surpris de mon étonnement, et me répéta ce que déjà mes porteurs m'avaient dit : « ça, c'est comme ça, et voilà ! ... ».

. . . . . .

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que, si à la saison des vendanges, un vigneron mettait en France, près de la route, quelques dames-jeannes de sa récolte, il n'en serait pas de même ! Mais enfin ?...

. . . . . .

HONNÊTETÉ ET DÉVOUEMENT CHEZ CERTAINS NOIRS

HONNÊTETÉ ET DÉVOUEMENT CHEZ CERTAINS NOIRS

A l'époque où les lagunes de la Côte d'Ivoire n'étaient pas sillonnées par les vapeurs, les remorqueurs et les canots automobiles, chaque maison de commerce avait son équipe de piroguiers qui assurait le transit par voie d'eau.

L'équipe comprenant huit à dix kroomens (1), était placée sous les ordres d'un chef, qui avait la charge de l'embarcation, de son contenu surtout.

Et, il n'est pas d'exemple que l'on ait eu à se plaindre de vols et de pertes !

Mieux, le chef laptot (sénégalais) ou le chef kroomen (1) (kakatois) avait pour point d'honneur d'exécuter la consigne à la lettre. Parfois même, il avait, les moyens de transports étant

(1) Originaire de la Côte de Kroo, mais en réalité tous les noirs utilisés sur la Côte comme marins ou manœuvres sont désignés par ce mot : Kroomen.

rudimentaires, à son bord, si l'on peut dire, un passager européen ou deux ; et le chef de la maison avait naturellement pris grand soin de lui faire, à leur sujet, des recommandations spéciales.

Il le fallait, surtout quand il y avait à franchir des rapides, à passer la barre; et, en partant, le nautonnier, secouant la tête d'un air entendu, disait : « Y a bon ! ».

Et, il y avait bon !

Il commençait à dire à son passager occasionnel : « mets-toi là, devant moi, et s'il y a danger, n'y aie pas peur, ne bouge pas, je suis là..... »

En effet, il arriva maintes fois qu'il y eut des chavirages : les embarcations donnaient sur un récif caché sous les eaux, où l'on était roulé par quelque lame de fond traîtresse.....

Le vieux chef, attentif, à la seconde psychologique, lâchait l'aviron-gouvernail, et, d'un bond, prenant le passager, le jetait à l'eau en même temps que lui ! Puis, à grandes brasses, il le ramenait à terre, si loin qu'on fût !...

Il n'est pas d'exemple où un Européen eût été abandonné, très peu où il ne fût pas sauvé !

Et, quand la fatalité voulut que l'Océan eût à compter des victimes de plus, on pouvait être
que le flot inconscient ramènerait deux
troitement enlacés, le noir, même dans

la mort, n'abondonnait pas celui dont il avait la charge !

Maintes fois, aussi, les firmes avaient à envoyer des espèces dans les comptoirs éloignés, que ne desservait pas le service des Postes, et pour cause....

Que ce fut un piéton, un chef piroguier qui en fut chargé, peu importait : on lui remettait la liasse de billets et il y en eut souvent pour des sommes considérables, et l'un ou l'autre attachait le paquet dans un lambeau d'étoffe, autour de la poitrine, et en route ! Ne croyez pas surtout qu'il ignorait la valeur de ce qu'il portait ainsi.

Il y eut, certes, des accidents, des retards, jamais de disparition ! Ou, quand on retrouva le corps du porteur, le dépôt était à sa place, et il ne manquait rien !...

On cita le cas de piétons qui s'étaient égarés dans la forêt inextricable, y était morts de faim, et que, plus tard on découvrit, l'argent à sa place et la somme intacte...

Comment ne pas voir là, deux choses :

1° la confiance du blanc en l'honnêteté du noir, et :

2° le dévouement et la loyauté de ces indigènes.

Et pourquoi ne pas le dire ?

Le blanc nouvellement arrivé au milieu de ces retardataires dut s'y prendre bien sagement, bien habilement même, pour obtenir si vite semblable collaboration !

Quant au noir, n'en doutons pas, s'il avait été un tant soit peu maltraité et, si peu que ce fût, indisposé contre le blanc, il n'aurait pas manqué, de temps à autre, de trouver là de jolies occasions de vengeance !...

UN PASSAGE DE BARRE

UN PASSAGE DE BARRE

(SAUVETAGES NOIRS ET BLANCS)

Douze Kroomens sont assis sur les bords du surfboat (ou baleinière de barre), le patron est debout à l'arrière les jambes écartées et, face à l'avant, tenant obliquement l'aviron qui doit entre ses mains remplir office de gouvernail.

Nous, les blancs, nous sommes adossés, presque assis, aux barres d'écartement du boat, et nos mains s'y accrochent nerveusement.

« A-â-â-aaa ! â-â-â-aaa ! ôôô-ôôô-ôôô... â-â-â..... »

Le chant des pagayeurs continue régulier sur deux tons, une partie élevée, en flûte, l'autre en voix de poitrine, ou baryton, et toujours même cadence. Chaque fois que les douze pelles triangulaires des pagaies s'élèvent en l'air, puis restent ainsi en arrêt une seconde, le chant part, et se termine en baissant de ton et de force, au

moment où l'eau est fouettée par les pelles dentées.

La lame furieuse nous envoie des gifles humides de temps à autre ; et comme elle semble dire : « Ah ! vous êtes bien à l'abri là-dedans, hein ? Mais venez un peu par ici... » et clac, un embrun plus vif vous emplit une oreille et s'écoule dans votre vêtement, le long du cou, de la poitrine, etc...

Ah ! qu'il fait donc beau pourtant, vers là-haut !... vers le ciel si bleu, si pur ! et qu'il fait donc vilain et menaçant à la surface tourmentée de l'Océan furieux !

Nous ne devrions pas, paraît-il, tenter aujourd'hui, ce passage de la barre, qui rugit..... et tonne..... là-bas !...

. . . . . .

Ce sont, en effet, de loin, d'affreux roulements, un fracas semblable à celui des grands vents et des forts tonnerres..... sous lequel tout le rivage tremble et reçoit des trépidations dans le genre de celles des secousses sismiques.

. . . . . .

Nous sommes là quatre blancs, parce que le vapeur qui nous a apportés a dû reprendre le large sans pouvoir escaler plus longtemps, et il faut absolument passer la barre, pour débarquer à Grand-Lahou.....

. . . . . .

Un serrement de cœur ! Une lame plus forte que les précédentes vient de se retirer, et..... subitement coup de théâtre, nous nous voyons en eau calme ! Que masque ce calme apparent ?... Et toujours là-bas, vers la terre, nous entendons le vacarme effroyable..... De plus, nous distinguons très bien à présent, les dernières lames qui se brisent avec fureur à huit ou dix mètres de hauteur !...

Le silence !... Les pagayeurs ont cessé brusquement leur chant, ils ne pagayent plus. Que se passe-t-il ?... Le patron (cacatois) tient son aviron de queue, vertical, lui-même s'arc-boute, raidit ses jambes et un pli soucieux barre son front, visiblement !...

Un coup d'œil à l'arrière, d'où il attend la vague monstrueuse..... Tous les pagayeurs ont les yeux rivés sur lui, qui est, à cette minute, l'âme de la résistance et le chef, dans toute l'acception du mot !

C'est de sa bouche crispée qu'on attend l'ordre, impatiemment, mais pas sans émoi !... Encore un regard à l'arrière, puis un geste..... et toutes les pagaies tombent, mais sans chant cette fois ! Il semble que nous sommes soulevés doucement, doucement nous montons, nous allons vers les nuages, vers le ciel, puis : pflac..... chute dans un abîme !... Jamais on ne se serait cru

si haut ! puis subitement entourés d'eau.... Nous sommes mouillés, les pagayeurs n'arrêtent pas, on s'élève encore, on monte, et..... qu'arrive-t-il ? Voici que nous tombons en arrière.... le surfboat se dresse, se cabre, tel un cheval devant un mur..... on se remet et on repart ! Nous voici repartis, mais est-ce bien sous la propulsion des pagaies ?... Le surfboat saute, s'élève, monte encore, nous ne voyons plus que de l'eau autour et, plus haut que nous, eau furieuse, écume, océan rageur.....

« A l'eau, à l'eau », à peine avions-nous entendu ce cri que les pagayeurs ont sauté et leurs pagaies les ont devancés, ils nous ont aidés à nous précipiter à notre tour..... puis pftt..... pftt..... je patauge, j'ai les oreilles pleines d'eau, et des coups sur la nuque grand Dieu ! quels coups ! et encore des gifles, une seconde et je vois le boat retourné qui vient sur moi..... c'est la fin ! Non, il est passé..... Je nage sans avoir une idée de ce que je fais, je me sens roulé et comme enveloppé de je ne sais quel vêtement de plomb ! roulé, je suis roulé, serré, j'étouffe.....

. . . . . .

Et, subitement, je m'évanouis après un coup très, très violent reçu je ne sais sur quelle partie du corps.....

. . . . . .

Quelques minutes après, j'étais là sur le sable, tout transit, étourdi, courbaturé. Un grand diable de Kroomen que je reconnais, c'est Avis, rit de toutes ses dents, il rit de mon étonnement.

Ensuite, je vis à droite, à gauche, des blancs, des noirs s'agitant. Mon ami Lemenant et son associé Gauvin sont là qui apportent des réconfortants !

On part à la factorerie à cinq cents mètres de la plage. Et Avis que j'ai fait appeler me rend compte de ce qui s'est passé :

« Deux seulement y a restés, môssieur, deux, y a Songo et Tchicaya ».

Nous avions capsayé (chaviré) entre le second et le troisième volute ou rouleau de barre.

Mon camarade V.....e, aucunement étourdi, put sauver deux noirs et aider les autres Européens à se tirer d'affaires. Les Kroomens avaient d'ailleurs tout de suite songé de leur côté à nous porter secours. Quant à moi, je devais la vie à ce bon Avis qui n'en semblait pas fier exagérément, mais seulement très heureux à l'avance, du bon cadeau que je ne devais pas manquer de lui faire, et il l'avait bien gagné !

Malheureusement, deux de ces bons pagayeurs périrent, et ce ne fut que quelques heures après que l'on put recueillir leurs corps sur la plage ;

la mer les avait entièrement brisés et mis en lambeaux.

Deux morts ! Et sans doute la barre n'avait pas reçu son compte, puisque peu après, elle prit encore quatre Européens un peu plus loin, à Tabou.....

Ah ! la terrible concierge que cette barre ! et quels braves gens que ces noirs spécialisés pour la franchir.! Quels braves gens, et quels gens braves quand ils s'en mêlent.....

. . . . . .

Comme on le voit encore par cet exemple, il y a indiscutablement, noirs et noirs !...

. . . . . .

NAIVETÉ ET CONFIANCE CHEZ CERTAINS NOIRS

NAIVETÉ ET CONFIANCE CHEZ CERTAINS NOIRS

A Bassam, un dimanche après-midi, je fus dérangé par mon boy qui me dit :

« Monsieur, c'est Boumba qui veut parler toi ».

« Fais-le monter. »

« Bonjour Boumba, qu'y a-t-il ? (silence). Allons, veux-tu parler ? (Boumba tourne sa coiffure entre ses doigts). Allons, parle Boumba et pourquoi pleures-tu ? »

. . . . . .

« Oh ! Oh ! ô... ô... (sanglots). Moi, môssieu, y a peur beaucoup et plus encore..... y a peur, ô... ô... ô..... Ecoute bien ton oreille, môssieu, y a ti sais bien, capit'aine Diaison (Diraison nom véritable), y a gueulé fort Boumba. Y a gueulé trop fort, pas fort pour son bouche non, pas fort beaucoup bruit, non, mais fort quand même, méçant quoi..... Et moi, Boumba, y a

pas content et ni veux plus retourner à Badou-Badia (1) (vapeur) ».

« Enfin, Boumba, veux-tu me dire pourquoi ? Je parie que tu as encore bu du gin ou de l'algougou (tafia) ».

. . . . . .

« Moi, pardon môssieu, beaucoup pardon, je saoûlerai plus moi, pétète bin encore pitit peu, mais comme ça hier non plus, zamais fini ».

« Enfin, dis-je, tu ne voudrais tout de même pas que le capitaine te donne cadeau pour t'être pochardé, animal. Il t'a attrapé, c'est trop juste. »

« Pardon, môssieu, pardon, pardon, mon patron, je ne veux plus aller Badou-Badia, cap'taine il y a dit : « Boumba si toi ti saoûle encore, toi, je ti fous dans la chaudière..... » Oh ! môssieu, c'est trop méçant, cap'taine y fout dans çau-

(1) Ce nom Badou-Badia avait été donné par les noirs parce qu'ils avaient remarqué que les pales des roues arrière produisaient en battant l'eau exactement les sons que la prononciation de ces deux mots rappelle : Badou-Badia. Tous les habitants indigènes appelèrent ainsi nos bateaux à roues, comme ils appelèrent le Tchéké-tchéké un bateau à hélice dont la machine à vapeur produisait Tchéké-tchéké à leurs oreilles.

Le chemin de fer était appelé par eux, le « Bateau la Brousse », à cause du sifflet sans doute.

dière, ya trop di feu, beaucoup. Pardon... pardon..... »

. . . . . .

« Mais, voyons Boumba, dis-je, conciliant, puisque tu ne veux plus boire, tu ne crains rien ».

« Ça oui, c'est vrai, mais ça fait rien, môssieu, pétit bien que Boumba boira quand même un zour..... alors ? ? ? »

. . . . . .

Quand je me remémore cette scène et que je revois ce pauvre noir affolé, je ne ris pas du tout de sa frayeur. Notez que Boumba était intelligent, un excellent chauffeur, un peu mécanicien même, et très adroit.

Et, si je raconte cette histoire, c'est que j'ai trouvé là, une série d'observations intéressantes dont je veux faire part au lecteur.

Cette frayeur, naïveté, fraîcheur d'âme, si vous le voulez, ce cerveau de primitif indiquait à mon avis, d'abord une confiance illimitée en la parole du chef blanc.

Boumba, je le répète, était loin de manquer d'intelligence. Et s'il n'avait eu pleine confiance en ma bienveillance qu'il lui savait acquise, croyez bien qu'il ne serait allé nulle part montrer cette inquiétude.

Mais voilà, le capitaine de Boumba ne devait

pas mentir ; donc, puisqu'il menaçait, le danger était réel.....

Enfin, je ne crois pas inutile de vous donner là un exemple de la manière assez douce de nos officiers de traiter leurs indigènes.

Inutile d'ajouter que ce bon Diraison rassura Boumba tout en le menaçant de le punir en cas de récidive. Et cette inquiétude suffit à rendre sobre notre bon chauffeur qui devait d'ailleurs mourir, peu après, de façon assez tragique.

UNE ÉQUIPE DE BONS NOIRS

UNE ÉQUIPE DE BONS NOIRS

Une équipe de bons baleiniers pour mon service de rade, au Gabon, ne put s'habituer à mon départ lorsque je dus quitter cette colonie.

Ils firent tant et si bien, que mon successeur me les envoya certain jour par un paquebot, et que force me fut bien d'accueillir ces diables noirs si têtus.

Et pourtant que d'attaches certains d'entre eux ne laissaient-ils pas au Gabon !

L'un, le grand Regombe, le ténor de la troupe, était trois fois marié à Louis (village près de Libreville). Un autre avait deux frères à la plantation de l'ami de Bruchard, près de Libreville. Enfin, je fus étonné de voir ces hommes qui me semblaient, en temps normal, assez indifférents, quitter leur pays pour aller vers l'inconnu qu'était pour eux la Côte d'Ivoire, retrouver un ancien chef.

De la Côte d'Ivoire, ils ne connaissaient absolument rien, sinon ma présence à Bassam.

Il y avait un peu de toutes les races du Congo et surtout du Gabon. Un mayomba, un loango, deux des environs de Libreville, un d'origine sénégalaise dont la famille habitait le Gabon, un autre de l'Oubanghi, venu à la Côte on ne sait comment, formaient bien l'équipe de la composition la plus éclectique qu'on put voir.

Chose curieuse, tous vivaient ensemble dans un accord parfait; et dès que surgissait un petit sujet de discorde, en toute confiance ils venaient me soumettre le conflit, à moi, le blanc, qui devait le régler sans délai.

Et tous, toujours, acceptèrent la décision avec une bonne humeur touchante et la plus grande confiance.

Certain jour, par exemple, l'un d'eux ayant abîmé une couverture à l'autre, il y eut exceptionnellement drame, parce que, malade, je n'avais pu arbitrer. Ce fut heureusement, comme je le raconterai plus loin, mon bon Loembé qui arrangea l'affaire à ma place pour qu'on ne me dérangea point.

Regombé était un grand diable qui, à jeun, était un agneau d'une douceur étonnante. C'était aussi le plus courageux noir qu'on put imaginer.

Malheureusement, dès qu'il avait pris de cet

ignoble alougou (tafia de traite), bien que continuant son service, il restait discipliné en face du blanc, mais ne pouvait plus supporter d'un noir, d'une autre race, le moindre regard de travers. Un mot qu'il entendait et interprétait bien ou mal, et il devenait terrible. C'était Regombé.

Aussi le capitaine ne le laissait jamais trop s'écarter. C'était prudence.

Un jour, à Libreville, une ancre fut perdue au large par dix ou douze mètres de fond. Toute mon équipe plongea et replongea à qui mieux mieux, et cela plusieurs heures durant, mais en vain.

Regombé, aussi essoufflé que les autres, mais plus orgueilleux insista, et après plus de soixante plongées de plus en plus longues et pendant lesquelles je tremblais dans ma baleinière, de plus en plus pour lui..... il parvint à frapper (attacher) sur l'ancre le filin sauveur.

Le soir un thé bouillant aromatisé comme il convenait, et mes baleiniers étaient les hommes les plus heureux du monde. Surtout, parce qu'ils avaient la conviction, l'impression très nette, d'avoir accompli une action agréable au blanc, et réalisé une chose très difficile.

Dans cette équipe se trouvait ce brave Boumba dont j'ai raconté la frayeur d'être mis dans la

chaudière par son capitaine, s'il buvait encore. Et ce fut lui qui provoqua bien involontairement la dislocation de ce groupement d'hommes dévoués.

Le vapeur sur lequel mes Gabonnais étaient embarqués se trouvait certain dimanche, dans la lagune, à Grand-Bassam.

Vers minuit, le capitaine qui le commandait, le brave Diraison, vint me réveiller en m'annonçant qu'un de ses hommes s'était noyé. J'allai donc vivement à bord, et j'eus en effet le grand chagrin de trouver là ce pauvre Boumba l'homme si naïf, le plus aimé de l'équipe à cause de sa douceur de caractère..... étendu sous un drap blanc, sur le pont du bateau.

Et il était mort, bien mort, hélas!.... Car ni les tractions de la langue, ni aucune réaction ne parvinrent à le ranimer.

Il était tombé, s'étant dans un demi-sommeil approché du bord pour satisfaire un besoin... et était coulé immédiatement par quatre ou cinq mètres de fond. Congestion certainement, car c'était un plongeur de première force.

Ses camarades entendirent un cri, une chute, mais ne sachant pas exactement à quel endroit devaient porter leurs recherches, ils avaient plongé et replongé trop longtemps sans résultats. La nuit était fort obscure. Enfin l'un d'eux,

Tatti, put saisir ce pauvre corps déjà enlisé dans la vase de la lagune, et l'amener à bord ! Pendant ce temps les caïmans rôdaient tout autour, et aucun des hommes ne s'en préoccupa, il s'agissait de leur arracher Boumba et ils y réussirent, mais hélas ! trop tard...

Le lendemain, le capitaine ne fit pas simplement procéder à l'enterrement à la mode indigène, pour les pauvres (1), il voulut honorer la dépouille de ce bon serviteur qui était mort si loin des siens, attiré ici par attachement à un blanc !

Un luxueux cercueil en okoumé fut confectionné par un charpentier sénégalais, et tous les compatriotes de Boumba (Loangos nombreux à Bassam depuis l'installation de services fluviaux), vinrent à l'enterrement.

Les indigènes de Bassam firent le tam-tam comme pour l'un des leurs, les fifres et l'accompagnement des chanteurs apolloniens précédèrent le cerceuil porté par l'équipe du vapeur, jusqu'à sa dernière demeure.

Pauvre Boumba ! Ce ne devait pas être le feu, mais l'eau, qui arrêterait ton existence de bon vieux fidèle ami du blanc.

Les camarades de Boumba furent très touchés

(1) Car les riches indigènes ont des obsèques somptueuses.

des si délicates attentions de leur chef et leur dévouement pour lui déjà grand ne fit que s'en accroître.

Néanmoins, il fut impossible de faire dissiper dans l'esprit de ces simples, la croyance superstitieuse que la mort de leur ami était une menace pour eux tous.....

. . . . . .

Qu'avaient-ils à se reprocher ?

Nul ne s'en rendait compte, mais le doute persistait en eux... et le doute on le sait est une chose terrible !

Sans doute, le mauvais esprit leur reprochait d'avoir abandonné là-bas... village, femmes, enfants, fétiches... qu'on ne doit jamais quitter, même pour une année et c'était leur cas ?

Et cependant ils avaient bien payé ce que le chef du village avait demandé. Alors quoi ?...

. . . . . .

Ils devinrent tristes, taciturnes, inquiets, cependant jamais leur service n'en souffrit. Pourtant toutes les occasions devinrent bonnes pour chercher l'oubli dans l'alougou (eau-de-vie).

Enfin l'un d'eux tomba sérieusement malade et au cours de sa maladie, il avait constamment des hallucinations et le pauvre Boumba revenait sans cesse dans son délire. Le Docteur fit rapatrier le pauvre diable.

Presque en même temps, je rentrai moi-même en France.

Dès le lendemain de mon départ, ce fut la fin de l'équipe. Il fallut les rapatrier par le premier vapeur, car trop de fils s'étaient rompus, qui les attachaient à cette existence provisoire en exil.

Mais cet exemple de dévouement, d'attachement, ne méritait-il pas d'être mis en lumière ?

Comment n'aimerait-on pas de si braves gens ?

LOEMBÉ

QUI RESTA DOUZE ANNÉES PRÈS DE MOI

EN AFRIQUE

LOEMBÉ

QUI RESTA DOUZE ANNÉES PRÈS DE MOI EN AFRIQUE

Exemple de délicatesse (dont peu de domestiques blancs voudraient ou pourraient offrir un semblable à notre admiration).

J'ai eu près de moi, en Afrique, pendant plus de douze années, un indigène de Loango, auquel j'étais fort attaché, et duquel je n'eus jamais à me plaindre. D'intelligence moyenne, son seul défaut (hélas personne n'est parfait) était celui de ne pas savoir *faire faraud*, c'est-à-dire être coquet.

A part cela, un serviteur extrêmement délicat et dévoué. Je vais immédiatement en donner un exemple.

Certain jour, à Grand-Bassam, je dus garder la chambre, ou au moins rester à l'ombre pour guérir un assez violent accès de fièvre.

Loembé, bien entendu, était au courant. Et, inquiet, il venait à toutes occasions, en créant même d'imaginaires besoins de se présenter, sans

bruit, près de ma compagne, pour s'enquérir de mon état.

Un grand diable de matelot de l'équipage; dont j'ai déjà parlé, Regombé, vint ce jour là furieux à la maison pour protester contre un de ses camarades qui, disait-il, lui avait dérobé ou détérioré une peau de mouton qui lui servait de literie.

Doublement furieux de ne pouvoir en appeler à mon arbitrage, il était allé prendre un peu de consolation malheureusement dans une bouteille de gin. Désastre ! Il ne parlait plus que de tuer son adversaire, et il eût été je crois parfaitement capable de le faire. Avant tout, il voulait absolument me voir. On avait essayé de le calmer, impossible. Le chef que j'étais, devait à ses yeux guérir ce malheur, soit en exigeant la restitution, soit en obtenant le remboursement de l'objet, etc., etc.....

Loembé fit l'impossible pour l'empêcher de faire du bruit, tellement il craignait de me déranger.....

Et enfin il y parvint !

Mais on ne devinerait jamais quel moyen employa ce bon noir, pour éviter à son chef malade cette petite contrariété et ce bruit ?

Loembé qui, à ce moment, possédait quelques économies, n'hésita pas à sacrifier dix francs

(grosse somme à cette époque pour un petit boy) et paya le dégât au fou furieux qu'il apaisa immédiatement de cette manière !

Bien mieux, jamais je n'eusse pu apprendre ce détail, si le hasard, quelque temps après, ne me l'avait fait signaler par un autre indigène.

Franchement, trouverait-on beaucoup de domestiques blancs capables d'un semblable geste, surtout étant donné qu'il devait être ignoré de celui auquel on le dédiait ?...

QUELQUES PENSÉES ET SOUVENIRS DE MON FIDÈLE LOEMBÉ (1) SUR LES PORTUGAIS

J'aimais bien ce Loango, parce que chose assez rare, je dois l'avouer, il était grand ami de la vérité. Et c'est chose précieuse, plus encore là-bas peut-être qu'en Europe.

Jamais je ne l'ai entendu mentir, ni même exagérer. Aussi prenais-je plaisir à apprendre, par l'intermédiaire de ma femme, qui lui inspirait toute confiance (une blanche d'Afrique, qui, n'en déplaise à l'auteur de Batouala, fut une coloniale

(1) Voir les notes à la fin de l'ouvrage.

admirable encore celle-là...) un tas de petits secrets, autant de coins assez ignorés, mais curieux, du cerveau de mon bon serviteur.

Certain jour, par exemple, ma femme l'ayant interrogé sur la question du langage employé à Loango (le portugais) il répondit : « Madame tu t'étonnes que je parle portugais. A Loango tous parlent ou comprennent ce langue-là. Macaya; le chef de mon petit village; il est très vieux, plus vieux encore. Lui, il a beaucoup vu, beaucoup retenu. Son père encore plus, et lui sait tout ce que son père a laissé dans ses oreilles. Il nous dit dans chaque palabre où il parle longtemps, longtemps comme tu vois couler l'eau la pompe, Madame, toujours y parle comme ça, et bien. Il a dit y a longtemps, longtemps on a vu là-bas à Loango et Mayumba, le Portugais comme on voit à présent le Français. Et c'est pour ça que là-bas tous y savent la langue du Bacalia (1). Oui, Madame, ça veut dire le morue, le merluche, le bacalia.... Et tu sais pourquoi le blanc portugais il est appelé comme ça ? C'est que toujours lui, il apportait beaucoup de bacalia, beaucoup de morue. Alors ti comprends, Madame ? Aussi là-bas on les aimait beaucoup à Loango, à Mayumba, par toute la côte où ils

(1) Orthographe portugaise Bacalhâo (morue).

passaient, ils donnaient beaucoup de bacalias, et ils avaient beaucoup mêmes manières que noirs, mêmes goûts, la pêche, tout ça, ti sais, c'était bon. D'abord le Portugais ile pas méçant di tout. Pas comme le zallemand ti ti rappelle madame, le monsieur G.... li méçant pour ses boys, c'était un zallemand. Le zespagnol aussi n'a pas bon. Le portugais zamais y se saoulait, pas comme zallemand, madame... qui bat ses blancs même, toujours saoul, toujours lui gueuler, toujours lui taper....

« Le portugais, il avait de bons factoreries, maison Silva, maison Touza, comme B..., il avait marié avec française, c'était bon ça. Grand ami à Macaya. Et c'est lui qui un zour là-bas il a empéçé un bateau méricain (mauvais encore çui-là, madame) à embarquer captifs. C'est un zanglais, un bon zanglais, avec un portugais bateau de guerre avec canons qui empécé le voleur de captifs de partir. Ah ! On s'en souvient là-bas ! Le portugais, zamais il n'appelle « nègre ni sauvage » son boy et comme toi aussi, ça nous aimons beaucoup madame. Macaya dit toujours comme ça. Le français des fois pitipeu y crie, mais pas souvent. Le zanglais y pas crié beaucoup godam ! mais y tapé un peu souvent. Le zallemand y toujours saoul, y frappait blancs, noirs, tout ce qui trouve, ça c'est mauvais. Le méricain on voit

plus que le mission, mais c'est bon, c'était seulement mauvais autrefois quand y prenait captif. Mais le bacalia (portugais) toujours bon.

« Et le français avec le portugais toujours y font camarades. Tu ti rappelle Madame B.... s'était mariée avec un bacalia, elle Française (1), et bien elle il était bon pour noir, alors tous Loango aimaient femme blanc. Mais Matava dit aussi que le noir est bien avec les Français, seulement y a trop l'impôt madame, etc. (3 francs par an c'est beaucoup !)

(1) Là, Loembé faisait erreur, c'était une Espagnole mariée au contraire à un Français.

NAIVETÉS. LÉGENDES

NAIVETÉS. LÉGENDES

Et ce bon Coffi, après m'avoir raconté que Verdier entra dans le Comoé, de telle et telle façon, à telle et telle époque, puis la guerre entre les Apolloniens et les gens de Moossoun, ajouta :

« C'est vrai que vous autres blancs vous avez apporté de bonnes choses. Mais nous ne vous avons pas attendu pour avoir de bons tabacs, des feuilles, des racines, que les vieux connaissent bien, mon père, son père aussi, tous en fumaient. J'ai encore son vieux, vieux pipe à la case.

«L'alougou (eau-de-vie). Bien sûr que c'est fort et bon, que ça saoule. Mais les vieux avaient du bon l'eau de feu déjà, comme ils avaient le bon huile de palme, comme ils aimaient le bangui (vin de palme) et le bière du pays... on se saoulait pétètre encore plus avant, parce que on avait plus souvent occasion de tam-tam et qui il n'y avait pas besoin permission du commandant pour faire tam-tam.....

« Et puis : « Vous autres blancs, vous êtes des savants, des sorciers, des esprits de l'autre monde venus dans vos peaux d'écorchés en récompense d'une vie précédente qui fut bonne. Dans cette précédente vie vous avez sûrement été noirs et c'est malgré vous que vous revenez dans ces pays-ci qui vous y attirent encore.

« Voilà ce que savent beaucoup d'entre nous. Tu ne l'en doutais pas hein ?

« Mais laisse-moi palabrer tout seul ; je vais encore plus t'étonner.

« Sais-tu comment tout ce qui est bon est venu ici comme chez toi, le blanc ?... Les noirs qui sont allés chez les pères la Mission, m'ont rapporté que le père savant disait que son bon Dieu à lui, il avait tout fait en sept couchers de soleil. Ecoute, je ne veux pas dire menteur à ton ami, mais c'est trop simple son explication, ne crois-tu pas ?

« Vois le feu, vois l'eau, vois tout le reste, il ne sait pas expliquer ce que c'est ni d'où ça vient !

Ce serait trop long à tout te dire, mais pourtant, écoute un peu l'histoire des voyages du Grand Esprit, celui qui vient toujours de l'autre côté des montagnes du feu-éteint (l'or, monts du Baoulé Sud).

« Chaque fois que lui est venu, il a laissé un cadeau. Une fois le banane, une autre fois le kola,

une autre fois le coco, une autre fois le feu, une autre fois di l'eau... ça à cause di poissons. Sais-tu que les deux plus grands ennemis de la terre, c'est l'eau et li feu ?

« Mais li feu, c'est bien plus fort toujours. Regarde l'eau comme elle fuit.... t'es tu demandé. quelquefois pour quelle raison les rapides sont si méchants les rivières couri (courent) si vite ?...

« N'en doute pas, c'est l'eau qui a peur... il est effrayée d'être pas si forte que li feu qui court après ; elle s'enfuit court, court toujours chercher refuge près de son mère, le grand rivière (l'Océan). Si l'eau ile plus forte alors tu le vois tout de suite rester tranquille, et là il est heureux et le feu ile est occupé ailleurs, ça se voit bien.

« Entre dedans, tu verras, comme il est froide parce que le feu ile loin loin. Au contraire, quand il y a peu d'eau, si tu le forces à entrer en guerre avec le feu ile cherche toujous à f..... le camp (l'eau qui bout).

« Ecoute alors le bruit qui fait l'eau, écoute le bruit qui fait le feu... Mais on a besoin si tu veux pas que le feu y mange ton riz ou ton banane il faut mettre l'eau pour les défendre. L'eau y veut sa part et y fait palabre avec le feu. Alors quand tu vois que ça va se gâter, que le feu ile encore une fois le plus fort, vite ti retire ton riz, ton banane, mais attention touche pas ni le feu ni l'eau,

tous deux colère y te mordraient..... etc., etc...

« Il y a un grand ami du feu, son fétiche qui est là-haut (Soleil) celui-là jamais ne laisse reposer l'eau toujours il la met en colère (Tempêtes).

(Et sur la formation des nuages) :

« Tous les esprits des hommes qui sont morts, tu vois quéquefois pour s'amuser ils viennent matin ou soir, aussi la nuit. Pitites fumées partout y n'y a pas moyen regarder d'une case l'autre case. Et puis on voit ça sortir de terre...

Et puis ça s'élever, s'élever... et on les voit qu'y couri qu'y couri (courent) comme des pirogues là-haut... et y vont en voyage loin, loin... (brumes et nuages) etc., etc...

Croyances très tenaces encore partout, et qui forment le fond des discours des anciens qu'on admire alors comme étant des sages... et des savants !...

ASSOCIATIONS, SYNDICATS, MUTUALITÉS, COOPÉRATIVES, etc...

ASSOCIATIONS, SYNDICATS, MUTUALITÉS, COOPÉRATIVES, etc...

Association, syndicat, mutualité, etc..., etc..., de grands mots souvent sonores, mots que, hélas ! la politique a toujours utilisés ou combattus suivant les circonstances ; et que l'on retrouve cependant, non plus seulement en paroles, mais en réalités, dans les formations primitives de certains noirs.

Là, le chef de famille a pris l'habitude de grouper autour de lui ses femmes et ses enfants, ses esclaves quand il en a. Les cases de chacun entourent la sienne ; presque toujours une palissade de bois clôture cette sorte d'îlot familial, où tous travaillent et vivent en commun.

Chacun apporte le bénéfice de son effort, chasse, pêche, culture... et le chef en fait la répartition également.

Sorte d'association tacite, mais efficace.

Ailleurs, les indigènes exerçant la même profession, forment aussi une association ; tels sont, par exemple, les pêcheurs d'Azuretti, petit village de la région de Bassam, qui, dans des embarcations fragiles, se livrent à la pêche en pleine mer.

Le produit est réparti entre tous, et il est rare qu'il y ait la moindre discussion lors du partage.

Mais, le modèle de ces organisations, du moins celles que j'ai pu constater là-bas, me semble bien être celle de ces grands villages des Lagunes Ebrié, où, exceptionnellement, la population est parfois nombreuse et très intéressante. Qu'on en juge :

Les Lagunes. — Pêcheries organisées

Les lagunes de la Côte d'Ivoire sont de véritables lacs entièrement livrés à l'exploitation de la pêche, et sur une grande échelle. Et cela depuis des siècles !

Des barrages faits de treillages en bambous, lianes et filets, de végétaux fibres divers, sont installés de telle façon qu'ils arrêtent, puis canalisent vers des culs-de-sac, véritables fonds

de nasses, tous les poissons petits et gros. Et le poisson y abonde.

Il y a bien un rival, un ennemi, et qui foisonne aussi le brigand, c'est le caïman, grand pêcheur devant l'Eternel, mais bast ! On pique des fétiches sur les pieux des pêcheries, et on en écarte ainsi une quantité !...

C'est du moins la croyance générale, et aussi bien ces caïmans ont-ils quelque droit au poisson, puisque ce sont généralement d'anciens méchants chefs réincarnés !

Certaines de ces pêcheries sont exploitées par quelques petits groupements, autonomes, et on n'a pas vu encore les pêcheurs d'une région empiéter sur l'autre.

L'un des plus importants de ces groupements, qui ne comprend pas moins de dix mille individus, possède depuis un temps extrêmement reculé, au dire des anciens, une organisation qui mérite de retenir l'attention :

Tout homme solide est pêcheur.

A droit à une part tout individu reconnu comme fournissant à la communauté une part de production.

Tous les ans, le poisson pêché est conservé, fumé, boucané, puis vendu à des intermédiaires qui le portent à des caravanes s'enfonçant dans le Soudan.

...A l'occasion de la fin de la saison de la pêche, a lieu une fête dite « Fête de l'Or » sans doute parce qu'on y partage du précieux métal, ou que hommes et femmes y étalent tous les bijoux. La fête de l'Or est évidemment enguirlandée de tams-tams, palabres, beuveries, et de tous les plaisirs interdits, sauf à de rares occasions, au cours de l'année de labeur.

Au cours de cette fête, dans une de ces palabres (1) ou réunions publiques où parlent les anciens, est décidé le partage annuel entre tous les membres de l'association, sur la base suivante : à partir du jour où est accepté avec droit à une part, autrement dit reconnu ouvrier majeur, un individu, toutes les années suivantes son droit s'augmentera d'une part supplémentaire.

De cette façon, lorsqu'il arrive à une dizaine d'années de cette profession, le pêcheur est un homme déjà fortuné. (C'est du vrai socialisme.)

Il est d'usage de reconnaître à ceux qui, par un accident ou une maladie, sont devenus moins propres à l'exercice, et quelquefois infirmes, un nombre de parts égal à ce qu'ils touchaient l'année précédant leur retraite. Car on les met

(1) En Afrique on emploie indifféremment le genre masculin ou féminin pour le mot « palabre ».

de côté, ils s'occupent de travaux tels que entretien des cases, des plantations, peu de chose enfin.

Et c'est bien là qu'apparaît un côté curieux de cette organisation. Le groupe des travailleurs valides a le plus grand intérêt à mettre en retraite, c'est-à-dire de côté, les vieillards, ainsi que les infirmes, qui sans cela verraient augmenter indéfiniment leur nombre de parts, alors que, d'un autre côté diminuerait leur rendement..... Cela est évité, on verra comment.

Il est de règle absolue que quiconque quitte le village, quitte la Communauté, perd non seulement tous ses droits précédemment acquis, mais devient un étranger, presque un ennemi (syndicalisme).

Il faut dire que ces noirs défendent farouchement, au regard des inconnus, des intrus, le fonctionnement de leurs institutions, comme aussi leur état de fortune. On a vu de ces villages condamnés à une amende de plusieurs milliers de francs, expédier à l'administration, beaucoup plus, en poudre d'or, pour avoir la paix et sans plus tarder !

C'est à cette fête de l'Or qu'on décide, je le répète, qu'un tel et un tel sont nommés « Hommes » (à part entière), ou qu'un tel passe au rang des vieillards, des anciens (mutualité).

Enfin on y discute les accidents (d'ailleurs paraît-il, fort rares) et l'incapacité et la mise à l'écart avec parts, jusqu'à sa mort, du défaillant.

Les femmes et les enfants qui ne peuvent encore accompagner les pêcheurs, travaillent à la confection des filets, réparations diverses, préparation et boucanage du poisson, etc..., etc... Ce poisson séché sur les toitures en chaume, est mis ensuite en silos pour être gardé jusqu'au jour de la vente.

Certaines années, il est vendu en plusieurs fois ; dans ce cas, le chef et les anciens conservent tout le produit de la vente jusqu'à la fête de l'Or : ce qui prouve que ces pêcheurs ont de fameuses économies !.

Enfin, n'est-ce pas là une des preuves que rien n'est absolument nouveau quelque part sur Terre ?

Et que, tout de même, certains de ces primitifs ont des dispositions à admettre des règles de la société, et ont déjà réalisé ce que nous avons en Europe tant de peine à créer et à entretenir entre civilisés ?

Malheureusement, chez ces gens, travailleurs et amis de l'ordre, les épidémies, l'avortement, la syphilis, et surtout le fétichisme, enrayent tout progrès.

Ces gens, qui n'eurent jamais rien de commun

hélas ! avec le « blanc » ne prospéreront que lorsque le médecin blanc aura pu y faire ce qu'il a fait un peu partout : vaccination, hygiène obligatoire, soins gratuits et obligatoires, lutte contre la destruction de la race, où il est toujours le vainqueur ! Mais c'est difficile, il faut partout, pourrait-on dire, aller à l'assaut, et vaincre de véritables forces !

Cependant, ces idées d'associations, de rares qu'elles étaient, semblent encore avoir pris une plus grande extension chez les noirs, depuis que bon nombre d'entre eux ont été en France ces dernières années.

Et l'on trouve de plus en plus des groupements réguliers d'indigènes en vue d'un but commercial déterminé.

EXEMPLE D'ORGANISATION PLUS RÉCENTE ET PLUS PROCHE DE NOUS

EXEMPLE D'ORGANISATION PLUS RÉCENTE ET PLUS PROCHE DE NOUS

L'an dernier, au Sénégal, grâce à l'initiative d'un des leurs (maire de Rufisque) il a été constitué un syndicat des cultivateurs et traitants exclusivement indigènes, ayant statuts, règlements intérieurs, conseil d'administration, inspecteurs, surveillants, et ayant déjà *passé des marchés d'arachides !...*

L'expérience semble même devoir donner de bons résultats (si mes renseignements sont bons) puisque les intéressés escomptent avoir déjà à se partager un bénéfice coquet à la fin de la traite !

Et les organisateurs espèrent l'an prochain créer, dans les mêmes conditions, une coopérative centrale qui les approvisionnerait de tout ce dont ils pourraient avoir besoin.

Il faut ajouter que, même dans le Syndicat

ainsi créé, et qui a reçu l'appui du Gouvernement local, il a été prévu une Caisse de secours pour le chômage et la maladie.

. . . . . .

Après cela, quand on vous parlera de « noirs » tout court, allez donc généraliser !

J'ai volontairement pris ces exemples en deux points bien éloignés et bien différents de l'Afrique noire surtout au point de vue civilisation !....

Entre ces deux extrêmes, je connais d'autres tentatives d'organisations, aux pays dits Nigeria anglaise et Rivières d'Huile, et aussi en Gold Coast anglaise (Côte d'Or).

Mais je dois avouer que là-bas, l'égoïsme commercial les a presque entièrement étouffées. Peut-être aussi a-t-on voulu aller trop vite ?

Le défaut du noir en général (j'en excepte le Sénégalais, ce Français du Sénégal) en ces sortes d'affaires nouvelles, est de ne pas aimer l'évolution sage, mais de chercher toujours par esprit d'imitation du blanc, des résultats immédiats ! Son enthousiasme est au début sans égal, mais il le brûle trop vite en feu de paille.....

. . . . . .

De cette petite manie qui est une des caractéristiques du noir, j'ai eu souvent des exemples amusants, par exemple à Bingerville, ville de fonctionnaires exclusivement, où l'élément noir est

nombreux, à cause du siège du gouvernement. Les noirs de l'endroit, employés comme écrivains, interprètes, boys, plantons, sont nombreux également. Et comme ces derniers ont souvent assisté à des réunions de blancs, à des bals, ont vu le cercle, etc., etc... ; ils ont éprouvé, bien entendu, le légitime désir d'avoir aussi leur cercle, une société pour des bals, *mais à l'européenne.*

J'ajoute immédiatement qu'en 1914, on pouvait encore dire bal à l'européenne, car actuellement le genre d'outre-Atlantique importé chez nous avec la brutalité et la contre-politesse qu'il entraîne, le bal à l'européenne est cent fois plus grossier que le dernier des tams-tams de noirs !

Une société pour ces fêtes à l'européenne fut donc constituée, et s'intitula : « *La jeunesse élégante* » pas plus, je n'exagère pas.

De cette association, on ne pouvait évidemment que rire, tant était grotesque, on l'imagine, l'adaptation maladroite, de règles plus pénibles à observer sous les tropiques encore que sous nos latitudes, surtout par de pauvres gens en pagnes tout le jour, mais en tenue d'Européen le soir !

Un bal ou tam-tam d'indigènes en costume de la localité, n'a rien de ridicule en soi.

Mais par les températures de plomb fondu de la Côte d'Ivoire, ces pauvres noirs de la Jeu-

nesse Elégante, dans les carcans ou faux-cols de celluloïd (de dix centimètres souvent), chemises empesées, vêtements de gros drap, étaient de pauvres choses impossible à décrire !...

Véritable supplice de l'inquisition, mais aussi aucun ne riait en s'adressant à sa danseuse d'ébène : « Mada voué vous faire une poulka ? » « Mada désirez-vous un verre (véée) de liqueur ? » Et le buffet ? tout le monde fumait, fondait, suait à qui mieux mieux, les faux-cols se transformaient en accordéons, et je vous laisse juge de l'odeur qui se dégageait de ces tas de loques humides et en fermentation !...

Je le répète, ce n'était en somme qu'un néo-dancing et aujourd'hui, Paris a cela dans chacun de ses quartiers, même les mieux habités !...

Fort comiques mes jeunes gens de la « Jeunesse élégante » et j'en ai ri. Mais j'ai cessé de rire quand j'ai vu dans la même cité, et peut-être même par les mêmes individus, en tout cas dans la salle de la « Jeunesse Elégante », se réunir une véritable Société de Secours mutuels dite « Société de Secours mutuels des Originaires de la Côte d'Ivoire ». C'est un peu long à dire, mais là encore, imitant en nous un de nos travers, mais pour une fois utilement, ils disent : S. S. M. O. C. I.

Et mieux que tout ce que je pourrais en dire, le procès-verbal que je reproduis ci-dessous don-

nera une idée exacte et frappante de la séance à laquelle j'ai été très très heureux, mais fort étonné d'assister : (*je recopie la pièce que j'ai encore entre les mains : car je l'avais demandée* à un de mes commis noirs à titre de curiosité. Je la *recopie textuellement* et bien entendu avec ses quelques fautes, afin de ne rien enlever de sa saveur et surtout de sa forme).

LES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS A LA COTE D'IVOIRE

Le Conseil s'est réuni le Dimanche 4-1-14 à seize heures trente minutes dans la salle de la Société la « Jeunesse Elégante » :

Etaient présents :

MM. J. Coffi, Président, A. Kacou, vice-président, L. Ouassy, secrétaire, F. Aliaka, trésorier, G. Dague (membre titulaire), Ch. Bente, Noba (membres suppléants) Bertin-Ehui, E. Attie, B. Miezan, A. Yace, A. Chucas, Aiva A. Kraka, M. Anvo, L. Adingra, A. Dioulo.

Excusés : MM. Agenar Mommia, P. Bley et Antoine.

Le président ouvre la séance en donnant la parole au trésorier.

Le comptable présente son encaisse qui est

approuvée sans observation. Le global total de l'encaisse au 31 décembre 1913 sélève à la somme de 926 francs.

Le comité propose d'allouer au Trésorier et au Secrétaire une indemnité d'encouragement pour les fonctions surchargées qu'ils remplissent avec zèle et dévouement Le Secrétaire momentanément absent. Le Trésorier répond que, quels que soient les difficultés et surmenages qu'ils subissent, dans les fonctions respectives qu'ils occupent il n'est point dans leur intention d'être indemnisés, et qu'au contraire, très sensibles au témoignage de bonne estime qui leur est accordée, ils font ce que chacun à leur place eut fait et affirment une fois de plus être toujours prêts à servir les camarades dans la mesure de leurs moyens et pour la bonne marche de la société. Le secrétaire revenu et mis au courant de la situation approuve entièrement la réponse du trésorier.

L'attention du Conseil est attirée sur les deux affaires ci-après :

1° Allocation à la Société « La Jeunesse Elégante » d'une indemnité pour la salle de danse dans laquelle se tiennent les délibérations de la S. M. O. C .I.

2° Gratification à accorder aux garçons qui sont employés à l'entretien de la salle.

Après un échange de vues, les deux affaires ci-dessus sont renvoyées à la prochaine séance. *On s'occupe d'approuver ce qui est plus urgent, les secours à allouer aux malades.*

La distribution des décorations si longtemps désirée est faite par le vice-Président séance tenante aux membres présents.

Celles à envoyer aux camarades résidant hors du chef-lieu le seront par les soins du Trésorier pour qu'aucun retard ne se produise.

Le Secrétaire, dans un brève *(sic)* discours improvisé, souhaite tout d'abord au nom de la Société une bonne année à ses membres et trace ensuite la vie de cette institution au cours de l'année qui vient d'échoir (sic) en demandant à ce que la bonne entente si bien commencée entre tous puisse continuer à régner pour mieux conserver le bon renom de notre chère Société, une des premières institutions qui *marque un pas en avant de la civilisation française, qui nous est un si grand exemple.*

La séance est levée à dix-sept heures trente minutes.

Signatures :

. . . . . .

Ne riez pas trop vite. Il y a là encore des grimaces, mais que ces grimaces ne nous voilent pas le meilleur, le beau geste ! La phrase : « *On s'occupe d'approuver ce qui est plus urgent, le secours*

à allouer aux malades » vaut quelque chose !

En vérité, je ne sais ce qu'est devenue cette Société, mais un *excédent de crédit* qu'ils appellent encaisse de près de mille francs, c'était déjà un résultat.

Et si la manie de nous imiter a parfois quelque comique, elle est aussi parfois fort utile. Et dans ce cas, elle offre, on l'avouera, un sujet de méditation.....

Tout ce qui précède semble indiquer que, près de nous, à l'exemple de cette *civilisation française* pour employer l'expression du Conseil de la S. M. O. C. I., les noirs semblent commencer à découvrir, non plus seulement les côtés frivoles, mais aussi l'utilité de certaines obligations. Nous voyons par là, selon leur propre aveu, que notre exemple a déjà été salutaire.

Enfin, cet exemple, comme les précédents, prouve que la bonne semence trouvera là-bas, en certains points au moins, un terrain favorable, puisque, déjà, elle y germa accidentellement.....

C'est ce que je désirais démontrer par ce chapitre.

CORRESPONDANCE DE NOIRS

CORRESPONDANCE DE NOIRS

CURIEUSES LETTRES D'INDIGÈNES

J'ai conservé une collection fort curieuse de lettres reçues de noirs soit en Afrique, soit au cours de mes séjours en France.

Il faut savoir de quelle façon les indigènes d'Afrique font de la correspondance pour comprendre l'intérêt de ces lettres qui reflètent souvent leur état d'âme.

Tous ne savent pas écrire, mais en Afrique l'état lucratif d'écrivain public est tout ce qu'il y a de florissant, et dès qu'un noir désire adresser à un Européen une requête sérieuse, il s'adresse à l'un de ces écrivains publics, et lui dicte sa correspondance.

Je crois intéressant de glisser entre deux anecdotes un échantillon ou deux de ces lettres.

Bien entendu, je les copie textuellement en respectant style et orthographe sans lesquels il n'y aurait plus à leur lecture aucun intérêt.

LETTRE D'UN BAMBARA

Mossieur bon patron. Je dis comme ça qu'il faut que tu me donne une avance galette cent francs, un peu plus si tu veux, pour envoyer là-bas mon pays, avec Sénégalais qui pare voyage ce côté bientôt. Cé pouré donné à mé fames qui sont bientôt crévés la fin sans zarzent ni galette. Si ji pouvé pas zenvoié, ils vont mi faire trop c...u... c'est pas rire mossieu, c'est beaucoup sérieux. Je ferai vinir ici le plus vieux mes fames si ti permé pour mettre sur le batô comme boïe (boy). Je t'envoi mes aspects (respects) et salitations empassées et brillantes cher patron à bitôt. J'écris mon nom : Sulissou.

LETTRE D'UN GABONNAIS

Monsieur cher chef,

Je fai écrire par mon camerade Chicaya qui le sait vôtre adresse que lui a donné Mossieur..... Il faut me dire tout de suite par bateau qui viendra premier, si vous viendré bientôt. Je veux pas quitter vôtre bon maison, mais seulement je voudrai allé voire mon fame qui fait les sottises vers Loango et qui a un pitit gosse avec lui pour faire p...in ça mossieu c'est mauvé. Je

veus allé le trouvé li donné tatouille et rivinir avec le dote que ja payé à son père. Vite Mossieu cher Chef reviens ou je parti avant.

Mes admirations salutations.

Signé : votre serviteur,
POMBO.

LETTRE DES AGENTS DES DOUANES (SÉNÉGALAIS) DE GRAND-BASSAM

Monsieur le Directeur de .....

Les agents des Douanes-sénégalais sont mis d'accord tous pour venir vous offrir le fanal le jour de la fête comme nous faisons dans notre Patrie du Sénégal qui est la petite France.

Vous serez bien aimable dire par un mot vôtre bonne acceptation qui honorera la Douane sénégalaise-française et vous verrez ce soir là chez vous, autant d'amis dévoués qu'il y a ici de braves agents des Douanes laptots comme commis ou autres.

Ce fanal représentera un bateau lumineux, et nous aurons fanfare de tam-tam pour accompagner.

Nous vous assurons de nôtre grande amitié dévouement et respect. Pour le Comité,
SAMBA N'DIAGNE.

JOLI MOT D'UN BON NOIR

JOLI MOT D'UN BON NOIR

Un Européen, appelons-le M. Defrance, si vous voulez, débarqua certain jour au Congo, étudier une question commerciale.

La longueur du voyage et le climat d'Afrique ayant intimidé son maître d'hôtel français, il ne put en être accompagné. Il dut donc avoir recours à l'amitié d'un sien compatriote, qui lui céda, pour en faire son boy, un brave indigène répondant au nom de Mavongo, originaire de Loango, et qu'il avait à son service depuis de nombreuses années.

C'était un nègre, certes, du plus beau noir, mais il cachait sous son enveloppe de primitif, un grand cœur et une âme d'élite.

Quand sa mission fut terminée, après avoir rassemblé tous les documents nécessaires, M. Defrance songea au retour. Mavongo voulut accompagner son maître en France, et, celui-ci, recon-

naissant des nombreux services que son boy lui avait rendus, pendant son séjour au Congo, déféra à son désir et à ses prières.

Bien lui en prit, car à peine rentré au pays, une fièvre intense, douloureuse et continue, le cloua au lit. Pendant plus de cinq mois, entre la vie et la mort, il eut à subir les accès les plus violents et les plus pernicieux. En vain, plusieurs docteurs réputés se penchaient sur son chevet pour diagnostiquer et enrayer le mal, et les médications les plus énergiques semblaient des cautères appliqués sur une jambe de bois.

Heureusement, quelqu'un veillait attentivement, qui mettait au service du malade ce que la science était incapable d'apporter : la constance, la continuité des soins et la prodigalité du don de soi-même.

Jours et nuits, Mavongo fut et resta l'ange gardien fidèle, infatigable et zélé, que rien ne rebute. Attaché à son maître comme le lierre au flanc d'un mur, il fit tant et si bien, que celui-ci fut sauvé.

Pour fêter l'issue quasi-miraculeuse de sa maladie, M. Defrance invita ses proches à une petite soirée intime.

Naturellement, Mavongo radieux et souriant it de la fête, à laquelle il avait largement conbué.....

Il couvait son maître de ses grands yeux expressifs, comme un enfant caressant son jouet favori, d'un regard satisfait et joyeux.

Au cours du repas, un des médecins de la famille qui avait suivi de très près l'évolution de la maladie, et que les soins attentifs et dévoués de Mavongo n'avaient rien moins qu'étonné, lui demanda :

« Toi, infirmier, Mavongo ? Où as-tu donc appris à si bien soigner les malades ?... »

Et l'indigène roulant ses deux escarboucles lumineuses, lui répondit avec toute la naïveté des bons enfants de sa race :

« Oh ! Môssieur, y a pas bésoin apprendre... Quand on aime bien son maître, c'est comme ça... et voilà ! »

. . . . . .

Cette réponse, qui contient en elle-même tout un système philosophique, ne pourrait-elle servir de thème à notre jeunesse, ignorante des plus élémentaires principes d'humanité ?...

On devrait la mettre en exergue, au fronton de tous nos temples, car « l'*amour du prochain est le levier du monde !* »

MENTALITÉ NOIRE

MENTALITÉ NOIRE

(RÉSUMÉ)

Puisque nous rencontrons de bons sujets, de bons esprits, parmi ces primitifs, et d'autres esprits au contraire, très amers, ou en arrive malgré soi, à comparer ces êtres à d'autres produits de la Nature.

On peut dire, par exemple, que les noirs sont tels que ces fruits sauvages, venus sans soins aux arbres de nos vieilles forêts.

Certains ont un goût acceptable, mais vraiment trop peu d'entre eux sont suffisamment bons.

Ils peuvent cependant contenir en eux les meilleurs éléments, les principes vitaux les plus favorables, sans pour cela posséder tout ce qui serait nécessaire à les rendre immédiatement utilisables.

Et la règle commune veut que ces arbres aux fruits si peu savoureux, dégénèrent encore, s'ils restent trop longtemps livrés à eux-mêmes.

Il en serait de même de nos frères noirs !

La greffe et l'hygiène auxquelles l'homme civilisé les soumettra, transformeront ces produits actuellement médiocres en excellentes choses.

En résumé, qu'est-ce que le noir d'Afrique (en général) ?

C'est un produit naturel qui n'a pas encore subi de perfectionnement.

La mentalité noire est semblable à l'arbre qui, avant de produire des fruits savoureux, a besoin des soins experts de l'arboriculteur.

Les missions des différents cultes, l'administration avec ses écoles, le service de santé surtout avec ses vaccins et son hygiène,..... se présentent précisément là-bas, pour ce rôle du « bon jardinier ».

Et leurs soins seront les greffes spirituelles desquelles on a le droit d'attendre quelque résultat sous la forme d'une évolution lente sans doute, mais très salutaire.....

Ceci dit, on doit constater, sans pour cela se décourager, que jusqu'à ce jour, la digestion de notre civilisation et de notre éducation a paru être fort laborieuse à ces estomacs neufs. Laborieuse, mais pas impossible !...

M. Franck, Ministre des Colonies de Belgique, que nous reçumes solennellement à la Sorbonne le 27 avril 1922, nous y a raconté ce qui suit :

Je cite approximativement ses paroles :

« Je demandais à mon passage au Congo, à « un très vieux missionnaire, s'il comprenait la « mentalité noire. S'il savait ce que les noirs « pensent, et comment ?... Le missionnaire ré- « pondit : Monsieur le Ministre, voici trente « années que je vis au milieu des noirs, et que je « m'intéresse à eux et à leur moral. Eh bien ! si « j'ai encore quelques années à vivre, j'offrirais « volontiers deux de ces années en échange de « la grâce suivante : vivre quinze jours seulement « dans le cerveau d'un noir..... et y observer ce « qui s'y passe !...

Aucun commentaire n'est, je crois, utile à ajouter à cette réflexion !...

QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR L'AFRIQUE D'AUTREFOIS

QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR L'AFRIQUE D'AUTREFOIS

APPORTÉS PAR D'ANCIENS ESCLAVES BLANCS
EX-MARINS DU BRIGANTIN AMÉRICAIN
« LE COMMERCE »

Du naufrage de ce brigantin, en août 1815, sur la Côte occidentale d'Afrique, quelques rescapés devinrent esclaves des noirs *Frères de la Côte du Golfe de Guinée.*

Après plusieurs années d'esclavage, un ou deux qui n'en moururent pas, purent être rachetés après beaucoup de difficultés et beaucoup de temps d'ailleurs, car les noirs ont toujours davantage tenu à leurs esclaves (surtout blancs) qu'à toute autre marchandise.

Ce furent des Arabes qui rachetèrent ces Américains, et celui de ces Arabes qui devint leur maître, pour les revendre ensuite, montra de si bons sentiments à l'égard de l'un d'eux (le capitaine Riley), qu'ils se lièrent et furent par la suite les meilleurs amis du monde.

Cet Arabe s'appelait Sidi-Hamet, et il avait

acquis au Maroc une grande réputation, comme chef de caravanes ; depuis surtout que, parti avec 4.000 hommes et 5.000 chameaux, il était parvenu à Tombouctou, après avoir traversé en ligne droite le Sahara où avaient péri 4.970 chameaux et tous les hommes.

Sidi-Hamet raconta à propos de ce terrible voyage, ce qui lui arriva ensuite à Tombouctou. Là, puisqu'il était si peu accompagné et par conséquent pas dangereux, il put entrer dans la cité fortifiée.

Puis, le roi de Tombouctou ne voyant pas venir les trois grandes caravanes qu'il attendait de Tripolitaine, d'Algérie et d'Egypte, décida d'envoyer son frère porter esclaves et produits, — précédemment destinés à ces caravanes qui toutes avaient péri dans le Désert, — dans le sud..... (et ce sud n'était ni plus ni moins que le Congo !...)

Le Marocain fut prié de se joindre à cette expédition, et il n'osa refuser.

Sidi-Hamet raconta avec force détails ce long voyage (un an environ). Ils portèrent des tissus et cinq cents esclaves, qu'ils vendirent un peu tout le long. Et là-bas sur les rives du Congo, ils achetèrent un chargement d'ivoire !

Je relève dans le récit extrêmement curieux

de ce voyage; récit que j'ai sous les yeux, quelques détails très suggestifs :

Par exemple, que les tribus de noirs rencontrées étaient indifféremment acheteuses ou vendeuses d'esclaves, mais que toutes en trafiquaient.

Que partout ils virent des noirs s'enivrant à l'aide de boissons fermentées (ce qui scandalisait évidemment les Arabes) ; que beaucoup de villages étaient abandonnés, détruits par la peste (laquelle ?)

Et chose profondément triste, Sidi-Hamet put voir un peu partout des visages pâles (blancs) des centaines, dit-il, très vieux, longues barbes, longs cheveux..... esclaves des noirs ! (Il s'en racheta par Mogador, 3.000 l'année suivante !...)

Certainement ce devaient être des naufragés qui, avant d'être mis sur le gril, subissaient le calvaire le plus effroyable qu'on puisse imaginer !..

Car, si l'on peut s'attendrir sur le sort de ces noirs, qui, enlevés aux noirs, qui se les réservaient généralement comme viande de boucherie, étaient ensuite transportés chez les planteurs américains ou antillais, comment ne pas s'émouvoir de voir ces civilisés quitter au contraire la civilisation libre et humaine pour tomber aussi bas ?...

Les premiers blancs qui pénétrèrent dans l'intérieur de cette Afrique centrale si barbare, furent surtout des missionnaires qui essayèrent d'y aller racheter ces malheureux. Les Arabes s'y aidèrent bien, eux !... C'était un devoir !

Il y avait donc grande nécessité à pénétrer là-bas, ne fut-ce que dans un but humanitaire.

. . . . . .

Enfin; on a beaucoup parlé de cette traite des noirs qui fut, en effet, une honte à notre charge, mais jamais on ne songea à calculer sérieusement quelle faible part prirent les Européens à ce trafic inhumain !...

En vérité, en face des milliers de milliers d'esclaves qu'échangèrent les Africains entre eux (esclaves qui ne quittèrent jamais l'Afrique) -Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Egypte, etc..., etc..., ce que les bateaux emportèrent n'était qu'une faible goutte d'eau du torrent, qui, je le crains, n'a pas encore arrêté son cours !

Enfin, si paradoxal que cela puisse paraître, les noirs (déjà esclaves presque toujours) qui furent transportés outre-Atlantique, furent des individus presque toujours sauvés de la mort, en sacrifices, ou des travaux forcés plus terribles encore, chez leurs maîtres noirs d'Afrique.....

. . . . . .

GUERRE DES BLANCS
CONTRE TOUS ENNEMIS DES NOIRS

GUERRE DES BLANCS
CONTRE TOUS ENNEMIS DES NOIRS

FIÈVRES, PESTES,
ET LA MALADIE DU SOMMEIL, ETC., ETC.

Je pris part, certain jour, à une petite exploration dans le Comoé, où mon ami Schiffer allait s'entendre avec les chefs noirs, afin d'obtenir, moyennant finance mais avec certitude d'avance, des produits pour alimenter l'usine d'huilerie qu'il créait à Drewin.

Avec nous se trouvaient le médecin de Bassam, l'huissier du tribunal qui devait préparer les contrats, un interprète et un représentant de l'administration locale, si je me souviens bien.

De ce voyage que je ne vous raconterai pas cette fois, je n'ai retenu qu'une vision d'épouvante.....

. . . . . .

En effet, je ne saurais décrire la terrible impression que nous réservait la visite d'un de ces villages dont le nom m'échappe !

Dès notre entrée, nous fûmes étonnés du

silence et de l'allure des êtres que nous rencontrâmes. Et nous nous interrogions déjà sur le froid de la réception qui semblait nous être réservée, quand le docteur tomba en arrêt, et sembla vivement intéressé, devant des femmes et des enfants accroupis sur le seuil des cases.....

L'état d'abattement de ces pauvres gens et la terreur qu'on lisait dans leurs regards étaient hélas ! trop éloquents. Puis, à mesure que nous nous avançâmes, nous vîmes des individus venant à notre rencontre en titubant. L'un d'eux, le visage tuméfié, enflé, et l'épiderme entier recouvert de poussière blanche, de pus, de sang mêlés, croûtes immondes, gros boutons encore visibles sur certaines parties du corps, nous bégaya à peu près ce qui suit :

« Nous, ici, tous ya crever. Ya mauvais maladie, mauvais fétiche, ça ya pas bon, tous ya crever !... »

. . . . . .

En effet, nous découvrimes des cadavres déjà en putréfaction entre deux cases. Plus loin, des malades vautrés à terre, d'autres dans les cases.

Enfants pleurant, mères geignant, mais ne pouvant plus allaiter.....

C'était un village entièrement sous la griffe d'une de ces « petites véroles » comme on n'en naît qu'en Afrique !

L'administration fit le nécessaire dès le lendemain. Le médecin revint, avec médicaments, provisions, infirmiers et tous secours.

Personne n'ébruita cet incident, où le toubib faillit cent fois laisser sa vie !...

Mais il sauva, paraît-il, quelques-uns de ces pestiférés, et tous les villages environnants furent protégés par un cordon sanitaire, et par des vaccinations apportés à temps.

Là, la civilisation a peut-être dû entrer, en effet, en enjambant des cadavres (1), mais vous voyez comment et pourquoi ?

. . . . . .

Déjà, en 1838, le capitaine de vaisseau Bouet de Villaumez, chargé par l'Amiral de la Roque de négocier avec les indigènes du Gabon, pour un point de ravitaillement dans le golfe de Guinée, signalait de nombreux cas de *maladie du sommeil*, *de syphilis*, *de lèpre*, qui, disait-il, avec le *libertinage* et aussi *l'avortement*, semblaient ruiner toutes les populations de l'intérieur.....

. . . . . .

En 1879, un membre de la Société de Géographie, M. Domergue, qui habita deux années au Gabon, signalait ces mêmes maladies et vices, en pleine virulence, en ces termes :

(1) (Comme il est écrit dans Batouala).

Après une description du Gabon, il ajoutait :

« Voilà, j'espère, un joli paradis terrestre, et bien choisi pour les Européens !

« Les fièvres paludéennes, la petite vérole, la syphilis y règnent à l'état endémique surtout sur les côtes, car si en s'enfonçant dans l'intérieur on ne rencontre *pas de contrées saines*, ni de races qui ne soient contaminées, l'on ne ressent pas aussi fortement les funestes effets de la fièvre, causée par le dessèchement des marais ! (Ces marais furent comblés par nos soins, après le départ de M. Domergue, mais pas sans y perdre du monde blanc et même jaune).

Et il continue : « Il faut encore signaler les ulcères (et c'est contre ce terrible mal que s'attacha à lutter cette sainte blanche, la mère Saint-Charles) (1). Les noirs atteints de maladies de toutes couleurs, ont ces maladies prédominantes, que sont celles des voies respiratoires, et enfin la *terrible et si étrange maladie du sommeil* !... On rencontre parfois des noirs qui s'endorment en marchant, en travaillant. Au bout de peu de temps ils restent inertes dans un coin ; si on les force à se relever, ils retombent à l'instant endormis. Tous leurs actes s'effectuent dans un état de somnolence complet. Ils en sont vite ré-

(1) Au chapitre Femmes blanches.

duits à un état de maigreur squelettique..... et meurent très vite, etc..., etc... »

. . . . . .

Aussi peut-on mettre à l'actif du blanc cette lutte entreprise avec méthode, courage et persistance, contre ces fléaux qui, depuis des siècles, rongeaient la pauvre race noire d'Afrique !...

. . . . . .

Et, si des espèces entières ont disparu, nul doute que ces maladies et l'anthropophagie, en soient les causes principales !...

. . . . . .

DU DÉVOUEMENT
DE CERTAINS BLANCS
POUR LES NOIRS

DU DÉVOUEMENT DE CERTAINS BLANCS POUR LES NOIRS

C'était en 1910. Un vapeur chavira dans la barre de Grand-Bassam, fort dure ce jour-là.

Cet accident survenait après maintes tentatives de renflouement pour lesquelles on avait dû embarquer une équipe de Bambaras, gens ayant une horreur de l'eau sans égale. Les lames se brisaient dans un bruit de tonnerre, projetant sur la plage, madriers, chevrons, débris de toutes sortes arrachés déjà au pauvre navire.

Le vapeur, après s'être entièrement empli d'eau, se retourna, lentement, lentement..... et l'on put voir accrochés lamentablement à sa coque, trente-cinq noirs, les Bambaras, dont aucun ne savait nager !...

...La mer à l'heure de la marée fit rage, et la barre proche semblait hurler de joie déjà, à l'espoir de ces victimes nouvelles..... qu'elle allait pouvoir engloutir !

Mais, de la plage de Bassam, on put assister au drame suivant. Deux blancs soutinrent les uns après les autres les pauvres noirs affolés, puis deux embarcations (après avoir l'une d'elles chaviré deux fois) parvinrent à accoster l'énorme épave, battue terriblement par les lames de plusieurs mètres de hauteur !...

Les blancs faillirent succomber, mais parvinrent pourtant à retirer un à un les trente-cinq soudanais.

Une demi-heure d'angoisse encore..... et, comme des canards, les noirs..... se secouaient sur le sable peu après, se regardant et riant de toutes leurs dents, du danger dissipé !...

Et ce fut tout !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

De l'attachement de certains noirs pour le blanc, je crois en avoir suffisamment cité d'exemples. Pour que ma description soit complète, je veux encore rappeler, pris au hasard comme toujours, des cas de dévouement de « blancs » pour les noirs.

Je ne veux pas les accompagner de commentaires, car leurs noms parlent suffisamment.

Au Congo, par exemple, qui ne se souvient

de ces pionniers de la science, qui sont allés au péril de leur vie, arracher les noirs à cette affreuse maladie du sommeil, docteurs Martin et Lebœuf ?

Et le docteur K....l, qui en fut lui-même victime à Libreville, après avoir guéri tant de noirs !

Et le grand de Brazza, en fut-il un de plus pacifique, de plus aimé des noirs ? Le prestige inouï qu'il sut acquérir au profit de tous les blancs, en servant la cause noire et comment ! Il sut ouvrir la porte si hermétiquement verrouillée jusque-là, à la civilisation.

Indiscutablement un ami des noirs celui-là !

Et cette sainte dont je parlerai plus loin, cette vieille femme qui passa une vie entière à arracher les femmes noires aux griffes de la lèpre et des maladies les plus immondes !

Elle s'appelait la sœur Saint-Charles *(soixante ans de Gabon).*

. . . . . .

Et à la Côte d'Ivoire ces médecins qui, au péril de leur vie (on ne l'a que trop constaté, hélas !) s'en allèrent pendant des semaines, parfois des mois, vacciner, vacciner..... des populations entières.....

Cet autre, le docteur Sorel qui lutta pendant plusieurs séjours contre la fièvre jaune, arrivant à assainir le village de Moossou, celui de

DES BLANCS QUI HONORENT NOTRE CIVILISATION

DES BLANCS QUI HONORENT NOTRE CIVILISATION

DES BLANCS QUI HONORENT NOTRE CIVILISATION

Dans une étude dont le titre est « Vrais noirs et Vrais blancs d'Afrique », peut-on ne pas signaler, au moins en passant, cette élite de la race blanche qui, depuis près d'un siècle, se porte au secours de nos frères inférieurs les noirs, avec tant de courage et tant d'abnégation ?

Dans l'étude qui suivra : « Fonctionnaires et commerçants d'Afrique », un chapitre sera consacré aux différentes missions religieuses et leur rôle entre les fonctionnaires et les commerçants. C'est l'explication de mon silence dans le présent ouvrage sur ce sujet.

Cependant, n'oublions pas, car ce serait profondément ingrat et injuste, ceux qui furent les premiers sur la brèche, ces hommes blancs et ces femmes blanches, s'imposant toujours sous les tropiques et souvent dans les régions les plus malsaines, des séjours allant de dix à quinze années !...

Il faut être colonial pour sentir ce que représente cet effort de volonté, cet extraordinaire et si admirable exemple !

Et ces gens, les plus modestes et les plus désintéressés du monde, on le sait, font cela, pour un Idéal ! C'est d'ailleurs la seule explication de leur endurance vraiment surhumaine !...

. . . . . .

Hardis missionnaires catholiques, douces religieuses, bons frères, vaillants ministres ou artisans protestants, vous tous, dont des milliers de petites croix de bois noires attestent là-bas l'héroïsme et les étapes glorieuses ; vous, que gens pieux, sceptiques et païens, sont d'accord à aimer et à admirer.

Vous qui êtes pour notre pays un si grand sujet de fierté.....

Je vous salue ici, très humblement !...

. . . . . .

DES FEMMES BLANCHES EN AFRIQUE

« *Quand aux femmes blanches, inutile d'en parler !..., etc., etc...*
Page 78, de « BATOUALA »,

— Parlons-en au contraire, et, découvrons-nous pour le faire !

J. B.

LES FEMMES BLANCHES EN AFRIQUE

Qui saura jamais écrire la beauté de l'attitude de la « Femme blanche » en général sous les plus terribles climats ? Qui lui rendra cette justice ?

Je n'ai qu'à me recueillir une minute, et c'est par foules que se présentent à ma mémoire des exemples si beaux, si étonnants, que, malgré la distance qui me sépare de l'époque où ces faits s'accomplirent, j'en suis encore très ému !

Et cependant, peu nombreuses jusqu'à présent, en raison du climat et de la difficulté de se déplacer pour certaines, furent les blanches en Afrique.

Ah ! que j'en connus de ces courageuses compagnes de nos pénibles débuts sous l'équateur ! et combien d'elles succombèrent là-bas à la tâche !

. . . . . .

C'était près d'elles, qui savaient nous encou-

rager, que nous résistions souvent à l'effet du climat menaçant.

Je ne puis m'autoriser ici à écrire tous les noms que ma mémoire m'offre, et je le regrette, car ce serait une liste d'Honneur merveilleuse !

D'ailleurs, tous les noms de celles que je connus en Afrique, viendraient se presser sous ma plume !

Toutes seraient dignes de figurer ici, comme exemples de ce que, nous coloniaux, devons au féminisme blanc !

Ce brave Schiffer (1), qui, après douze années de Soudan ou Côte d'Ivoire, organisa, en plein pays sauvage, une cité ouvrière, blanche et noire complète, m'a assuré n'avoir réussi que grâce à sa femme blanche.

Une blanche, qui fut la première à ma connaissance à apprivoiser à ce point les femmes noires, Kroomens et autres, qu'on lui confia toujours des filles de cette région si primitive de Drewin ! Mais que de dangers n'affronta-t-elle ? Que de passages de barres des plus dangereux ! et d'autres incidents si fréquents là-bas !...

. . . . . .

(1) Tué à la tête de ses marsouins, hélas ! en Champagne 1917.

Et la si jolie, si fine Madame Poupard (1) *(encore un de tué à la tête de ces marsouins celui-là, à Salonique)* qui ne voulut jamais laisser partir seul son mari, en ses dernières explorations pacifiques mais si périlleuses ! Elle connut les rapides du Sassandra, les rivières où précisément peu après, était dévoré notre ami Huberson ! Des jours, des nuits de pirogues... rien ne l'arrêta. Elle paya d'ailleurs un peu plus tard, de sa santé, cette témérité, mais elle aussi peut se déclarer une vraie « blanche » d'Afrique !

Et cette autre, Madame Drevet, femme d'un petit planteur, qui dès le début de la guerre, dut rester seule au milieu de centaines de noirs de tous pays. Et arrivant seule à tout diriger, élevage et plantations, par son travail et son attitude énergique ! Son mari mobilisé à Dakar dès la déclaration de guerre, privée de ravitaillement, privée de Banques (moratorium), privée des rentrées, personne ne payant plus là-bas (moratorium) comment fit-elle, pour apaiser ces noirs révoltés de ne plus recevoir la ration ? Mystère... Toujours est-il qu'elle parvint à tout faire

(1) Voilà deux exemples de coloniaux qui, loin de rester utilisés là-bas comme ils eussent pu le faire, sont venus se faire tuer en France, n'en déplaise au plaisant Batouala !... et j'en pourrais citer cent autres semblables d'ailleurs presque tous morts, hélas !...

marcher droit... et ce ne fut pas peu de chose !

Mais cette jeune femme perdit là sa santé, n'en doutez pas.

On ne se fait en France aucune idée de ce que dut être la torture de cette personne isolée de tout secours. Jamais de blanc en vue, il faut traverser en une demi-journée de pirogue pour aller trouver du secours.

Elle a en plus de l'inquiétude du lendemain, avec ses noirs, celle de savoir son mari parti, pour cause de guerre, mais où... plus de courrier ? Elle tient bon, et au retour elle rend à son mari, à Drevet, une plantation propre, des animaux en état, et des travailleurs en train.....

Ah ! même si des femmes, un jour ou l'autre montraient là-bas, quelque faiblesse d'*homme*... qu'on ne leur jette pas la pierre, car à l'avance, elles ont payé largement, leur droit au féminisme le plus étendu !

Mais, je le répète, je regrette de ne pouvoir les citer toutes. Cependant, je ne puis résister à la tentation de rappeler un ou deux cas, un ou deux exemples, et je les prends volontairement dans trois classes différentes au point de vue éducation, de la société :

1° Une sainte religieuse (prise dans la classe privilégiée).

2° Une femme de planteur (fille de bourgeois parisiens).

3° Une sainte laïque (fille du peuple le plus déshérité).

« UNE SAINTE GABONNAISE »

« UNE SAINTE GABONNAISE »

LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINT-CHARLES

Tous les Congolais et les Gabonnais ont connu cette femme, qui pendant plus de cinquante ans au Gabon, sous le climat le plus rude, força l'admiration de tous.

A ce point que, protestants comme musulmans rivalisaient de zèle, plus même que les catholiques, pour lui offrir les moyens pécuniaires de continuer sa mission. Et cette mission consistait à venir en aide aux plus déshérités des noirs aux prises avec les maladies incurables. Soigner les Gabonnaises, les pahouines surtout, ces pitoyables bêtes de somme, écrasées, frappées et pourries par leurs maîtres brutaux, et par toutes les plaies de ce pays, lèpre, éléphantiasis, etc., etc.....

A cet effet, la mère Saint-Charles avait réussi à fonder un dispensaire, une clinique où seule elle soignait par les meilleurs procédés de la chirurgie, de la médecine et des simples, les affections les plus rebutantes.....

Dans son dispensaire, elle gardait toujours alitées les plus malades, afin de les sortir du village de peur de la contamination... et elle couchait là, elle-même, pour faire la garde de nuit !

Dès la première heure, les pansements achevés, elle partait et allait... et allait... Chaque jour une tournée nouvelle dans tous les villages les plus éloignés.....

Elle allait, un simple cabas et un parapluie sous le bras, une croûte de pain dans la poche, et six heures, quelquefois huit heures, elle marchait ainsi. Elle portait des médicaments urgents, elle pansait, elle consolait à domicile des centaines et des centaines de vieilles ou jeunes femmes noires, et aussi des hommes.

Et cela sans, bien entendu, leur demander jamais ce qu'ils pensaient de notre bon Dieu ou de leurs fétiches. Elle était trop, beaucoup trop occupée au plus urgent !

Ah ! cependant, quand l'un ou l'une de ses malades, par admiration pour cette créature, demandait à connaître son Dieu, ce Dieu qui devait être bien bon, puisqu'il se manifestait ainsi ! Sœur Saint-Charles était alors la plus heureuse des femmes ! Et cela se conçoit, puisque c'était son Idéal !

Elle fit tant et tant de guérisons, qu'elle était

à la fin, connue là-bas comme on y connaît l'astre qui nous éclaire et nous réchauffe !

Mais là ne s'arrêtait pas son dévouement. Elle était encore et toujours prête à apporter les soins et le réconfort les plus salutaires, aux blancs autant qu'aux noirs, bien qu'elle ait eu toujours, pour ces derniers, le faible et la préférence qu'une bonne mère a toujours pour ses enfants les plus faibles (elle s'exprimait ainsi elle-même sur ce sujet).

D'ailleurs, disait-elle, les blancs eux, n'ont pas la crainte du docteur blanc, je vais aux noirs parce qu'ils me craignent moins !

Elle eut maintes fois à risquer sa vie. Elle faillit notamment un jour être tuée et... mangée. Une autre fois elle faillit se noyer... Songez, en plus d'un demi-siècle de brousse... dans un pays au début entièrement sauvage !...

Ce fut donc *(car elle est morte victime de son dévouement, morte dans le Gabon qu'elle a tant aimé) !...* Ce fut donc une vraie sainte, mise au monde pour le sauvetage, et elle mourut comme elle le désirait... sur la brêche !

Enfin, elle aussi, sut prouver aux noirs ce que le mot Idéal signifie chez les blancs, et c'est bien quelque chose !...

UN DRAME EN PIROGUE

UN DRAME DANS LA BROUSSE

VOYAGE EN PIROGUE AFFREUSEMENT TRAGIQUE

Mon ami Ser...ce, était un vieux Gabonnais. Songez, vingt-cinq années de travail là-bas n'avaient en rien alourdi son escarcelle, mais non plus diminué son courage ni son ardeur !

Il avait fait beaucoup d'essais de plantation, et était enfin arrivé au terme de ses vingt-cinq ans d'efforts à voir apparaître à l'horizon, l'aurore de la réussite ! Oui, mais, en même temps à l'horizon opposé, ses espoirs s'évanouissaient... car, baissaient terriblement, hélas ! ses forces physiques...

Mais cela, c'était d'autant plus dangereux que, ainsi qu'il arrive trop fréquemment, en Afrique surtout, l'énergie morale suivait, mais à rebours, cette progression descendante. L'énergie, elle, montait, montait, inquiète et craignant de ne pouvoir atteindre au but !...

En effet, alors que la bête ne peut plus donner

du collier, elle continue à recevoir du cerveau, des ordres de plus en plus impérieux... C'est un drame secret !...

Cette inquiétude de ressentir petit à petit les effets de cette faiblesse physique, surexcite, inquiète encore, et, finalement tue.

Ser...ce luttait donc terriblement, mais jamais ne se plaignait pour ménager sa courageuse compagne, une Parisienne encore jeune et fort séduisante, et qui, depuis plusieurs années, partageait là-bas ses peines et ses soucis.

Madame Ser...ce, qui eût certainement aimé aussi les douceurs de la vie en France, les joies de notre bon climat, malgré les objurgations et les prières de son mari qui insistait pour la rapatrier, ne consentit jamais à laisser seul son compagnon au danger.

Son mari, qu'elle désirait soigner, car, par cette intuition que possèdent les épouses aimantes, elle savait deviner le travail sournois de la maladie.

Ce qui était fatal arriva brusquement. Alors que tous deux, seuls, avec deux noirs du Mondah, étaient en rivière, en une petite pirogue moustique (pirogue extrêmement étroite et peu stable) un accès de fièvre après avec insolation terrassa le planteur !

Privé de médicaments et de soins, il se débat une heure ou deux, dans une agonie atroce,

faillit faire chavirer, dans la rivière infestée de caïmans, la frêle embarcation. Impossible d'accoster nulle part !

Cette pauvre jeune femme, que les noirs ne pouvaient guère aider, réussit seule à soulager un peu et provisoirement son cher malade.

Mais ce fut inutile, après quelques soubresauts, quelques secousses nerveuses... Ser...ce mourut là, dans les bras de sa compagne affolée !

. . . . . .

Et c'est alors, que commence le martyr de cette femme blanche !...

Il y a deux nuits et un jour encore de pirogue à faire pour parvenir au premier poste de blancs. Aucun secours d'ici là, et même beaucoup de dangers : caïmans, noirs antropophages... soleil meurtrier. Il faut rester allongés au fond de la pirogue sous peine de chavirer et d'être tous dévorés ...

Au fond de l'embarcation on a couché le cadavre, et, c'est à son côté que doit s'étendre également la pauvre femme !

. . . . . .

Dans la nuit, les noirs tentent de sortir et jeter à l'eau les restes mortels de l'infortuné planteur ; sa femme se lève furieuse et menace de chavirer la pirogue. Elle ne veut pas que les caïmans dévorent son compagnon, et qui sait

s'il ne se réveillera pas ? Et..... est-il vraiment mort ? Elle ne peut encore le croire !...

Le doute cependant ne peut durer à cet égard, l'odeur atroce, dès le lendemain, commençant à se dégager du cadavre !

Les piroguiers essayent à nouveau, mais en vain de décider la veuve à se séparer de ce précieux fardeau, dont à présent ils commencent à avoir..... une peur atroce !... Rien ne la fit fléchir et pourtant ils allèrent jusqu'à la menacer..... elle tint bon !

Enfin, elle réussit, en priant, puis menaçant à son tour, de l'administrateur du Muny, à les obliger à poursuivre encore la route !...

Et, c'est ainsi qu'elle arriva, mi-folle, mi-morte elle-même, après près de soixante heures d'atroces émotions et de quelles fatigues !....

. . . . . .

à déposer en lieu sûr et faire inhumer proprement, décemment, celui dont elle voulait savoir la dépouille en sécurité.

On crut sortir deux cadavres de la pirogue ! et les deux noirs ne pouvaient plus se soutenir eux-mêmes. L'un d'eux a dit plus tard : « Si le femme blanc il avait pas été avec nous, nous nous f..... à l'eau tous avec S....., cela parce que nous, y avoir trop peur.... »

. . . . . .

Eh bien, voilà une femme blanche qui sut forcer l'admiration des noirs eux-mêmes, si peu admiratifs, si peu enthousiastes pourtant à l'ordinaire !

Et combien d'exemples de ce genre, ne pourrais-je citer ?

. . . . . .

LA « FEMME A BARBE » DE DAKAR

LA « FEMME A BARBE » DE DAKAR

(UNE SAINTE LAIQUE)

Et, maintenant, j'ai gardé pour clore ce chapitre, une sainte laïque.

Et cette sainte laïque a cela de particulièrement heureux qu'elle vit encore, et qu'elle continue son œuvre à l'heure actuelle, fort heureusement d'ailleurs !

Le titre de ce nouveau récit c'est : « La Femme à barbe ». Mais qu'on ne se hâte pas trop de rire, car si la Nature voulut, en effet, imposer à cette femme blanche, l'imperfection physique qui lui valut cet irrespectueux sobriquet, par contre, Dame Nature fut des plus généreuses à son égard, en la dotant d'une âme de la plus grande beauté ! Et ceci console de cela.....

Voici quelques années déjà, et c'est presque oublié, qu'une effroyable épidémie de fièvre jaune se déchaîna en tempête, en cyclone, ou mieux, tel un formidable incendie, détruisant

toute la colonie du Sénégal, et les environs..... Populations noires, populations blanches, toutes se consumaient, s'émiettaient avec une rapidité telle..... que quelques semaines suffirent à faire du Sénégal la terre la plus désolée, la plus pitoyable qu'on pût imaginer !

Et, comme il est de règle en pareil cas, une terrible complication qui vient encore augmenter l'horreur de la situation..... supprimer aux pauvres colons tout espoir de secours extérieurs..... c'est, qu'à partir de l'heure où la peste a fait son apparition, on bloque complètement le pauvre pays contaminé !...

Oui, dès cet instant, comme devant l'Enfer du Dante, il faut laisser tout espoir à la porte, hélas oui !... Aucun salut n'apparaît plus possible, puisque l'on est isolé du reste du monde par la féroce quarantaine !...

Ah ! ce pavillon jaune, couleur abhorrée ! Combien de fois en leurs hallucinations les agonisants durent le..... déchirer, le maudire !...

. . . . . .

Donc, plus de relations avec l'Europe, plus de ravitaillement..... songez qu'on pourrait transmettre plus loin les germes de cet effroyable fléau : la fièvre jaune ! ! !

Et cet égoïsme effarant des hommes devant les événements ne se peut expliquer !

Ceux qui habitent ces régions incendiées doivent donc y brûler ? On n'a rien trouvé encore de plus..... humain !...

Qu'ils meurent de faim, ou de fièvre, peu importe sans doute. L'essentiel est de couper les ponts !...

. . . . . .

A l'époque du dernier de ces cataclysmes, parmi la population blanche de Dakar, vivait une Française bien connue de tous, sous le nom de Thérèse, et mieux encore de « La femme à barbe ». Elle vivait d'un petit commerce de restaurant-café. Elle était arrivée voici plusieurs années déjà, pauvre et, ma foi, n'était guère plus riche encore, car on ne saurait imaginer combien elle fut souvent et si discrètement la Providence de toutes les détresses..... côté des blancs et côté des noirs !...

Cependant, elle avait quelques économies, et devant cette irruption de fièvre jaune, peste et choléra (car les trois se conjuguèrent), elle eût pu rentrer en France avec le dernier convoi et avant qu'on fermât par le pavillon jaune tout chemin de retraite.

Elle reste ! Thérèse ne veut pas laisser ceux de ses amis en danger qui, eux, ne peuvent rentrer..... sans secours.

Et alors, on la voit, sans autorisation, comme

sans hésitation, voler jours et nuits et sans relâche..... là où il y a du danger. Et il y en a partout !

Il faut qu'elle dispute, coûte que coûte, des victimes à la Mort !

Rien ne la rebute, ni les soins les plus répugnants, autant que périlleux, ni les veilles ; c'est le Devoir en personne, et il semble que, nouveau Belzunce ou Borromée sans crosse et en jupon, partout où elle passe..... le fléau recule devant la sœur laïque !...

Que de fois, un pauvre petit gars, sur le point de mourir, put lui confier la..... dernière pensée.... à transmettre à sa pauvre maman..... là-bas !... Songez, c'était une femme blanche !... Et la bonté, la douceur de son attitude étaient autant de vrais remèdes !...

Et combien en hospitalisa-t-elle chez elle ? Combien en soigna-t-elle à ses frais, la pauvre ? Mais elle eut souvent, il est vrai, la récompense que peu de médecins purent obtenir aussi souvent qu'elle : des guérisons !

Et cela dura, ce que durèrent les épidémies !...

. . . . . .

Ponty, qui s'y connaissait en héros, demanda la Légion d'Honneur pour Thérèse Nars.

Le ministère, qui n'était pas encore habitué à ces nominations féministes, que depuis nous

avons vues même exagérées, hélas ! semblait hésiter. Le gouverneur général tint bon, et, d'ailleurs, la population entière du Sénégal menaça de manifester (blancs comme noirs).

Quand on songe que Thérèse éleva certains blancs privés de famille ! Que cette femme blanche peu fortunée, mais si travailleuse, ne refusa jamais la pâtée à ceux qui, fonctionnaires ou petits débutants du commerce, blancs ou noirs, éprouvèrent un moment de gêne, qui sous ce climat est plus dangereuse, et même peut devenir mortelle !

Quand on songe enfin, qu'elle-même, plus dénuée de moyens que beaucoup d'autres, donna son dernier centime pour panser de pauvres diables que l'hôpital, bondé et privé de médecins et de médicaments, ne pouvait plus accueillir !... Qu'elle tomba elle-même malade, mais ne se crut pas le droit (dit-elle alors) de mourir !...

Lui marchander cette pauvre satisfaction..... dont elle n'avait, il est vrai, jamais manifesté le désir..... mais enfin ?...

Enfin, le ruban rouge vint orner l'éternel tricot de laine de Thérèse Nars, et, depuis, cette sainte laïque, fait comme le nègre de la légende « elle continue ! »

Et les noirs comme les blancs continuent à la vénérer.

. . . . . .

Depuis quarante ans, cette femme blanche est la Providence au Sénégal des blancs et des noirs. Ses actes d'héroïsme ?... ils sont cent, ils sont mille..... et pour les énumérer, il faudrait récapituler les trente dernières années du Sénégal, et la modestie de Thérèse Nars ne le permettrait pas.

Exagérais-je en annonçant une sainte ? Voilà donc encore une blanche qui fit grand honneur à notre race, n'est-il pas vrai ?... Mais je m'arrête, car elles sont trop, je le répète, qu'il faudrait rappeler ici.

Qu'on me permette, en cette dernière, de les saluer toutes très respectueusement !...

. . . . . .

DERNIÈRE ET SIMPLE IMAGE

DERNIÈRE ET SIMPLE IMAGE

Sur une route fort accidentée et très longue, cheminent deux individus.

L'un est grand, assez fort, et il conduit par la main un compagnon visiblement plus faible, un enfant, dont les petites jambes ont peine, on le voit, à tricoter assez vite pour suivre à l'allure qu'on leur impose.

Parfois le plus grand des marcheurs s'irrite et secoue le petit qui paraît disposé à s'arrêter, et surtout à dégager sa main pour courir ou flâner en liberté.

La route sur laquelle marchent ainsi ces deux personnes est dangereuse parce que, très fréquentée et pleine d'embûches, que seule, l'expérience du plus âgé, peut éviter au jeune, qu'on voit encore malgré tout, trébucher de temps à autre.....

. . . . . .

L'homme âgé et expérimenté, on l'a deviné, c'est le « Blanc », c'est le civilisé !

Le plus jeune, dirigé et soutenu ainsi par la main, c'est le « Noir ».

Ils vont ainsi, sur la route de la Civilisation qui aboutit à cette grande cité : la Société, le Progrès, etc..., etc...

Que le grand néglige ou délaisse le petit, et ce dernier inévitablement, après s'être amusé à des essais d'imitations, après avoir marché, sautillé, trébuché, tombera faute de direction, puis finalement se découragera !...

Il s'arrêtera enfin sur place où il piétinera, s'il ne retourne carrément en arrière vers son point de départ, ce qui sera pis encore !

Et c'est là toute l'histoire passée, tout le problème présent, et la réponse au point interrogatif posé devant le mot Avenir, dans la *Question noire !...*

. . . . . .

CONCLUSION

CONCLUSION

Mon intention n'était pas de présenter de conclusion.

Cependant il me semble qu'après la lecture de cette étude, on attendrait un dernier mot.

En effet, toutes les anecdotes ou descriptions sommaires jetées un peu pêle-mêle, malgré les premières pages destinées à en indiquer disposition et but, nous amènent encore à un point d'interrogation auquel il est nécessaire de répondre en essayant de guider le lecteur vers un peu de clarté.

Qu'avons-nous pu voir chez ces noirs et ces blancs que je persiste à appeler de « vrais noirs » et de « vrais blancs » d'Afrique ?

D'abord, d'une part, l'effroyable barbarie et la pitoyable situation du noir, entre cette barbarie et les maladies, vices, etc..., situation qui fut générale en Afrique.

Puis on voit que certaines coutumes persistent regrettablement.....

Ensuite, quelques exemples éclairent sur l'état d'esprit des noirs qui observent. Il en ressort l'utilité d'agir avec prudence et aussi de nous observer devant eux.

Agir, c'est-à-dire intervenir, s'impose en effet, car il est pénible de constater le retard, par exemple, de ces Républiques prématurément livrées à elles-mêmes : Haïti ! Libéria !

Nous constatons aussi que nous avons pu commettre, et que nous commettons nous-mêmes des crimes ou des fautes (l'erreur est humaine).

Que, par exemple, certains jugements hâtifs peuvent être regrettables, mais que par contre, certaines négligences ou indulgences irréfléchies ne le seraient pas moins.

Et aussi, attention à la manie qu'ont les primitifs à toujours généraliser ! Ne prenons pas cette manie nous-même ! Tenons compte également de la force de l'atavisme qui survit en chaque Noir.

Nous sommes ensuite entrés chez les « braves gens d'Afrique » qui sont des deux couleurs, non pas l'exception, mais, la règle, peut-on dire, sans crainte d'exagération. Et là, pourquoi insisterais-je ?

J'espère qu'on a pu en déduire que ces bons sentiments sont chez les Noirs, pour le moins, comme de jeunes pousses qu'il n'y a qu'à entretenir.....

Mais, je le répète, allons lentement et sagement, ne brusquons rien avec nos frères inférieurs !

Et pour conclure, je dis ceci :

Je vois là-bas :

D'une part, barbarie et retard, et fautes des deux côtés.....

D'autre part, bons éléments assez neufs d'ailleurs, mais pleins de promesses.....

Alors ? . . . . . .

. . . . . .

Alors, étant donné ce qui précède, doit-on aller chez les Noirs, et vouloir les élever à nous, même malgré eux s'il le fallait ?

Et que peut-on en espérer ?

. . . . . .

Je réponds oui, on doit y aller.

Mais à la condition qu'on n'attende du Noir aucune autre satisfaction que celle du Devoir accompli !

Si, au contraire, on espère de lui une autre réponse, telle par exemple, que la gratitude, eh bien ! restons chez nous !

Seulement, sans le blanc, les immenses territoires d'Afrique resteraient éternellement et *certainement* incultes !

Maintenant, dans un autre ordre d'idées, ne comptons pas trop sur la collaboration de la population noire pour mettre en valeur les immenses régions encore en friches.

Elle est trop peu nombreuse.

Mais qu'on songe à orienter vers l'Afrique, comme le fit l'Amérique du Sud, Brésil, Plata, Argentine, le bon travailleur qu'est l'Italien ou le Portugais et l'on obtiendra le résultat le meilleur.

Le petit Portugais, surtout, je l'ai vu au Brésil en pleine fièvre jaune, continuer dans les ports contaminés, alors que toutes les autres nations

avaient reculé devant le fléau ! Lui seul est capable d'affronter certains climats, malgré son apparence chétive, un peu trompeuse.

Les Noirs viendront ensuite à nous, tout naturellement par leur esprit d'imitation.

En attendant, je veux terminer cette étude par le seul mot qui convienne, et qu'en toute sincérité je ne crois pas déplacé ici, c'est : ESPOIR !

RÉPONSE A UN DÉPUTÉ NOIR

RÉPONSE A UN DÉPUTÉ NOIR

(L'HONORABLE M. BOISNEUF)

J'ai eu la bonne fortune d'entendre dernièrement le discours, d'ailleurs fort adroit, de l'honorable M. Boisneuf au « Faubourg » (au théâtre de la Presse).

Je ne puis cacher que le plaisir goûté à cette réunion, fut sensiblement atténué par le défaut de sincérité trop visible, de certains passages de ce discours.

Les mains enfouies dans les poches de sa fourrure, M. Boisneuf lança sans sourciller et sans pâlir, quelques petites énormités dont je ne veux relever ici que celle d'allure générale, et si tendancieuse, qui m'a le plus frappé.

Je passerai donc sous silence ses phrases : « les concessionnaires sont tous des requins.... et les militaires etc., etc... » pour ne rappeler qu'une image trop suggestive : cette image parut d'ailleurs, je l'avoue, fort appréciée de l'au-

ditoire, bien qu'elle fût aussi vieille que fausse !

La voici ou à peu près :

« Vous, blanc, vous arrivez chez le Noir, comme un intrus qui, passant par la fenêtre, armé jusqu'aux dents..., oblige ensuite son hôte forcé, à le servir à table. Et cet intrus (le blanc) dit : « je viens t'apprendre à vivre. Allez ouste, sers-moi à manger. L'autre terrorisé sert ; puis fait le geste de prendre place à table à côté de l'intrus. « Pardon, pardon, crie ce dernier, je t'ai dit que je venais pour t'apprendre à vivre, tu n'as qu'à me regarder manger. Mais tu comprends que si je t'acceptais près de moi, il ne resterait plus assez de place pour les miens, etc., etc....

Et, ajoutait l'orateur, le blanc arrive toujours ainsi chez le Noir, les mains vides et la menace à la bouche. »

Evidemment M. le député, il eut suffi de vous répondre que vous êtes la négation vivante de cette allégation.

Mais je crois pourtant utile encore, de vous faire remarquer que, visiblement, le blanc n'a jamais essayé de s'asseoir à la table du Noir, sans avoir au préalable apporté ce qu'il fallait pour mettre dans les assiettes. Il eût pu lui en cuire, et on eût pu le cuire lui-même, n'en doutez pas, s'il eût agi autrement !

Rappelez-vous les premiers navigateurs, les voyez-vous débarquant là-bas, sans pacotille ?

Et encore actuellement ?...

Voyez-vous comme exemple Verdier (un requin, direz-vous) entrer dans le Comoé, et échangeant avec tant de loyauté, tant d'honnêteté, que le roi de Moossou lui confia, au bout de deux ou trois voyages, une petite fortune en or à convertir en bibelots !... Puis partir et revenir.....

Et ce fut le commencement de la fortune d'une firme à laquelle la France doit, autant qu'à Binger, la Côte d'Ivoire ! (Verdier n'était qu'un commerçant.)

Mais, me répondrez-vous peut-être, c'était une image que vous n'avez pas saisie, il s'agissait de la disproportion entre ce qu'on prend aux indigènes et ce que la France leur donne !...

Dans ce cas, voici ma réponse :

Citez-moi, monsieur le Député, une région de la France où, contre trois ou cinq francs, seulement par an d'impôts, notre bon peuple reçoive gratuitement routes, railways, assainissements, ports, wharfs, *soins médicaux et vaccins* (même obligatoires), etc., etc... ?

. . . . . .

Et puisque l'honorable député est fils d'esclave lui-même (1), j'estime qu'il peut se vanter de devoir une fière chandelle à celui qui, Américain ou Espagnol, arracha ses aïeux à l'atroce captivité en pays noir !

Très probablement, sans cet heureux incident, ils eussent été soit fricassés, soit entraînés vers quelque Tripolitaine désolée, où leurs chaînes leur eussent rudement pesé !

Car, n'en doutons pas, les aïeux de M. Boisneuf furent certainement des Noirs qui, ayant eu d'abord (comme tout bon Noir de l'époque) l'intention de capturer leurs voisins, furent au contraire rossés, et capturés eux-mêmes !

Et si paradoxal que cela puisse paraître, je répète que ce fut heureux.

Heureux, en effet, qu'un blanc quelconque (probablement un Américain) n'arrivant pas les mains vides, pût acquitter le prix de ces captifs et pût les transporter en un climat plus doux; car, c'est grâce à cet événement que nous pouvons aujourd'hui goûter à l'éloquence, et constater la gratitude de l'honorable M. Boisneuf.

Le contraire eût été vraiment dommage !

J. BLACHE.

(1) (D'après M. Boisneuf lui-même au théâtre de la Presse.

NOTE I

SUR HAITI

NOTE I

SUR HAITI

Vers 1896, Haïti était affranchie depuis déjà plus d'un siècle ! Depuis à peine quatre ou cinq années, elle jouissait d'une tranquillité d'ailleurs toute relative, mais enfin tout se calmait !

Elle sortait meurtrie de ces émeutes permanentes, guerres civiles si sanglantes, dont actuellement, hélas ! chaque transmission de pouvoirs rallume encore le feu jamais totalement éteint.

Eh bien ! il n'y avait là-bas à cette époque, pas une seule route carrossable, et, bien entendu, pas le moindre chemin de fer !

On verra plus loin, cependant, de quelle dîme écrasante la République, aussi âgée que la nôtre, opérait la perception !

Les administrations ne se contentaient pas d'y être comme chez nous quelque peu tracas-

sières...., elles y étaient tout simplement prohibitives et draconiennes.

La Douane, par exemple, écartait toute chance de développement économique, isolant le Pays par une véritable muraille de Chine; c'était un blocus ni plus ni moins !

Les lois aussi ridicules que souvent barbares (en ce qui concernait la nationalité, par exemple) donnaient une idée fort triste de l'état d'esprit de ces pauvres, mais braves noirs, trop tôt affranchis ! Qu'on en juge :

« ARTICLE V. — L'étrangère mariée à un Haïtien suit la condition de son mari. « La femme haïtienne mariée à un étranger perd sa qualité d'Haïtienne *et ne pourra de ce fait jamais plus ni posséder ni acquérir d'immeubles en Haïti à quelque titre que ce soit* ».

N'est-ce pas déjà énorme ? Mais il y a mieux :

« Les immeubles qu'elle possédait avant son mariage *seront expropriés par la loi !*

« ARTICLE VI. — Nul, s'il n'est Haïtien, *ne peut être propriétaire de biens fonciers en Haïti* à quelque titre que ce soit, ni acquérir aucun immeuble ! »

« ARTICLE VII. — Tout Haïtien qui se fait naturaliser étranger (Français, par exemple) ne pourra *revenir dans le pays qu'après cinq années,*

et s'être conformé à nouveau à la loi haïtienne, etc., etc...

Et cette loi qu'on pourrait croire sortie brûlante des colères révolutionnaires ne date que de 1889 ! Elle était d'ailleurs signée (y disait-on) la 86e année de l'Indépendance !

Et l'a-t-on abrogée ?...

Ces mesures restrictives qui interdisent totalement toute immixtion étrangère, toute industrie et tout commerce sérieux, ont naturellement ramené ce pauvre pays à la condition la plus ingrate au point de vue économique.

Comparez Haïti à la Guadeloupe ou à la Martinique, et vous jugerez de ce que l'autonomie, l'émancipation hâtives, ont eu de cruel pour ce petit coin de la Terre, cependant si favorisé de la Nature.

Et c'est pourquoi j'appelle l'émancipation de ce pays : « Un crime des blancs ! »

Non seulement avant son émancipation, vers 1789, par exemple, le commerce y était beaucoup plus florissant, mais à cette époque, il y était même *considérable !*

Qu'il suffise de rappeler ceci :

Haïti approvisionnait alors nos marchés en

sucres, en cotons, etc..., tandis qu'à présent, Haïti doit acheter ces denrées en Europe !...

A l'époque où là-bas, le travail était la règle, le résultat en était le suivant :

Prenons encore cette année de 1789 comme exemple :

Les entrées de navires y furent de 1.600 dont plus de 500 français. Combien aujourd'hui ?...

. . . . . .

Ils y chargèrent, ces 1.600 navires :

270 millions de livres (valeur de l'époque) de café environ ; 400 millions de livres de sucres divers ; 8 à 10 millions de livres de coton ; 20.000 à 25.000 cuirs de bœuf ; de l'acajou, des sirops pour 3 à 4 millions de livres.

Alors que vers 1892-93, la plus grande exportation de café ne put dépasser 65 à 70 millions au lieu des 270 de 1789. Quant aux sucres, les 400 millions de livres de 1789 sont alors remplacées par zéro !...

Le coton est tombé également à rien ! En un mot, vers 1789, on pouvait évaluer le montant du commerce d'Haïti à près de 4 milliards, tombé à rien ou presque rien, cent ans après !

Sous la monarchie française, Haïti était chargée à peu près de 3 p. 100 d'impôt sur valeur de son trafic par la métropole.

Vers 1892, les Douanes, seules, prélevaient déjà *environ* 50 *p.* 100 *ad valorem* sur presque toutes les marchandises entrées ou sorties !...

(Lire sur ce sujet les remarquables études de MM. Victor Schœlcher et Paul Vibert).

Et même si nous mettons à part ces facteurs de ruine : Douanes et Lois prohibitives, il restera encore pour ronger ces pays neufs, l'état d'esprit général de la population (orienté vers la vie molle des tropiques par l'atavisme) et aussi cette maladie endémique qu'est pour eux la maudite politique, avec la manie d'imiter, en mal plus qu'en bien, les vieux Etats ! pour ce qui est assimilable comme pour ce qui ne l'est pas.

OU L'ON VOIT QUE CERTAINS HAITIENS SONT ENCORE RESTÉS EN L'ÉTAT DES PEUPLADES LES PLUS ARRIÉRÉES DE L'AFRIQUE. — SACRIFICES HUMAINS.

J'ai sous les yeux le récit suivant, écrit en 1911 (à la veille de notre dernière guerre) renseignant sur l'état de la civilisation en Haïti.

Je copie textuellement :

« Les noirs continuent à exercer là-bas, on le sait, la religion du culte « Vaudou » ou le « Dieu serpent ».

« Un inspecteur de police, nommé Cambronal, dans un rapport qu'il fît en août de cette année-là, sur certaine enquête qui lui avait été confiée au sujet d'un assassinat, dit ceci :

« Ma perquisition chez une femme appelée Esteis Liberis, âgée de 24 ans, accusée d'avoir assassiné et mangé cinq enfants, amena la découverte d'un fût contenant de la chair humaine. C'étaient les dépouilles d'un enfant de douze ans égorgé au cours d'une des cérémonies rouges de cette religion noire !

« L'usage persiste, en effet, de sacrifier au mystérieux « Dieu serpent » en pleine forêt et la nuit, quelques victimes humaines de temps à autre !

« Pour ce dernier crime, la femme Esteis Liberis avait été aidée par un homme nommé Conzo Pellé, et c'est, détail horrible, la nièce de ce dernier qui avait été la dernière des sacrifiées !

« Pour commettre ce crime, la mère avait été simplement écartée sous un prétexte quelconque, la petite fille saisie, égorgée et dépecée *par son oncle lui-même* ! »

. . . . . .

Aucun commentaire n'est utile après ce récit véridique, pour souligner l'état de retard de ce

peuple qui s'est soustrait, voici plus d'un siècle, à la direction morale des civilisés !...

Comme on le voit, il y a bien là crime de notre part à les avoir lâchés trop tôt..... puisqu'ils titubent encore, et en sont à ce point, après une expérience d'émancipation de si longue durée !

Et c'est dommage !

Dommage, car on ne saura jamais assez en France, combien l'esprit haïtien dégagé de certains travers (que, je le répète, nous possédons bien un peu nous aussi) sympathise avec le nôtre !

Et aussi, combien ces braves gens de là-bas, égarés par notre faute, méritent l'estime de la France, et notre amitié, par des qualités de cœur auxquelles nous ne devons pas rester insensibles !

NOTE II

SUR LE PORTUGAL

NOTE II

SUR LE PORTUGAL

Par l'Univers entier, la musicale et si belle langue de Camoëns s'est étendue au cours des siècles, et l'on peut dire qu'elle est ainsi réellement devenue une *langue universelle !*

En effet — et j'avoue que ce ne fut pas un de mes moindres étonnements — qu'on fasse escale à l'un quelconque des ports du Pacifique ou de l'Atlantique, on y constate que, partout, on « *entend* » le portugais.

Non seulement l'immense Brésil, créé par le Portugal, — pays si vaste et si peu connu encore — mais encore toutes les Républiques sud-américaines, toute la Côte occidentale d'Afrique, la Côte orientale également, l'Inde, l'Indochine, l'Annam (où les Portugais firent pénétrer l'alphabet latin), en un mot partout où les voiliers portugais, si téméraires aux

siècles passés, ont escalé, partout on a conservé *(on entend)* la langue portugaise, qui, au long de toutes les côtes, fut certainement autrefois la *lingua geral*, langue universelle, je le répète.

Cela n'a l'air de rien, mais c'est un symbole et comme le *reflet des couleurs portugaises qui s'éternisent partout où elles ont flotté !*

Malheureusement, cette constatation ne peut être faite par beaucoup, car pour la pouvoir faire, il faut voyager tout autour de la Planète !

Mais, quel autre peuple se peut enorgueillir d'un fait semblable ?

Aussi, en plus de notre vieille France, toutes les Amériques du Sud ou du Centre, un grand Parti espagnol et italien sont les alliés naturels du Portugal.

Et l'on y peut ajouter aussi la Grande-Bretagne, qui n'ignore pas qu'après elle et la France, c'est le Portugal qui possède un des plus grands empires coloniaux du Monde (environ 2 millions de kilomètres carrés peuplés de plus de 8 millions d'habitants).

Grand sur mer avant l'Angleterre, avant la Hollande, c'est indiscutablement le Portugal

qui leur ouvrit la voie..... Et c'est bien quelque chose qu'une semblable histoire !

Le peuple portugais est de caractère idyllique, lyrique, et il est patriote en diable, et encore plus libéral !...

C'est l'influence de la Mer qui inspira si noblement Camoëns, le plus lyrique des poètes héroïques de notre époque.

Voir le Tage, à Lisbonne, Coïmbre, Porto, et l'on comprend le Portugal !

Cette vigie avancée à l'extrême occident de notre péninsule, rêva fatalement au mystère de..... l'autre rivage.

Et le courage, comme cet esprit de décision et d'aventures, que nul autre peuple ne put atteindre à un tel degré, devaient faire du Portugal la première Nation maritime du Monde..... C'est ce qui fut !...

Et à ceux qui croiraient dégénérée la race lusitanienne, je ferai, en passant, remarquer un petit fait divers tout à fait d'actualité :

Le raid entrepris hier par les marins-aviateurs portugais *Sacadura Cabral* et *Coutinho* de Lisbonne à Rio de Janeiro !

Quand un pays fournit de tels hommes, il a encore de la bonne sève !

Et qu'on n'en doute pas ; partout où passèrent les petits Portugais, on retrouve des traces profondes et glorieuses, dont cet usage persistant de leur élégante langue est un exemple vivant. C'est, en effet, comme un sillage encore scintillant et une empreinte indélébile de leur passage !

L'Afrique noire, on l'a vu plus haut, a aussi conservé pieusement le souvenir de la lutte généreuse menée par les Portugais et les Anglais contre les négriers turcs ou espagnols le plus souvent.

Voilà à peu près l'opinion que j'ai entendue partout exprimer dans nos colonies françaises sur nos amis. On voit qu'il y a loin, de là, à la mensongère et si grossière plaisanterie prêtée par l'auteur de *Balouala* à l'un de ses confrères..... blancs !...

Je n'ignore pas que sa « manière de *pétrir les premiers Portugais* » est une invention forgée dans son cerveau noir, comme tant d'autres sans lesquelles son roman eût manqué de pittoresque. Mais il eût pu choisir autour de lui

une tête de turc se prêtant mieux à une insulte de ce genre !...

Quant à moi, je ne sais comment exprimer l'admiration que j'ai si souvent éprouvée devant les Portugais à l'œuvre ; et aucun marin ne contredira les constatations qui suivent :

Le chef, est en général, toujours un homme cultivé.

Le manœuvre, le simple, sous une apparence chétive, dissimule une énergie extraordinaire et une résistance étonnante.

En période de fièvre jaune (febre amarella) au Brésil, sans les travailleurs portugais, les navires qui, grâce à cette main d'œuvre héroïque, purent continuer le ravitaillement de ce pays si éprouvé, et aussi y charger les cafés impatiemment attendus en Europe, eussent dû, soit laisser l'épidémie bloquer ces régions désolées, soit en tout cas rentrer à vide.

Enfin l'assainissement des cités comme Rio de Janeiro et surtout Santos (avec son cimetière de navires que présentait vers 1892-93, la baie) n'eût jamais été possible.

On peut ajouter que le Grand Brésil, fils phénomène du Petit Portugal, fut sauvé dans cette circonstance, par l'auteur de ses jours !...

. . . . . .

Voilà les hommes que je souhaiterais voir

en Afrique française, remplacer la main-d'œuvre inexistante en beaucoup de régions, et pour le moins trop pauvre presque partout.

On objectera à cela que l'empire lusitanien est immense, et pour une large part inexploité. C'est hélas ! trop exact.

Mais, si le Portugais éprouve, comme je crois, un irrésistible penchant pour l'aventure coloniale, mieux doué qu'il est pour développer au loin certaines qualités qui restent endormies sur le sol natal (grâce surtout à un tempérament persévérant et sobre, supportant aisément les pires climats), encourageons-le dans cette voie, et profitons-en.

D'ailleurs, le Portugal mérite mieux que sa situation actuelle, car lui aussi souffre de ce terrible cancer qu'est la politique et l'instabilité des Pouvoirs.

Mais, malgré l'état de retard qu'on ne peut malheureusement nier, en ce qui concerne le développement intellectuel du peuple (néanmoins bien supérieur à ce point de vue à celui de sa voisine l'Espagne), le Portugais a de telles qualités de race, une telle énergie, que l'Avenir reste pour lui plein de promesse.

Seulement, il devra éviter de mélanger à son sang celui des Noirs, car par cet abus, il s'est quelque peu anémié.

Il lui faut aussi quelques années de paix et de régime sévère ; puis qu'il fasse pénétrer profondément la forte culture, où elle n'est actuellement que superficielle.

Le Portugal reprendra alors sa place, et étonnera encore le Monde !...

Nous avons vu de 1914 à 1918 où étaient nos vrais amis, aussi souhaitons-nous de tout cœur cette Renaissance !...

Pourquoi, hélas ! faut-il que nous ne puissions terminer ce chapitre que par une constatation d'une grande tristesse ?

. . . . . .

Actuellement, les Colonies portugaises en Afrique sont en train de glisser sans tapage, mais *pas sans tractations assez louches*, vers les serres de l'aigle teuton ?

Les services maritimes portugais ont déjà disparu, pour céder la place aux grands navires Hambourgeois !

Et cette constatation est doublement triste, car elle se complique de celle tout aussi claire, d'une coquetterie vraiment inexplicable de la part de notre sœur alliée, à l'égard de l'ennemi commun d'hier !...

Nous aussi, en France, comprenons fort bien que notre intérêt serait de trafiquer et commercer honorablement avec l'Allemagne, mais nous restons seuls, absolument seuls à exiger, d'abord, quelques garanties d'honnêteté !

Qui des uns ou des autres a tort ou raison, l'avenir le fixera sans doute ?

En attendant, constatons et regrettons notre isolement sans plus de commentaires !...

NOTE III

NOIR CIVILISÉ CONTRE NOIR PRIMITIF

NOTE III

NOIR CIVILISÉ CONTRE NOIR PRIMITIF

Au Tribunal de Première Instance de Bangui :

Le Président, un noir du plus bel ébène.

Le greffier du Tribunal, un noir très pur également.

Le prévenu, un noir d'une famille d'origine africaine, transportée comme esclave à la Martinique, et plus tard affranchie par les blancs.

Ce prévenu noir fut élevé et instruit gratuitement, c'est-à-dire aux frais des contribuables français, à Bordeaux et à Paris.

. . . . . .

COPIE DU JUGEMENT :

Audience publique du 26 *juin* 1919.

« Ministère public contre nommé R. M... adjoint des services civils, inculpé d'avoir à Fort-Crampel, en novembre 1917, commis des violences

et voies de fait sur la personne du nommé Mongo (*un pauvre noir, un primitif celui-là !*). Attendu que ces violences, ces voies de fait ont été commises à Fort-Crampel (circonscription de Nribingui) où le dit sieur M... *remplissait les fonctions administratives;* qu'elles ont été commises sans motif légitime ;

Mais attendu, qu'il y a lieu de faire bénéficier le prévenu des dispositions de l'article 463 du Code d'Instruction Criminelle ;

Par ces motifs :

« Déclare le nommé M... coupable du délit de violences, et voies de fait sus-indiquées. Le condamne à 50 francs d'amende avec sursis, etc. etc... »

. . . . . .

C'était très peu sévère, on en conviendra, surtout si l'on tient compte de ce détail (que le tribunal négligea), détail qui eût évidemment constitué un autre genre de délit !...

Délit autrement grave en effet, que celui de voies de fait :

A savoir que :

La pauvre victime mourut deux jours après la correction reçue de son si peu charitable frère de couleur !

(Un simple mouvement d'exaspération... plaida ce dernier !!!)

Je disais en commençant cette étude, au chapitre « *Des noirs entre eux* », que les chefs noirs étaient généralement beaucoup plus durs, plus craints, parce que moins indulgents, à l'égard des noirs sous leurs ordres, que les blancs les plus sévères.

Je devais donner de cette assertion au moins une preuve, et je l'ai choisie entre cent venues à ma connaissance.

Mais, ce qui pour tous ceux qui ont lu Batouala, augmentera beaucoup l'intérêt de ce dernier récit, ce sera le nom du fonctionnaire noir qui se rendit coupable de ce délit.

En effet, le noir ainsi condamné, ce noir tortionnaire, sans pitié des pauvres indigènes désarmés à tous points de vue, n'est autre que ce M. R. Maran, l'auteur du livre de haine et de calomnie qui fut lauréat en 1922 de l'Académie Goncourt !

On est en droit de se demander, après cela, ce qu'il eût écrit, si, à sa connaissance, un blanc s'était rendu coupable d'un semblable crime ?

. . . . . .

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Lettre de l'auteur à M. W. Guynet, délégué de l'Afrique équatoriale française au Conseil supérieur des Colonies v
Introduction de M. Guynet (réponse à l'auteur) .. ix
Avant-propos..... 1
Le but de cette étude..... 7
Considérations générales..... 15
Des noirs entre eux..... 23
Histoire vraie et encore d'actualité..... 31
Du rôle du féticheur..... 41
Des épreuves 47
Ce qui arriva à notre ami Huberson 59
Un petit tour au Gabon (Ce qu'est « Faire médicament »)..... 69
Le Roman de Manombé, féticheur 79
Cas d'anthropophagie peu banal 97
Amissar parla (Critiques d'un Apollonien) 103
Crimes et fautes des blancs (La traite des noirs).... 119
La T. S. F. noire..... 131
Républiques noires (Haïti) 141
— (Libéria)..... 151
Des mulâtres (Faute du blanc)..... 157
Samba-Camara (Crime d'indulgence ou de négligence) 165

Crimes et fautes des blancs (*suite*) (La traite des blancs)..... 175
Impression sur un ancien membre de la mission Marchand, produite par son voyage triomphal à Paris (ou les noirs généralisent)..... 185
Faute de goût, faute de tact..... 191
Des femmes noires (mon mariage au Gabon)..... 197
Les mauvais blancs..... 209
Essais ou exemples de généralisations (états d'esprit) (Opinions de blancs ou de noirs coloniaux français et étrangers, quelques remarques)..... 213
Conversation avec Samba-Boubou (traitant ambulant)..... 221
La question du portage..... 231

SECONDE PARTIE

Des noirs intéressants (l'autre côté de la médaille).. 243
Honnêteté et confiance chez certains noirs..... 247
Honnêteté et dévouement chez certains noirs..... 253
Un passage de barre (Dévouement réciproque : sauvetages de noirs et de blancs)..... 259
Naïvetés. Fraîcheur d'âme chez certains noirs..... 267
Une équipe de bons noirs..... 273
Loembé (qui resta douze années près de moi en Afrique)..... 283
Opinion des noirs sur les Portugais..... 287
Naïvetés, Légendes..... 291
Organisations primitives : Syndicats, mutuelles, etc..., chez les pêcheurs de la Côte d'Ivoire.. 297
Exemples d'organisation récente au Sénégal ; Les Sociétés ; Jeunesse élégante et Secours mutuels à la Côte d'Ivoire..... 307
Correspondance de noirs..... 317
Joli mot d'un bon noir..... 323
Mentalité noire (récapitulation)..... 329

ses frères de couleur — l'éloge de la civilisation... ! et de l'Ad-mi-nis-tra-tion !!

2° Un blanc (commerçant) ivrogne, s'attardant toujours des heures à son apéritif) !..... nommé Marengo.

3° Un groupe de blancs (*commerçants*), ivrognes s'amusant à 2 heures du matin à lancer des bouteilles à la tête de leurs boys qui les quittèrent scandalisés...

4° *Une seule femme blanche* (non fonctionnaire), la femme d'un exploitant forestier, et c'est une prostituée retirée des affaires !...

Pour représenter la blanche coloniale d'Afrique !

5° *Heureusement deux blancs* (mais deux blancs seulement) trouvent grâce.

Ce sont deux types de perfection, deux anges !

(Mais ce sont deux fonctionnaires).

. . . . . .

Et c'est trop peu en vérité ! . . . . . .

. . . . . .

— Et ceci (*Les blancs mentent toujours comme ils respirent.....*

Page 78. — *Sur la Femme blanche :*

« ..... Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler — *mais il ajoute* : « on avait longtemps cru « qu'elles étaient matière précieuse ; on les craignait et « on les respectait ; il a fallu en rabattre. *Aussi faci-* « *les que les noires*, — *plus vénales*, — *elles avaient* « *des vices*, que ces dernières ignoraient... Et elles « voulaient qu'on les respectât !... etc., etc. »

NOTES EXTRAITES DE « KOFFI »

Œuvre d'un Fonctionnaire blanc.

Intitulée encore : ROMAN VRAI D'UN NOIR !

et prétend être une *réfutation de « Batouala » ?*

En Préface :

Un haut fonctionnaire écrit : « Cette histoire est « vraie d'un bout à l'autre. Pas le plus petit détail « n'est imaginé, etc., etc..... » Vérité ! Vérité !...

Il ajoute : « Pas la plus petite ironie à l'adresse « des noirs, mais, des égratignures à des blancs « (*commerçants*) dont la tenue n'est pas faite pour « rehausser le prestige des blancs devant les noirs »...

Dans le texte *on trouve :*

1° Un noir d'abord voleur, plus tard très civilisé, prend la femme noire d'un blanc, et finalement va mourir d'une crise d'alcoolisme en exil (*par la faute des blancs qui ne surent pas le comprendre*). Mais auparavant, ce noir sut avec un zèle étonnant — faire à

Certains blancs boivent des hectolitres d'alcool et de Pernod, etc., etc.... »

Page 54 :

« Ma foi (dit-il, en parlant d'une négresse), elle « a tort d'être fière, à quelles ignominies bestiales « ne se livre-t-elle pas ?... Elle a été la *femme d'un « blanc*. Cela explique tout ! »

Page 69. — *Sur les Portugais : (Paroles attribuées à un commandant (administrateur) blanc) :*

« ..... Le N'Gakoura (Dieu) des blancs, désireux « de créer des portugais, chercha autour de lui. Il « ne restait que des excréments de nègres, etc., etc...
« C'est dit-il de cette manière qu'il pétrit les « premiers portugais ?... »

Page 70. — *Sur l'attitude des Fonctionnaires français de 1914 à 1918 :*

« Les frandjès — pendant la guerre contre les « zallémands — ont l'air de vouloir s'en aller — non « pas —. Il y a du danger en France, pourquoi iraient-ils s'y faire tuer ?... *Chacun tient à sa peau* !!...

Pages 74, 75, etc...

— Brutalités, mauvais traitements des blancs sur les noirs et comme conséquence la haine du noir contre le blanc générale en Afrique ?.....

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs, puisque cet ouvrage est une réfutation de « Batouala », *d'indiquer ci-dessous les principaux passages de ce livre auxquels il est répondu dans* « Vrais Noirs et Vrais Blancs d'Afrique au XXe siècle », *ainsi, croyons-nous, que le roman* « Koffi », *du même genre.*

NOTES EXTRAITES DE « BATOUALA »

Œuvre d'un Fonctionnaire noir.

Intitulé encore : « VÉRITABLE ROMAN NÈGRE »

Première page, préface :

La famine qui détruit la race noire, la syphilis, l'alcoolisme, etc., etc., sont attribués par l'auteur, à l'entrée du blanc en Afrique !... à la Civilisation !...

Puis : On vit un jour, dit-il, un fonctionnaire forcer un noir *à vendre sa femme*... 75 francs ?...

Il ajoute que les noirs ne produisent plus, parce que épuisés par l'impôt pour lequel ils doivent travailler toute l'année ! (*or, il reconnaît ensuite que cet impôt ne dépasse jamais de* 3 *à* 10 *francs l'an* ?...)

Page 13 :

La vie coloniale est faite dit-il de quotidienne bassesse... elle avilit peu à peu ! puis :

Nos compatriotes établis là-bas, déconsidèrent la Nation !...

Quelques renseignements sur l'Afrique d'autrefois apportés par d'anciens esclaves blancs, ex-marins du brigantin américain *Le Commerce*..... 335
Guerre des blancs contre tous les ennemis des noirs : (Fièvres, pestes, maladie du sommeil, pirates, etc., etc...)..... 341
Du dévouement de certains blancs pour les noirs... 349
Des blancs qui honorent notre civilisation..... 357
Des femmes blanches en Afrique..... 361
La Révérende Mère Saint-Charles (Sainte Gabonnaise)..... 369
Un drame en pirogue (dans la brousse)..... 375
La « Femme à barbe » de Dakar (Une Sainte laïque). 383
Dernière et simple image..... 391
Conclusion 395
Réponse à un Député noir (M. Boisneuf, entendu au Théâtre de la Presse en 1922)..... 403
Note I. Sur Haïti..... 409
Note II. Sur le Portugal..... 419
Note III. Noir civilisé contre noir primitif 429

ORLÉANS, IMP. MAURICE CAILLETTE

To avc ne, this

GENERAL BOOKBINDING CO.
213ST C04 A
77 53 3 ADH. 3003
LITY CONTROL MARK

HOOVER INSTITUTION
STANFORD LIBRARIES
To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

NOV 9 1977

DT546.9
M311B6